3 1761 07436248 4

137
T
8

BIOGRAPHIES

DE

LA MÈRE GAMELIN

ET DE SES

SIX COMPAGNES FONDATRICES

BIOGRAPHIES

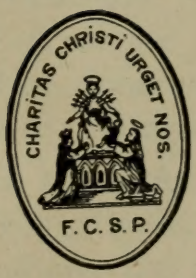
DE LA MÈRE GAMELIN
ET DE SES SIX COMPAGNES FONDATRICES

DE L'INSTITUT DES

FILLES DE LA CHARITÉ SERVANTES DES PAUVRES

DITES

SŒURS DE LA PROVIDENCE
DE MONTRÉAL



PROVIDENCE MAISON MÈRE
MONTRÉAL
1918

BX
4457
Z8G33

NIHIL OBSTAT :

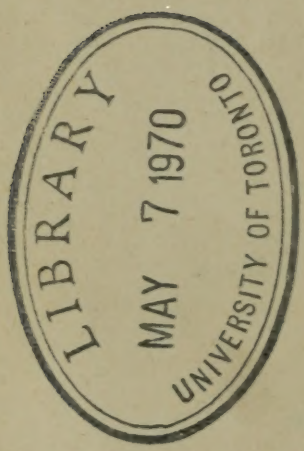
Marianopoli, 13 januarii 1918

E. HÉBERT, *censor librorum*

PERMIS D'IMPRIMER :

22 janvier 1918

† PAUL, *arch. de Montréal*



APPROBATION

DE

MGR L'ARCHEVÊQUE DE MONTRÉAL

Je ne saurais me contenter de mettre un simple *Imprimatur* en tête de ces pages dont la lecture m'a si grandement édifié. Je veux en féliciter et remercier l'auteur.

Elles racontent les origines de l'Institut des Sœurs de la Providence, les vertus et les labeurs des fondatrices. Elles forment vraiment le livre d'or de cette communauté. On y trouve, ce me semble, tout ce que l'on voit dans l'histoire des grandes œuvres de l'Église et dans la vie des saints. L'action bienfaisante et protectrice de Dieu n'est pas moins manifeste que la généreuse et persévérante fidélité des âmes appelées à exécuter ses desseins. Ces dévouées servantes des pauvres sont bien la Providence visible du malheur ici-bas. C'est par elles que le Christ continue son œuvre de miséricorde et de charité. C'est par elles qu'il dit encore la parole d'une infinie douceur: *Venez à moi vous qui souffrez et je vous soulagerai.*

Chacune de ces biographies est une leçon de toutes les vertus évangéliques. Quelle absolue confiance en Dieu, confiance qui n'est jamais trompée, pendant les premières années si difficiles de la fondation! Quelle tendre compassion pour les misères humaines! On veut les secourir toutes; on veut consoler toutes les douleurs, au pays, à l'étranger, au loin, partout. Quel esprit de prière, quelle ferveur, quelle obéissance, quel amour de la pau-

vreté au monastère ! Quelles vies de travail et de charité, et quelles morts de prédestinées !

Il ne manque à ces vies de saintes que les miracles. Mais n'est-ce pas une espèce de miracle que le développement merveilleux de l'Institut fondé par quelques humbles femmes sans ressources, avec la bénédiction d'un pieux évêque, et qui, aujourd'hui répandu jusqu'aux territoires de l'Alaska, compte plus de cent maisons, hôpitaux, asiles, hospices, orphelinats, écoles dans l'Amérique du Nord? La population de ces nombreux établissements se compose de toutes les catégories de malades et de pauvres et s'élève à cinquante mille. Oui, nous sommes vraiment en présence d'une œuvre de Dieu. Elle nous remplit d'admiration, elle nous inspire la plus vive reconnaissance. Et pourquoi ne le dirais-je pas, elle met à notre cœur de Canadiens une sainte et légitime fierté.

Dans nos familles, ce livre sera une éloquente prédication d'apostolat et de piété. Mais c'est surtout aux religieuses de la Providence qu'il est destiné. Elles le liront avec un amour filial; elles s'en inspireront pour l'accomplissement de leur grande et belle mission. Elles y trouveront un encouragement aux jours de l'épreuve. De beaux modèles sont mis sous leurs yeux. Elles seront de parfaites religieuses si elles imitent en tout leurs mères vénérées.

† PAUL, *arch. de Montréal.*

22 janvier 1918

PRÉFACE

C'est par les humbles que Dieu fait de grandes choses, c'est dans la faiblesse des moyens humains qu'il fait éclater sa force et sa puissance.

Le doigt de Dieu est là ! est obligée de s'écrier la raison la plus chatouilleuse, en présence de la pauvreté des moyens et de la grandeur des résultats.

L'Institut des Sœurs de Charité de la Providence, ce grand arbre qui couvre de son ombre protectrice les infortunes les plus diverses : vieillesse délaissée, orphelins sans parents, épaves humaines dont la raison a sombré, malades et pauvres de tout âge et de différentes nations, comme tous les commencements évangéliques, fut à l'origine un petit grain de sénevé.

Pour le planter, l'Esprit-Saint, qui conduit ses saints par des voies cachées, mais toujours droites, suscita sept fondatrices humbles et ignorées du grand monde, mais éprises de l'amour du pauvre et fascinées, à travers toutes les épreuves, par la vision de Jésus-Christ rayonnant sur toutes les misères chrétiennes.

Les nouvelles apôtres étaient bien inexpérimentées dans les voies ascétiques; elles ne connaissaient ni les traditions de la vie religieuse, ni la douceur de l'oraison sublime, mais confiantes en la parole du saint évêque Bourget, elles se livrèrent à l'action du Maître intérieur, l'Esprit-Saint qui enseigne toute vérité; elles se dévouèrent corps et âme à leur mission; elles parlèrent peu mais agirent beaucoup, et voilà que leur œuvre a été féconde au-delà de toutes leurs prévisions, que leur exemple a été contagieux et a fait lever une moisson admirable de vocations.

Des mains pieuses ont recueilli le souvenir de leur vie dévouée et obscure et ont exposé aux regards charmés de leurs imitatrices les vertus de ces privilégiées du Cœur compatissant de Jésus. Ces vertus nous embaument encore. Les saints ne sont-ils pas l'évangile en fleurs?

Les sept courtes biographies réunies en ce volume, écrites d'une plume simple, filiale et sincère, nous retracent fidèlement les débuts de l'Institut de la Providence.

Tous ceux et toutes celles qui liront ces pages sentiront passer sur leur âme comme un souffle d'aube évangélique.

Nous souhaitons à ce livre d'être beaucoup lu, parce qu'il ne manquera pas d'édifier, de rendre meilleur, et de pousser aux viriles et chrétiennes résolutions.

Il fera mieux comprendre la grandeur de la vocation de celles qui, confiantes dans les maternelles attentions de la Providence, usent leur vie à adoucir les misères humaines, et leurs jambes à monter les escaliers pour recueillir la plupart du temps l'obole de la charité et bien rarement le refus de l'indifférence.

Ce livre fera mieux saisir la vérité de ces paroles inspirées: Il vaut mieux donner que de recevoir, *et de ces autres:* En vérité, je vous le dis, chaque fois que vous avez fait ces choses à l'un des plus petits de mes frères, c'est à moi que vous les aurez faites.

ARMAND CHOSSEGROS, S. J.

LA MÈRE GAMELIN

1800 - 1851

BIOGRAPHIES

DE

LA MÈRE GAMELIN

ET DE SES

SIX COMPAGNES FONDATRICES

I

La Mère Gamelin

Rien n'est plus salutaire à une famille religieuse que le souvenir fréquemment ravivé de ses premières origines. Le retour vers un passé que l'héroïsme a rendu glorieux lui imprime un élan nouveau dans la poursuite du but visé par les fondateurs, et dont elle finirait peut-être par s'éloigner insensiblement avec la marche des années.

Notre Institut possède, grâce à Dieu, de précieux volumes où sont racontés en détail ses humbles débuts et les faits admirables qui mettent en relief la haute vertu de nos pre-

mières Mères. Il en est un que nous chérissons entre tous, parce qu'il parle un langage infiniment doux à notre tendresse filiale : c'est la *Vie de notre vénérée Mère Gamelin.* Ces pages bénies, nous les avons lues et relues avec une avidité toujours nouvelle ; c'est un trésor de famille, mis en commun, où chacun des membres peut puiser à loisir des richesses de bons exemples et de saintes leçons pour la pratique de sa vie journalière.

La présente biographie ne prétend donc pas compléter un travail heureusement fait. Inspirée par l'obéissance, elle ne fera que résumer brièvement la carrière admirable de notre fondatrice ; et c'est à cet unique point de vue qu'elle sera peut-être utile.

La tâche, certes, semble bien ardue quand on la considère sous ses nombreux aspects. Une figure comme celle de la Mère Gamelin a des traits capables de tenter les plumes habiles : qu'on la regarde sous le rapport des dons naturels, ou qu'on l'étudie aux pures clartés de la foi, on lui trouve d'incontestables beautés. L'œuvre qui devait donner naissance à notre Institut passa par une éclosion lente et graduelle avant de s'épanouir librement au grand jour, et de répandre au loin ses bénignes influences : de même, la vie intime de notre vé-

nérée Mère suivit, dans son ascension vers les sommets de la vertu, une marche progressive qu'il est facile de suivre pas à pas. Dans sa vie intérieure, aussi bien que dans sa conduite extérieure, l'action de Dieu se manifeste à l'évidence. Il faudrait que cette pensée nous restât présente à l'esprit quand nous lirons ces pages, et qu'elle fût comme le fond lumineux où nous verrons se dérouler l'histoire des origines de l'Institut, et l'histoire, non moins intéressante, des luttes inévitables que suppose l'adhésion pleine et entière de la volonté humaine à la volonté divine, chez celle qui devait être notre première mère en religion.

ENFANCE ET JEUNESSE DE LA MÈRE GAMELIN

C'est au pied du Mont-Royal, dans la ville consacrée à Marie, que vint au monde, le 19 février 1800, M.-Emmélie-Eugène Tavernier. Deux noms se retrouvent à son berceau, dont la signification apparaîtra, plus tard, dans sa vie et dans son œuvre : celui d'*Emmélie* qu'elle reçut au baptême, et celui de *Providence* attaché au fief seigneurial où était construite la maison de son père. Le premier fut manifestement prophétique, puisqu'elle devait, comme sa patronne, sainte Emmélie, traverser l'état du

mariage avant d'arriver au port de la vie religieuse. Quant au second, Dieu le destinait à la future communauté dont elle serait la fondatrice.

Un trait de ses premières années nous livre le fond de son âme inclinée à la bienfaisance : chargée de dispenser aux pauvres les aumônes domestiques, elle versa un jour des torrents de larmes à la vue de la vaste besace d'un mendiant dans laquelle son modeste don s'était englouti comme dans un gouffre, et elle ne se consola qu'après lui avoir abandonné toute la réserve de ses goûters et et de ses propres largesses.

Le ciel commença à la soumettre de bonne heure à la série d'épreuves qui devaient la disposer au suprême détachement. A six ans, elle était orpheline. Dieu, qui prend soin des oiseaux du ciel, fit trouver à la fillette une seconde mère dans la personne de sa tante, Mme Joseph Perreault, qui la prit au nombre de ses enfants et la traita comme telle.

Après de modestes études au pensionnat des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, la jeune Emmélie revint auprès de sa bienfaitrice qui s'appliqua à la former aux vertus domestiques, complément nécessaire d'une bonne et

solide éducation. Mlle Tavernier excella dans l'art de bien tenir une maison. C'est ainsi qu'à dix-huit ans, elle fit bénéficier de ses talents la maison de son frère — Mr Antoine Tavernier—devenu veuf. La nouvelle maîtresse du logis profita de sa liberté et de son titre en faveur de ses amis préférés, les pauvres. Le toit de son frère leur devint hospitalier : là, ils étaient sûrs de trouver chaque jour, avec un accueil souriant et affectueux, les aliments que leur servait la pieuse jeune fille dans la pièce qu'elle affectait à leur usage. On le voit, son âme, à peine ouverte aux élans de la vie spirituelle, était déjà et grandement celle d'une sœur de charité. Nous verrons comment sa maturité a réalisé les promesses de son printemps, et développé les inclinations dominantes de sa jeunesse.

Retournée chez sa tante, après le mariage de son frère, Mlle Tavernier débuta dans le monde à dix-neuf ans. On ne pourrait lui appliquer à la lettre le cliché qu'on adapte à bon nombre de vies éminentes : horreur instinctive du monde et des parures, goût prononcé pour la solitude, etc. Rien de semblable ne marqua la jeunesse de Mlle Tavernier. D'une humeur enjouée, d'un esprit ouvert et délicat, d'une aimable franchise, elle plut beaucoup dans la

société que fréquentait Madame Perreault, fort avantageusement connue à Montréal. Aimée du monde, elle l'aima dans une bonne mesure et se prêta à ses menues frivolités. Toutefois, hâtons-nous de le dire, ses relations, réglées par une sage prudence et par la direction éclairée de sa bienfaitrice, n'eurent rien que de strictement honnête; et la réserve chrétienne dont elle ne se départit jamais ajoute un trait remarquable à sa physionomie de jeune fille. Elle possédait cette distinction naturelle qui met un cachet de haute marque sur les dons précieux de l'âme, et attire le respect autant que l'affection. Les passe-temps qu'elle se permit étaient ceux qu'on prend d'ordinaire dans le cercle de la famille, et ils s'expliquent comme un simple goût de jeunesse que la grâce n'a pas encore épuré. Toutefois, il est touchant de voir avec quelle amertume notre vénérée Mère, à l'exemple des saints, déplorera plus tard, sous l'habit religieux, les plaisirs légers qu'elle aura pris dans le monde, et s'en fera une occasion de profonds actes d'humilité.

VIE CONJUGALE DE MADAME GAMELIN— SON VEUVAGE — SES BONNES ŒUVRES

A l'âge de vingt-trois ans, le 4 juin 1823, Mlle Tavernier épousait, en l'église de Notre-Dame, Mr Jean-Baptiste Gamelin, bourgeois de Montréal.

Avant de prendre ce parti, elle s'y était préparée par la prière et la réflexion. Elle avait eu, au cours de l'automne précédent, des velléités de vie religieuse ; mais Dieu, qui avait d'autres desseins sur elle, ne leur donna pas ce degré de persistance et de maturité qui trahit la vocation, et elle se crut en définitive appelée à vivre dans le monde.

Monsieur Gamelin avait cinquante ans. Assez bien doté du côté de la fortune, il l'était mieux encore sous le rapport de la vertu. D'un cœur généreux et compatissant, il était bien fait pour seconder les vues charitables de sa jeune épouse. Cette commune inclination aux bonnes œuvres, ne nous livre-t-elle pas le secret d'une alliance que la disproportion d'âge semblait devoir répudier ?

Quoi qu'il en soit, leur union fut bénie de Dieu, et la jeune femme pouvait envisager ans appréhension l'horizon qui s'ouvrait devant

elle, plein de riantes promesses. Hélas! le bonheur, qui semblait s'être pour jamais installé à ce foyer chrétien, devait être bientôt assombri par l'épreuve. Successivement privée de ses enfants que la mort lui ravit quelques mois après leur naissance, Madame Gamelin vit bientôt s'anéantir tout à fait sa félicité domestique, par la perte de son époux, quatre années après son mariage. Cette existence douce et facile qu'elle s'était tissée dans ses beaux rêves, Dieu la déchirait d'un seul coup. C'était la première intervention de l'*Artiste* en face de l'œuvre imparfaitement ébauchée. Porté de main de maître, le coup fut décisif: la ruine de son bonheur d'épouse et de mère ouvrit dans l'âme de Madame Gamelin la source d'une pitié vaste et généreuse pour toutes les infortunes.

Humainement inconsolable, elle se tourna vers Dieu, cherchant dans la prière et les sacrements une force proportionnée à ses épreuves. Puis, trop chrétienne pour s'enfermer dans une douleur sombre et stérile, elle demanda au soin et à l'amour du prochain souffrant un remède à son chagrin, une occupation à ses loisirs, une sauvegarde à sa liberté, un aliment à son cœur.

Restée veuve à l'âge de vingt-sept ans, elle

aurait pu, l'époque du deuil sévère écoulée, reprendre peu à peu sa place dans le monde ; mais ce ne fut là ni son goût, ni surtout sa vocation. Dieu, qui ordonne nos vies pour les diriger suivant le plan général qu'il assigne à l'humanité, amenait doucement la sienne vers un but qu'elle ignorait encore.— Sur le point de mourir, Monsieur Gamelin avait recommandé avec instance à son épouse un pauvre idiot dont la misère était extrême. Elle accepta ce legs étrange comme un présent du ciel, et prodigua ses soins assidus à l'infortuné jeune homme qui devint comme la pierre fondamentale de l'édifice qu'elle devait élever à l'honneur de la religion.

Ayant quitté son habitation de la rue St-Antoine et vendu la plus grande partie de ses immeubles, elle se retira chez sa cousine, Madame Nowlan, et commença à visiter les pauvres et les malades. Ce fut en pénétrant dans les chaumières indigentes qu'elle constata l'état pitoyable où se trouve réduite la vieillesse du pauvre. Elle s'en émut et chercha le moyen d'y porter remède. A cette fin, elle s'adressa au curé de Notre-Dame, Monsieur Fay, qui mit à sa disposition le rez-de-chaussée d'une petite école sise au coin des rues St-Laurent et Ste-Catherine.

Le 4 mars 1828, l'Asile, car c'en était déjà un, ouvrit ses portes à une pauvresse de cent deux ans, bien digne d'apporter l'enseigne de son âge à un refuge uniquement destiné à la vieillesse. Quelques autres vinrent la rejoindre, et, par exception, on admit, avec ses deux enfants, une veuve plus jeune, capable d'apporter l'appoint de son travail. Là, les recueillies trouvaient tous les jours un lit propre, trois repas suffisants, un bon feu en hiver, et en toute saison les soins que réclamaient leurs infirmités.

C'était là toute une petite communauté où les besoins individuels, les caprices de l'âge et les lacunes d'une mauvaise éducation soulevaient des tempêtes qui, pour s'élever dans un verre d'eau, n'en étaient pas moins des tempêtes. Madame Gamelin devait intervenir souvent pour les apaiser, et pour être à même de donner à ses bonnes vieilles une attention plus suivie, elle loua, à l'entrée de la rue St-Philippe, deux petits logements contigus, s'installa d'un côté, mit ses protégées de l'autre, en ménageant entre les deux logis une porte de communication facile. De la sorte, elle put présider à leurs prières, leur faire la lecture spirituelle, les envelopper, en un mot, de sa bienfaisante influence.

Tout cela c'était beau, tout cela c'était bon, mais tout cela ne pouvait se faire sans renoncements, sans de pénibles luttes et qu'au prix d'accablantes angoisses. Nous ne parlerons pas des railleries et des critiques malveillantes qui accueillirent d'aussi modestes débuts ; elles finirent par tomber devant la constance et le succès de la charitable dame. D'ailleurs, celle-ci avait reçu les encouragements de son évêque, de plusieurs membres du clergé et de laïques éminents ; des approbations venues de si haut suffisaient à la consoler de beaucoup de petits mépris éclos au ras de terre.

La persécution ne fut donc pas son principal tourment. Elle eut à combattre les suggestions de l'esprit malin, cet adversaire déclaré de tout bien. N'aurait-elle pas présumé de ses forces en s'aventurant dans une œuvre dont le lendemain demeurait incertain ? N'était-ce pas tenter Dieu que d'encourir les dépenses entraînées par le soutien d'un refuge, lorsqu'il lui fallait, chaque matin, partir la bourse presque vide pour faire le marché de ses pauvres?— Pour répondre à ces incertitudes, la divine Providence vint souvent à son secours d'une manière imprévue, sinon miraculeuse, et la noble dame se déterminait à poursuivre l'œuvre commencée à laquelle Dieu accordait si visiblement son appui.

Forte de cette assistance, Madame Gamelin songea à agrandir sa maison au moment où ses minces ressources lui permettaient à peine de suffire aux dépenses journalières. Elle pria et fit prier ses vieilles pour trouver le prix d'une nouvelle acquisition plus vaste que la première; puis, toujours pratique, elle adressa sa requête à un généreux citoyen de Montréal, Mr Olivier Berthelet, qui passait à bon droit pour le procureur du bon Dieu auprès des indigents de toutes sortes. Grâce aux libéralités de ce bienfaiteur, le petit bataillon d'invalides prenait possession, le 3 mai 1836, d'un immeuble situé sur la rue Ste-Catherine, du côté opposé à l'Asile actuel. Cette propriété, qu'on désignait sous le nom de *Maison jaune* à cause de sa couleur, devait servir de berceau à l'Institut.

Le nouveau refuge, élevé presque à l'ombre du palais épiscopal, allait être l'objet de la sollicitude de l'évêque et du clergé. L'œuvre prit dès lors un essor vigoureux avec un caractère nouveau de stabilité et de régularité.

Pour accroître ses ressources, Madame Gamelin appliqua ses vieilles à divers travaux compatibles avec leurs forces, puis elle invita ses amis à visiter sa maison, ce qui n'allait pas sans quelques aumônes en faveur des réfugiées.

Le Séminaire vint aussi à son aide, et ces divers secours permettaient, bien qu'avec peine, d'équilibrer le budget des pauvres.

Cependant, Madame Gamelin ne bornait pas sa charité aux limites restreintes de son petit asile. Elle continuait à visiter les pauvres du dehors, et il n'y avait guère d'infortunes qu'elle ne parvînt à découvrir pour y porter secours. L'épidémie du choléra qui sévit à Montréal, en 1832, avait fourni un beau champ d'action à son inlassable dévouement. Les troubles de 1837 permirent une fois de plus à ses concitoyens d'admirer son zèle charitable : grâce à l'estime dont elle jouissait, Madame Gamelin obtint sans peine l'autorisation de visiter les prisonniers politiques. On la vit dès lors chaque matin franchir le seuil de la prison, et porter aux malheureux détenus, avec les secours matériels et les messages de leurs familles, les consolations de la foi qu'une âme croyante comme la sienne était capable de prodiguer à de telles douleurs.

Au cours de l'année 1838, une maladie très sérieuse la conduisit aux portes du tombeau. Mais Dieu se laissa fléchir par les prières des pauvres, et il accorda la guérison si instamment sollicitée. Elle se remit peu à peu et reprit bientôt ses occupations ordinaires.

INCORPORATION CIVILE — PROGRÈS DE L'ŒUVRE — OUVERTURE D'UN NOVICIAT — ENTRÉE EN RELIGION DE MADAME GAMELIN

Presque dès le début de son œuvre, Madame Gamelin s'était adjoint dans ses travaux quelques dames, ses parentes et amies, toutes fort intéressées au bien des pauvres et capables de seconder ses généreux desseins.

Au printemps de 1841, elle obtint de la législature un acte civil qui incorporait leur association sous le nom de *Corporation de l'Asile des femmes âgées et infirmes de Montréal.* Douze dames et demoiselles la composaient. Leur première réunion se tint le 22 octobre de la même année, sous la présidence de Mgr Ignace Bourget. Ce dernier, ayant succédé à Mgr Jean-Jacques Lartigue décédé le 19 avril de l'année précédente, avait donné sa bienveillante protection à l'œuvre de Madame Gamelin. Ce fut lui qui accorda à la pieuse fondatrice et à ses vieilles le privilège d'avoir la messe chaque matin dans l'oratoire de la *Maison jaune*, et d'y conserver le saint Sacrement au temps des neuvaines, du mois de mai et de quelques fêtes solennelles. (1)

(1) La première messe y fut célébrée le 13 décembre 1841.

De retour d'Europe depuis un mois, Mgr Bourget fit part aux dames d'une nouvelle inattendue qui ouvrait à leur ardeur et à leurs espérances des horizons magnifiques. Il leur annonça qu'à son passage à Paris, la supérieure générale des Filles de Saint-Vincent de Paul lui avait promis quelques religieuses pour la fondation qu'il patronnait dans sa ville épiscopale. L'idée qu'il en avait eue, au cours de son voyage, lui semblait d'autant plus inspirée du ciel qu'aucune suggestion et aucune entente à ce sujet n'avait précédé son départ, et que la promesse avait été facilement obtenue.— Pieuse illusion que Dieu entretient parfois chez ses ministres pour mieux leur dérober son propre dessein qu'ils servent déjà sans le savoir, et qu'ils connaîtront à l'heure de son bon plaisir !

Cette nouvelle, accueillie par les Dames avec une grande joie, les détermina à acheter un terrain et à construire un édifice adapté aux exigences de l'installation d'une communauté, et au développement qu'elle entraînerait pour l'œuvre. Il semble qu'à ce moment, Madame Gamelin aurait dû ressentir quelque tristesse à la pensée que d'autres mains recueilleraient le fruit de ses travaux et de ses sueurs; mais il en fut tout autrement. Désintéressée comme elle l'était, n'envisageant que le bien des pau-

vres et la gloire de Dieu, elle se réjouit de l'orientation inespérée qu'allait prendre son humble entreprise. D'accord avec les Dames, elle acheta un vaste emplacement près de la cathédrale, pour la somme de 1200 louis. C'était un coup d'audace : la Providence se chargea de le justifier. Une main discrète offrit un don de 4,800 francs, et la sympathie publique, éveillée par un mandement de l'évêque, fit affluer les aumônes vers le modeste Asile. Avec le produit d'un grand bazar et d'une quête faite par toute la ville, on parvint à réaliser le joli montant de 2,600 louis, ce qui permit d'entreprendre la construction projetée.

Madame Gamelin, éclairée d'un vif esprit de foi, ne voulut pas s'en tenir aux simples calculs de la prudence humaine. Pour attirer sur l'entreprise la bénédiction céleste, qui pouvait seule lui donner la fécondité, elle organisa la visite régulière des pauvres et des malades par les Dames de la Providence, et ouvrit deux dépôts généraux où l'on servait la soupe aux indigents. Tant de zèle devait produire des fruits précoces et abondants : le 10 mai 1842 vit la bénédiction de la pierre angulaire du nouvel édifice. La cérémonie fut présidée par Mgr Michel Power, évêque de Toronto, avec un éclat extraordinaire, en présence d'une foule nombreuse et enthousiaste.

Tout s'annonçait donc sous les plus heureux auspices, lorsqu'une grande déception vint tout à coup dérouter les organisatrices et jeter Mgr Bourget dans les plus grandes perplexités. Une lettre de la supérieure générale des Filles de Saint-Vincent de Paul le prévenait que sa Communauté ne pourrait mettre à sa disposition les sujets promis. Que faire? Le vaisseau était lancé, presque gréé, le ciel pur et plein de promesses; une foule nombreuse se pressait sur le rivage, toute prête à saluer de ses vivats le départ de la nef et à lui rendre les flots et les vents propices.... Et à ce moment même, l'équipage recruté et attendu faisait inopinément défaut. Encore une fois, que faire? tenter des démarches auprès d'une autre communauté française? mais ces démarches prendraient du temps; elles risquaient d'être infructueuses, et pendant ces atermoiements, le courage, l'entrain des collaborateurs menaçait de se refroidir.

C'était l'heure de Dieu. Le moment était venu où il devait soulever pour son serviteur un coin du voile qui lui avait dérobé jusque-là ses inscrutables desseins. L'évêque, sans doute après avoir prié beaucoup, prit un grand parti; et le ciel seul l'inspirait, car il réussit. Il résolut de fonder lui-même une communauté avec une fin et des règles analogues à celles

des Filles de Saint-Vincent de Paul, et de l'installer dans l'Asile nouveau.

Après un appel aux filles de son diocèse, cinq répondirent du dehors. Une sixième, déjà fort engagée dans l'œuvre, se joignit à elles ; c'était Mlle Madeleine Durand, la fidèle assistante de Madame Gamelin et la sous-directrice de la Corporation.

Monseigneur les accepte. Il les met en neuvaine pour les préparer à la fête de l'Annonciation. Elles en consacrent les trois derniers jours à une petite retraite, et le 25 mars 1843, sept novices au lieu de six reçoivent de ses mains le saint habit, dans l'humble oratoire de la *Maison jaune*.

D'où venait donc la septième? Elle s'était présentée à la porte de l'Asile la veille même ou le premier jour de la neuvaine, et Madame Gamelin avait pris sur elle de l'admettre, en l'absence de Mgr Bourget qui faisait à ce moment sa propre retraite avec les prêtres de son évêché. Or, le costume des six autres une fois taillé, il restait tout juste assez d'étoffe pour en confectionner un septième. Ce détail coïncidait singulièrement avec un fait étrange survenu durant le précédent voyage de l'évêque en Europe. Un jour que, préoccupé de l'établissement des Filles de la Charité dans sa ville

épiscopale, il priait avec larmes dans l'église de Notre-Dame de Chartres, une dame âgée s'approcha de lui et le pria d'accepter sept chapelets de Notre-Dame des Sept Douleurs. Le prélat ne vit point en songe la nuit suivante, comme autrefois l'évêque Hugues de Grenoble, la nuit qui précéda l'arrivée de saint Bruno et de ses six compagnons, il ne vit point sept étoiles brillantes tomber à ses pieds ! Mais Dieu, lui, les voyait et les comptait en sa prescience avec une telle précision, qu'il semble avoir voulu établir, par ce nombre, une mystique harmonie entre les sept douleurs de sa Mère, et les sept victimes qu'il allait attacher à son culte dans le service de ses membres souffrants : tellement que le jour de la profession, bien qu'une des premières postulantes fût retournée dans le monde, c'étaient pourtant encore sept novices qui prononçaient leurs vœux, et toutes les sept portaient à leur ceinture le chapelet de la Compassion offert à leur père dans la basilique de Chartres ! On l'a deviné, la septième, c'était Madame Gamelin elle-même qui avait pris la place de la jeune postulante renvoyée dans sa famille.

Comment s'était opérée cette transformation impossible à prévoir un mois auparavant, et qu'elle-même fut longtemps à redouter et à différer ? Car, on n'a aucune peine à concevoir

ce qu'il dut en coûter à la noble dame pour en venir à ce pas décisif vers Dieu, dans les circonstances qui enveloppaient sa vie.

Elle avait, depuis longtemps déjà, renoncé à tout ce qui pouvait sentir la vanité ou la recherche dans sa mise et sa tenue, afin de se prodiguer exclusivement au service des pauvres. Mais de là à se faire religieuse, elle, la femme de quarante-trois ans, parfaite maîtresse d'elle-même depuis quinze ans—puisque les œuvres qui la liaient aujourd'hui elle se les était librement imposées,—à renoncer à la liberté de sa vie et de ses relations, pour se faire petite sœur de charité, soumise et docile comme la novice de dix-huit ans, il y avait un abîme que peuvent seules franchir les ailes données à l'âme par l'abnégation surnaturelle.

Et pourquoi, du reste, un semblable sacrifice? Ne pouvait-elle donc pas continuer à tenir la première place dans l'œuvre, par son dévouement ardent et affectueux, son intelligence aiguisée par les difficultés, sa volonté trempée aux épreuves, sa foi, forte de l'inébranlable conviction de l'œuvre de Dieu à confirmer et à assurer pour l'avenir? Ne pouvait-elle pas se ménager une maturité féconde et rayonnante du prestige d'une vie exceptionnelle, une vieillesse adoucie par la vénération de ses

pauvres, de ses orphelines, de ces jeunes religieuses dont elle resterait toujours la mère?

Ainsi parlait la nature... mais Dieu parlait aussi. L'entrée en religion de Mlle Durand, l'effusion de charité fraternelle qu'elle avait remarquée chez les jeunes novices au départ de leur compagne, avaient fait sur elle une profonde impression et donné l'éveil à ses anciens désirs de vie religieuse. Déjà, au commencement de l'année 1842, le 2 février, elle s'était liée à son genre de vie par un engagement définitif et sacré, acheminement tacite et inconscient vers un engagement plus solennel et plus étroit. Elle faisait vœu, ce jour-là, de grand cœur et avec joie, de vivre le reste de ses jours dans une parfaite continence, de servir les pauvres dans la mesure de ses forces, d'exercer sur ses conversations une vigilance plus sévère, de retrancher de ses habits tout ce qui sentait le luxe ou la parure, et à la fin, jetait ce cri spontané de son cœur: "Je veux me donner à mon Dieu! qu'il fasse ce qu'il voudra de moi! je m'y soumets avec résignation. Aidez-moi, ô mon Dieu, dans ces résolutions que je prends aujourd'hui."

Maintenant, ce que Dieu voulait d'elle, il fallait bien qu'elle s'y prêtât de bonne grâce: ne le lui avait-elle pas promis? Oh! cette in-

vitation à une vie parfaite, comme elle angoisse! Chez notre vénérée Mère, la lutte fut longue entre la voix de Dieu et les voix de la nature qui tour à tour parlaient. La première lui montrait de quel secours elle serait, au sein de cette communauté naissante vouée aux mille difficultés des débuts, dans l'inconnu et la pénurie ; elle lui prouvait le mérite et la joie suprêmes dans l'immolation suprême, tandis qu'un dernier reste d'amour-propre criait grâce...

Ballottée comme une épave par les idées qui s'entrechoquaient en elle, Madame Gamelin trouva dans la personne du saint évêque Bourget un éloquent interprète de la grâce. Pour vaincre ses dernières hésitations, obéissant à un de ces mouvements de foi vive qui lui étaient familiers, il l'invita à s'agenouiller avec lui pour implorer la lumière divine. Au bout d'une heure de fervente prière, elle se releva convaincue et décidée. Son directeur, Mgr Jean-Charles Prince, ne mit plus d'obstacle à une demande mûrie par cette lutte victorieuse, et il l'admit à remplacer la novice dont le départ avait jeté la désolation dans la petite famille.

Avant de prendre l'habit, Madame Gamelin entreprit, du conseil de l'évêque et du supérieur, un voyage aux États-Unis pour visiter quelques maisons de charité. Celles des

Filles de Saint-Vincent de Paul à New-York et à Baltimore occupèrent surtout son attention. Elle en rapporta une copie de leurs règles qui servirent de base à celles de la communauté nouvelle.

Rentrée à Montréal le 6 octobre 1843, elle recevait deux jours plus tard le saint habit des mains de Mgr Prince. La cérémonie eut lieu dans le nouvel Asile, dont les vieilles infirmes avaient pris possession le 18 mai. Le 24 mai, les novices s'y étaient transportées, laissant, non sans quelque regret, la *Maison jaune* pour leur nouvelle habitation plus spacieuse qui se composait alors de la chapelle et de deux ailes latérales.

Le sacrifice était accompli. Madame Gamelin l'avait fait généreusement comme une âme de sa trempe pouvait le faire, mais non sans en ressentir la douloureuse intensité, en dépit du réconfort de la grâce. Elle connaissait tous les sacrifices que la règle et la vie commune lui apporteraient jour par jour, parce qu'elle ne voudrait pas se soustraire à leurs exigences.

Dès qu'elle eut revêtu le saint habit, la sœur Gamelin fut la novice qu'elle devait et voulait être, celle que désirait former Mgr J.-C. Prince, alors chanoine et supérieur de la

petite communauté. Comme ses sœurs, elle se réduisit au maigre régime de la *Maison jaune* transporté sans adoucissement au grand Asile, et consistant surtout dans des restes de viande fournis par la charité des riches, et du thé fait avec des feuilles infusées une première fois dans les théières du voisinage. Elle prit part à ces pénibles lessives qui transportaient, l'été, tout le personnel valide au Pied-du-Courant où l'on demandait au Saint-Laurent de suppléer à l'eau de l'aqueduc, trop dispendieuse pour être amenée aux baquets du logis, et remplacée en hiver par la neige fondue du grand jardin.

Habituée aux délicatesses d'une vie relativement aisée, elle ne chercha nullement à se faire une gloire et un mérite de ce qu'elle considérait comme son devoir, comme la croix de Jésus-Christ portée avec un fidèle amour. Dieu seul connaît l'étendue et le nombre des renoncements que cette âme généreuse lui offrit dans le secret. L'idéal de vie religieuse qu'elle s'était proposé d'atteindre, réclamait continuellement le sacrifice de son bien-être; il lui imposait de rudes combats contre sa vivacité naturelle; il la soumettait à une vigilance sans relâche sur chacun de ses actes, puisqu'elle devait donner à ses jeunes sœurs l'exemple de toutes les vertus.

La Mère Gamelin ne faillit pas à cette tâche, et le jour de sa profession religieuse la trouva préparée à ce suprême engagement qu'elle prit dans toute la ferveur et la joie de son âme.

VIE RELIGIEUSE DE LA MÈRE GAMELIN

Ce fut le 29 mars 1844, fête de la Compassion de Marie, qu'eut lieu la profession religieuse des sept premières novices de notre Institut. Nous résumerons brièvement les détails de la cérémonie qui sont racontés au long dans la *Vie* de notre vénérée fondatrice.

En présence d'une foule nombreuse et recueillie, le chapelain de l'Asile lut à haute voix le mandement d'érection canonique. Il rappelait aux élues du jour et à leurs futures compagnes que, désormais, elles ne seraient plus dans le monde pour assister à ses fêtes et à ses spectacles, mais pour essuyer les pleurs des veuves et des orphelins ; pour donner à manger à ceux qui ont faim ; pour soigner les malades ; recueillir les derniers soupirs des mourants ; ensevelir les morts et se livrer à toutes les œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle. Puis il leur donnait les règles des Filles de Saint-Vincent de Paul dont elles devaient, le lendemain, signer l'acte d'acceptation.

Mgr Bourget reçut alors les vœux individuels de chaque novice et leur remit la croix et l'anneau d'argent, symboles de leur union inviolable avec l'Époux des vierges. Après l'acte de consécration à la sainte Vierge et l'offrande du saint sacrifice, on chanta le *Te Deum*, et les nouvelles religieuses, suivies des dames bienfaitrices, des vieilles et des orphelines qui avaient pris une part active à la cérémonie, défilèrent processionnellement dans les salles d'infirmes, au chant de l'*Ecce quam bonum*.

L'Institut des Filles de la Charité Servantes des Pauvres était fondé ! En ce jour, que d'espérances réalisées ! que de doutes résolus ! que de prétendues folies changées en sages conceptions ! Le dessein de la miséricorde divine triomphait.

Sans doute, tout n'était pas fini. Ce n'était là que l'ébauche d'un grand plan, et combien faiblement esquissée ! Mgr Bourget écrira plus tard, dans un mandement de visite pastorale à la Communauté — le 13 mars 1850 —, l'angoisse inexprimable qui s'empara de son âme durant cette première cérémonie de profession religieuse, en présence des nouvelles victimes prosternées à ses pieds, et si entièrement confiantes en sa direction. La prévision de l'avenir malheureux qui les attendait, au cas

où un échec renverserait son œuvre, fit sur son cœur une si douloureuse impression que, selon ses propres paroles, elle sembla s'y graver pour jamais avec la pointe d'un des glaives qui transpercèrent l'aimable Cœur de Marie au pied de la croix. — Mais la confiance inébranlable du vertueux prélat sut triompher de ces malignes suggestions de l'enfer, en lui persuadant que Dieu, l'inspirateur unique de l'œuvre commencée, saurait la conduire à bonne fin.

Au milieu des jubilations de son *Magnificat*, la Mère Gamelin ne dut-elle pas éprouver aussi quelque vague sentiment de crainte pour l'avenir? Avec ses sœurs, elle débutait dans la vie religieuse, ignorant les meilleurs moyens à prendre pour y persévérer, et plus encore pour y faire progresser les autres, et poser les bases solides d'un Institut. C'était dans les embarras financiers de toutes sortes, les privations, le travail incessant, qu'elle devait organiser l'exercice des œuvres diverses dont les sœurs feraient profession, initier ses compagnes aux mille industries d'une charité intelligente et pratique.

La prévision de tant et de si lourds devoirs n'effraya pas outre mesure la digne fondatrice. Trop de fois, elle avait expérimenté la sollicitude maternelle de la Providence envers les

pauvres et leurs servantes, pour succomber, à cette heure, à quelque sentiment de défiance. Elle savait que les œuvres divines sont marquées du sceau de l'humilité, du dénuement, de la foi à toute épreuve, et celle qu'on lui confiait portait bien ce triple caractère comme garant de son origine providentielle.

Élue supérieure de la Communauté le 30 mars 1844, elle s'inclina devant la volonté de Dieu, et accepta ce poste moins comme un titre d'honneur que comme une charge pénible dont elle désirait remplir à la lettre toutes les obligations.

Le dénuement qui marqua les premières années de la fondation fut si extrême, qu'on se demande aujourd'hui comment nos premières Mères purent exécuter sans défaillir la somme de travail qu'elles s'imposaient. C'était dans son inaltérable confiance en Dieu que notre Mère fondatrice puisait alors la somme d'énergie et de courage dont elle avait besoin au sein des embarras et des exigences d'une administration qui allait se compliquant.

Sa suprême ressource était la prière. Dans les besoins pressants, on la voyait parcourir les salles d'infirmes, et, mêlant sa voix à la voix chevrotante de ses bonnes vieilles, chanter à la divine Providence son cantique favori qui nous

est devenu précieux comme un héritage de famille.

Notre Mère aimait beaucoup le chant. Il fait bon nous la représenter aux heures de récréation, entonnant avec entrain quelque couplet pieux lorsqu'un nuage de tristesse planait sur la petite communauté. Contraste digne d'admiration! aux prises avec les difficultés inhérentes à sa charge, assaillie par les épreuves intérieures, elle savait refouler en elle-même ses propres angoisses, soutenant ainsi le courage de ses chères filles par un visage toujours serein et joyeux.

La vie religieuse de la Mère Gamelin devait être courte. Comme si elle en eût reçu l'intuition, elle se hâta, pour ainsi dire, de multiplier autour d'elle les actes de bienfaisance. Elle sema les bonnes œuvres avec profusion, comme dans les champs le semeur sème son blé.

Dès le mois de mai 1844, elle ouvrit une salle pour recevoir les orphelines, et un peu plus tard, elle inaugurait les banquets de charité qui sont devenus traditionnels en nos maisons. Rien ne réjouissait tant la bonne Mère que la naïve satisfaction de ses vieilles en présence des tables fournies, grâce aux dons des bienfaiteurs, avec une abondance digne des plus somptueux festins!

Les dimensions de l'Asile étaient devenues insuffisantes. La digne supérieure souffrait de ne pouvoir accepter tous les pauvres qui y sollicitaient une place. Elle s'ouvrit de sa peine aux sœurs et aux dames de charité qui décidèrent, à son avis, d'agrandir la maison. On n'avait pour toutes ressources que les largesses de la Providence, mais la fondatrice comptait sans mesure sur ce trésor, pour y avoir déjà puisé largement sans le voir jamais s'amoindrir. On se mit donc promptement à l'œuvre, et dès l'automne suivant (1845), les pauvres prenaient possession des nouvelles salles vastes et bien éclairées.

En 1846, la Mère Gamelin fonda successivement les deux missions de la Longue-Pointe et de Laprairie : édifiés sur les bases solides de l'épreuve et de la pauvreté, ces deux établissements devaient, comme l'œuvre-mère, progresser rapidement et devenir féconds en charité.

L'année 1847, tristement célèbre par l'épidémie du typhus, donna à notre communauté un rôle consolateur dans ce drame lugubre. Jour et nuit, nos sœurs prodiguèrent leurs soins empressés aux malheureuses victimes. Notre bien-aimée Mère se multiplia pour remplacer dans le service des pauvres celles que la maladie frappait au milieu de leurs héroïques

fonctions. Afin de venir en aide aux familles irlandaises atteintes par le fléau, elle ouvrit une maison pour recevoir les orphelins qu'elle hébergea au nombre de six cent cinquante. Un grand nombre de ces derniers moururent atteints du typhus, d'autres furent réclamés par leurs parents ou adoptés dans diverses familles canadiennes, et quelques-uns restèrent le partage de la communauté qui leur assura un honnête avenir.

Vingt-sept de nos sœurs furent frappées par la contagion et trois d'entre elles moururent. Ému du danger qui menaçait d'éteindre l'Institut naissant, Mgr Bourget fit vœu, au nom des professes, de faire brûler sept cierges à perpétuité, tous les vendredis, en l'honneur de Notre-Dame des Sept Douleurs. La douce Vierge entendit cette ardente prière. Il n'y eut pas de nouvelles victimes et les malades purent bientôt reprendre leurs emplois.

Cette phase douloureuse terminée, la Mère Gamelin ne crut pas devoir se donner le repos que réclamait un tel surcroît de travail. Elle s'intéressa aux servantes sans situation, ouvrit une salle pour les recevoir et les former en société sous le patronage de sainte Blandine.

Toutefois, le développement extérieur de l'Institut n'intéressait pas uniquement la pieuse

fondatrice. Attentive à son progrès intérieur dans les vertus et l'esprit qui devaient animer chacun de ses membres, elle n'épargnait rien pour stimuler le zèle et la ferveur de ses filles dans les sentiers de la perfection, leur servant en cela, comme dans la pratique de la charité, de modèle et de guide.

Elle sollicitait fréquemment de Mgr Bourget la faveur de la visite pastorale ou d'une retraite annuelle. Le dévoué prélat acquiesçait avec empressement à ses légitimes désirs, et ses avis paternels encourageaient, reprenaient, soutenaient et relevaient tour à tour les âmes. Soucieux de donner à ses Filles le véritable esprit de saint Vincent de Paul, il leur recommandait sans cesse la pratique de l'humilité, de la simplicité et de la charité, comme devant être leur caractère distinctif. Ses instructions portaient fréquemment sur l'excellence et le prix de la dévotion à la Passion de Jésus-Christ et aux douleurs de sa sainte Mère, seule capable de produire les véritables amants de la croix.

La Mère Gamelin était bien faite pour comprendre de telles leçons. Depuis longtemps, elle avait appris à chercher au Calvaire soulagement et réconfort. C'était à la Vierge désolée qu'elle confiait ses propres afflictions, lui attri-

buant les progrès de son Institut. La Passion de Notre-Seigneur et les douleurs de Marie faisaient le sujet fréquent de ses méditations; elle y trouvait d'irrésistibles attraits. Cependant, on ne voit pas qu'elle ait éprouvé beaucoup de consolations sensibles. Les notes intimes de son journal révèlent plutôt une âme à qui Dieu fait habituellement sentir le poids de la croix intérieure, sans autre encouragement que les vues de la foi.

Au cours de l'année 1848, la pieuse fondatrice se chargea de l'école Saint-Jacques, classe gratuite pour les pauvres, et fonda la mission de Sainte-Elisabeth (1849) dont la Mère Caron fut la première supérieure.

Une épidémie de choléra ayant menacé notre ville, en 1849, notre vénérée Mère ne put obtenir de Mgr Bourget la faveur de soigner elle-même les malades. Ce ne fut pas sans angoisse qu'elle vit ses filles voler à une si périlleuse mission, sans pouvoir partager leur noble tâche et les stimuler de son exemple. Elle se dédommagea en ouvrant un hôpital pour les cholériques: Dieu bénit son zèle, et lui donna la consolation de voir plusieurs malades protestants, soignés par nos sœurs, embrasser notre sainte religion.

Afin d'acquérir une plus grande somme

de notions pratiques sur l'organisation des œuvres de charité, la Mère Gamelin entreprit, en 1850, un second voyage aux États-Unis et visita les hospices des Filles de la Charité à Albany, à Baltimore, à New-York et à Emmitsburg.

Quelques mois après son retour, elle s'occupa de l'œuvre des sourdes-muettes qui prit naissance à la Longue-Pointe, au milieu d'oppositions sans nombre. En dépit des obstacles, elle poursuivit cette entreprise de concert avec la sœur Marie de Bonsecours, et une classe s'ouvrit pour elles le 19 février 1851, avec deux élèves. Ce nombre s'accrut peu à peu et un succès inespéré couronna le nouvel enseignement. Ce fut le dernier fleuron de la couronne glorieuse de notre Mère ici-bas.

En multipliant ses fondations et ses travaux, elle était obligée de multiplier à proportion les actes de zèle, de vigilance et d'abnégation qui absorbaient de plus en plus son temps et consumaient ses forces. Un tel déploiement d'activité réclamait le repos. Dieu allait le donner, complet et sans fin, à celle qui avait ainsi dépensé au service des malheureux les trésors d'une charité qui ignore la mesure et l'épuisement.

Toutefois, avant de voir s'éteindre une si

belle vie, jetons un coup d'œil rapide sur l'ensemble des actes qui la composent, afin de trouver le fil mystérieux qui unit la trame pleine et serrée de cette existence admirable, le ressort secret qui sait mettre en mouvement de si fécondes activités.

VERTUS RELIGIEUSES DE LA MÈRE GAMELIN— SA MORT

Il est évident que la bienfaisance purement naturelle, la seule philanthropie ne peut enfanter les actes d'abnégation et de désintéressement avec la persévérance et l'énergie que nous avons remarquées dans la personne de la Mère Gamelin: il faut une vertu que la grâce de Jésus-Christ a engendrée et qu'elle alimente sans cesse. Il faut avoir contemplé assidûment les mystères de Bethléem et du Calvaire pour découvrir, sous l'enveloppe grossière et rebutante du pauvre, Celui qui a dit : *Ce que vous ferez au moindre des miens, c'est à moi-même que vous le ferez.* (1) Il faut surtout, comme condition essentielle à la persévérance et au succès, que la volonté divine ait marqué de son sceau l'entreprise humaine, et que l'âme travaille de concert avec Dieu.

(1) S. Matth. XXV, 40.

Aucune de ces conditions n'a fait défaut dans l'œuvre de la Mère Gamelin.

Voyez cet étroit rez-de-chaussée où sont réunies quelques vieilles femmes qu'une pieuse veuve entoure de sa sollicitude. On y a admis par exception deux jeunes orphelins avec leur mère. Croiriez-vous que c'est là le fondement d'un édifice immense, et le germe des deux œuvres principales qui seront la fin d'un Institut de Charité sorti de cet humble refuge?

Suivez maintenant les progrès de l'œuvre naissante ; le public s'y intéresse, l'évêque songe à en assurer la stabilité. Une construction plus vaste s'élève, prête à recevoir les Filles de la Charité de France ! On ne pressent pas plus à cette heure la fondation d'une communauté nationale, qu'au début du petit asile on ne prévoyait de tels résultats : cette commune ignorance de tous les ouvriers ne fait-elle pas mieux briller l'intervention de Dieu?

Un événement imprévu survient qui déconcerte les desseins de l'homme et semble compromettre à jamais le fruit de ses efforts. C'est alors que le plan divin se montre au grand jour: de ce contre-temps naît une congrégation de Sœurs de Charité appelées, non sans raison, Sœurs de la Providence.

Si nous étudions ensuite le travail de la grâce dans la personne qui servit d'instrument à cette fondation, nous verrons se compléter l'œuvre divine, toujours conséquente avec elle-même, et notre admiration se traduira par un mot spontané: *le doigt de Dieu est là !*

Quand le Seigneur, pour réaliser un de ses plans miséricordieux, se choisit un ouvrier, il s'en empare, le dépouille, brise les mille liens qui le retenaient à la terre; il l'arrache à la frivolité du monde qui l'énervait, aux affections trop sensibles qui auraient pu l'amollir; il le détache surtout de lui-même, de cet égoïsme absorbant qui fait les cœurs durs et fermés. Et quand il le voit libre de toutes les servitudes, il en fait l'outil de ses volontés éternelles.— N'est-ce pas ce qu'il a opéré dans l'âme de la fillette orpheline, de la jeune fille, de l'épouse, de la femme du monde dont il voulait faire la fondatrice d'une communauté? Ce travail, il l'a fait par degrés. Les péripéties diverses par lesquelles devait passer l'œuvre de la Mère Gamelin demandaient sans doute cette lenteur qui assure le succès.

Mais, notons-le bien; si, à l'âge de quarante-quatre ans, la pieuse veuve a le courage de briser les dernières attaches qui la retien-

nent au monde et à elle-même, si elle peut ainsi prendre son cœur entre ses mains et le soumettre au joug de la vie religieuse, c'est qu'avant de recevoir cette suprême invitation à la vie parfaite, sa fidélité à des grâces moindres, reçues au jour le jour, n'a pas connu de défaillances véritables. Sans doute, avant de devenir tout à fait souple et maniable entre les mains divines, notre Mère fondatrice connaîtra d'âpres difficultés. C'est une illusion de croire que les saints, pour arriver à la perfection, n'ont fait qu'obéir doucement, presque passivement à des attraits irrésistibles auxquels ils cédaient sans efforts. Non ; le triomphe de la grâce est également le triomphe de leur volonté, chèrement payé de leurs luttes et de leurs souffrances.

Sous les coups réitérés du statuaire divin ciselant son âme, la Mère Gamelin sentira, elle aussi, s'élever du fond de son être les plaintes et les murmures de nos humaines faiblesses ; en face des renoncements et des sacrifices qui doivent la faire monter plus haut, toujours plus haut vers Dieu, elle éprouvera un mouvement irréfléchi de frayeur instinctive. Mais toujours,— et c'est là le véritable mérite— au milieu des frémissements de la nature qui répugne à mourir, elle foulera aux pieds, une

à une, ses espérances de félicité terrestre pour se fixer dans l'espoir et le désir des biens qui ne passent pas. Le bon plaisir de Dieu une fois connu, elle répondra, de manière à dominer les clameurs de l'amour-propre : "Me voici, Seigneur, me voici !"

Ce fut dans la prière et l'humilité qu'elle trouva l'impulsion nécessaire à la constance, dans cette voie longue et raboteuse. Les épanchements ingénus et spontanés de son cœur, aux heures de profond recueillement et d'attention aiguë, nous disent jusqu'à quel point elle était tourmentée de ce noble et surnaturel désir de la perfection qui caractérise les saints.

Ce désir, elle le réalisait dans chacun de ses actes. Maîtrisant les moindres saillies de son caractère, elle était parvenue à conserver une parfaite égalité d'humeur au milieu des contradictions de tous genres, et on la voyait toujours aimable, empressée à donner un bon conseil, une consolation efficace, un secours opportun.

Attentive aux moindres besoins de ses sœurs, elle avait pour les malades surtout des attentions délicates et maternelles. Désirant alléger le travail ardu de ses compagnes, elle se chargeait le dimanche de la garde des salles, du parloir ou de la cuisine, ménageant en ce

dernier office, d'agréables surprises et de petites gâteries à ses filles.

Et que dire de sa sollicitude pour les jeunes sœurs du noviciat? Lorsqu'elle leur adressait ses avis maternels, ou qu'elle leur enseignait la méthode d'oraison de saint Ignace dont elle s'était rendue maîtresse, son visage s'enflammait, elle s'exprimait avec une aisance pleine d'onction, et on eût dit que ses lèvres ne pouvaient suffire à traduire les élans et les effusions de son cœur.

Sa défiance d'elle-même lui faisait rechercher la direction des supérieurs ecclésiastiques comme principe de sa conduite et de celle de sa famille spirituelle. Elle était heureuse de sacrifier à leurs avis ses vues personnelles, et sa confiance en leurs lumières était absolue. Cette humilité se traduisait dans ses actes aussi bien que dans ses paroles. Pas plus qu'à elle-même, la Mère Gamelin ne cherchait à dérober aux autres les faiblesses qui pouvaient lui échapper, et c'est précisément cette droiture, cette parfaite franchise qui, avec l'extrême bonté, constitue le trait le plus attachant de son caractère. Cette vertu donnait à son langage, à ses manières, à son commerce familier, un ascendant irrésistible qui entrait pour une grande part dans la sympathie qu'elle inspirait à tout le monde.

La simplicité qui va droit à Dieu et aux hommes fut le cachet de sa vie. Sans rechercher les actions d'éclat, notre bien-aimée Mère s'est appliquée fortement et constamment à une chose pourtant grande en elle-même: accomplir des travaux modestes, vulgaires, souvent pénibles, dans un vif esprit de foi, en dépit des répugnances de la nature. Ce fut dans ces humbles devoirs que Dieu la trouva quand il la rappela à lui.

La veille de sa mort, elle avait présidé le conseil de communauté, et fait à ses sœurs une pressante exhortation sur les vertus de leur état. A la sortie de la séance, une joie inaccoutumée parut sur ses traits. N'étaient-ce pas les premiers rayons de l'éternelle félicité dont Dieu allait bientôt couronner sa vie? — Elle porta à la récréation du soir la même sérénité joyeuse... Hélas! la nuit suivante allait lui révéler l'approche et les affres de la mort!

Réveillée subitement à la pointe du jour par une douleur violente, elle reconnut aussitôt la terrible maladie qui avait emporté trois de ses sœurs, et appelant sa compagne de chambre: "Ma chère fille, lui dit-elle, je vais mourir; je suis atteinte du choléra! "

On la transporta en hâte à l'infirmerie, sans croire, cependant, à l'imminence du danger.

Des supplications ardentes s'élevèrent dans la chapelle où les dames de charité, les pauvres vieilles, les orphelines et les sœurs se succédaient sans cesse pour fléchir le ciel. Ce fut en vain : Dieu ne voulut pas, cette fois, différer la récompense de sa vaillante ouvrière.

Celle-ci avait toujours redouté l'approche du dernier moment, et la frayeur qui l'étreignit dès la première attaque de la maladie lui enleva toute force de résistance et précipita la marche du mal. Mais elle recouvra bientôt une paix profonde, vérifiant en elle la parole de saint Vincent de Paul : *Celui qui aura aimé les pauvres pendant sa vie, n'aura aucune frayeur à la mort.* — Consolée par la réception des derniers sacrements que lui administra Mgr Prince, rassurée par les paroles de Mgr Bourget, elle se recueillit profondément, enveloppa ses chères filles dans un regard de maternelle tendresse, et attendit la mort comme une amie qui allait la réunir à son Dieu.

Voulant donner une suprême recommandation à sa famille religieuse, elle murmura quelques paroles que Mgr Bourget transmit immédiatement aux sœurs présentes : " C'est le testament de votre mère, leur dit-il; qu'il soit toujours la base de votre perfection : *humilité, simplicité, charité.*" Elle perdit connaissance à

dix heures de la matinée, et à quatre heures quinze minutes du soir, ses filles affligées recueillaient son dernier soupir. C'était le 23 septembre 1851.

Notre vénérée Mère Gamelin était âgée de cinquante et un ans sept mois trois jours. Elle avait vécu en religion sept ans onze mois quatre jours. Le bruit de sa mort passa dans les salles des pauvres, dans les maisons des bienfaiteurs et des amis de la sainte fondatrice, comme passe un gémissement lugubre dans la tempête. Ce fut, dans l'intérieur de l'Asile, une explosion navrante de sanglots et de larmes. Les pauvres sollicitaient la faveur d'être admis auprès du corps inanimé de leur bienfaitrice pour lui baiser les pieds, mais il fallut leur refuser cette consolation à cause du caractère contagieux de la maladie.

Le lendemain, les funérailles durent avoir lieu sans autre décor que la douleur de ses filles, de ses vieillards et de ses orphelines.

Ses restes vénérés furent déposés dans le caveau de la chapelle, sous le chœur, du côté de l'évangile, où ils reposent encore. On y lit une épitaphe portant son nom, la date de sa mort, ce verset du livre des Proverbes : *Elle a considéré un champ et l'a acheté du fruit de*

ses mains; elle a planté une vigne (1); puis cette prière de ses filles: "Veillez sur vos enfants." C'est peu et c'est tout!

En contemplant cette tombe, l'âme s'élève au-dessus des sombres voûtes de la mort, et la parole du Maître vient éclairer d'un jour lumineux l'obscurité et le silence qui l'enveloppent: *Si le grain de blé jeté en terre ne meurt point, il reste seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits.* (2) On revoit alors cette généreuse ouvrière à qui le Père de famille avait confié une portion de son champ, jetant à pleines mains au sillon, dès la première heure du jour, les actes de bonté, de dévouement, d'abnégation, suffisants déjà à lui assurer une ample moisson de mérites et de gloire éternelle. Mais quand Dieu voulut faire lever une moisson plus grande encore, dont les précieux épis couvriraient jusqu'aux solitudes des Montagnes Rocheuses, il demanda à son ouvrière de jeter après tout le reste, dans le sillon, pour les y faire mourir, toute sa volonté et sa liberté courbées et disciplinées par les contraintes de la vie religieuse. Et le grain de blé est mort! et la moisson a levé, pleine et vigoureuse! Elle a envahi le midi, l'est et

(1) Prov. XXXI, 16.

(2) S. Jean, XII, 24—25.

l'ouest, jusqu'aux lointains rivages du Pacifique !

Les fondatrices peuvent mourir, mais l'œuvre de Dieu ne meurt pas ! Ces vies tout entières, épuisées et brûlées pour elle, ces sueurs versées dans les travaux qu'elle impose, ces larmes répandues dans les luttes qu'elle suscite, comme la rosée sur les plantes, lui font la vie plus généreuse et plus chaude. D'autres ouvrières se lèvent, et elles sont nombreuses, qui vont se fatiguer pour la même œuvre, marcher sur les traces de leurs devancières, jusqu'à ce que leur tour vienne de mourir, jusqu'à ce qu'elles entendent l'appel ravissant du Maître : *O bonne servante, vous avez été bien fidèle, entrez dans la joie de votre Seigneur.* (1)

(1) S. Matth. XXV, 21.

LA MÈRE VINCENT DE PAUL

1809 - 1874

II

La Mère Vincent de Paul

Madeleine Chevigny dit Durand naquit en la paroisse du Saint-Esprit, le 29 janvier 1809, dans une honnête famille de cultivateurs. De l'influence maternelle pendant les premières années de son enfance, de l'éveil de sa jeune âme au contact des choses extérieures, nous ne savons rien. Bien pure, cependant, dut être l'atmosphère où s'épanouit cette fleur de choix, car, à l'âge de dix-sept ans, la jeune fille, qui ne manquait pas de dons extérieurs, craignit les séductions du monde; elle eut peur de donner à d'autres qu'à Dieu les prémices de sa vie, et sans regret pour les douceurs d'un foyer où régnait un modeste bien-être, elle obtint de ses parents la permission de venir à l'Hôtel-Dieu de Montréal. Peu familière avec les principes de la vie religieuse à laquelle il lui semblait téméraire de prétendre, elle entra dans cette maison comme aide séculière, satisfaite d'y trouver ce qu'elle cherchait : un abri contre les dangers du monde, et la facilité de servir Dieu. Toutefois, au contact journalier des religieuses, la pieuse jeune fille ne tarda pas à

comprendre les avantages et la beauté de leur sainte vocation, et elle sollicita une place, fût-ce la plus humble, parmi les sœurs converses. Sa santé avait beaucoup souffert des durs travaux accomplis depuis quatre ans au service des malades; on le lui fit remarquer sans lui promettre d'exaucer ses désirs. Cette incertitude, d'autant moins rassurante qu'elle se prolongeait indéfiniment, fit désespérer la jeune aspirante de réussir dans son pieux dessein. Elle quitta donc l'Hôtel-Dieu, et s'associa à une dame charitable vouée au bien des pauvres filles repentantes, pour lesquelles il était question de fonder une Congrégation religieuse. Malheureusement, la directrice ayant abandonné l'œuvre à son début, Mlle Durand, que ce nouvel insuccès avait rendue hésitante, crut qu'il lui fallait renoncer à l'espoir d'atteindre jamais le noble but de ses premières démarches. Dieu, pourtant, n'avait pas renoncé au choix qu'il avait fait de cette âme comme instrument de ses miséricordes envers les pauvres; à l'heure où elle croyait tout perdu, lorsque son horizon se voilait d'ombres et de doutes, une main puissante écartait de ses pas les dangers du monde, et entretenait en elle je ne sais quel inconscient besoin de dévouement et d'apostolat.

Mlle Madeleine Durand était depuis six mois en apprentissage comme couturière, lors-

qu'elle fit la rencontre de Madame Gamelin. Cette dernière, nous l'avons vu dans sa biographie, songeait depuis longtemps à s'adjoindre une aide pour le service des pauvres, quand Dieu mit sur sa route l'auxiliaire tant désirée. Pour l'une comme pour l'autre, ce fut une excellente rencontre que celle-là; elles s'en réjouirent toutes deux, bien qu'elles ne pussent dès lors en mesurer, comme nous le faisons, toutes les heureuses conséquences. Aujourd'hui, notre clairvoyance religieuse, appuyée sur l'évidence des faits, aime à y découvrir une intervention de cette Providence toujours attentive à la direction de ses œuvres, et proportionnant d'ordinaire les moyens à la fin qu'elle se propose.

*
* *

Ce fut le 14 août 1835 que Mlle Durand entra en fonctions dans l'humble refuge de la rue St-Philippe. Elle avait vingt-six ans, et, comme le note la chronique, cet acte de désintéressement admirable fut motivé chez elle par le désir de se vouer au bien des pauvres et de servir Dieu plus exclusivement par l'exercice des bonnes œuvres. Aucun espoir de gain matériel n'aurait pu, de fait, influencer sa décision : en entrant dans la pauvre demeure qui abritait les vieilles protégées de Madame Ga-

melin, il suffit d'un coup d'œil à la généreuse fille pour concevoir la somme de travail, de privations et de renoncements que comporterait sa nouvelle vie. Mais elle sentit, en même temps, s'élever du fond de son cœur une pitié tendre et profonde pour ces infortunées que l'indigence livrait à une vieillesse malheureuse ; elle sentit que déjà elle les aimait, et l'âpre labeur entrevu dès l'abord ne l'effraya point. Voyons-la tout de suite à l'œuvre.

Madame Gamelin ayant obtenu une maison plus spacieuse pour recevoir ses vieilles infirmes, on dut, avant que d'habiter le nouveau local, lui faire subir des réparations indispensables. Afin de ne pas grever le budget des pauvres, Mlle Durand, qui possédait des trésors d'habileté et de mâle énergie, voulut exécuter elle-même une partie des travaux accessibles à ses forces. Elle se transporta à l'habitation avec une infirme capable de lui rendre quelques services, et bientôt les portes et les fenêtres furent pourvues de serrures et de vitres, les murs et boiseries peinturés à neuf. Après quinze jours d'excédantes fatigues, la vaillante fille procéda, avec la directrice, au transport des infirmes et du mobilier dans le nouveau logis. C'était le 3 mai 1836. La maison, mieux appropriée, ne possédait aucune

source de revenus, et les aumônes du public ne pouvaient guère suffire à l'entretien de trente personnes. Ce fut alors que le concours de Mlle Durand fut précieux à l'œuvre. Par ses talents d'habile ménagère, par ses connaissances domestiques qui lui faisaient mettre tout à profit, par son travail personnel surtout, elle tira maintes fois d'embarras la charitable directrice dont elle était devenue l'appui presque nécessaire. Le rôle bienfaisant de la Mère Vincent de Paul dans l'œuvre de la Providence, avant même la fondation de l'Institut, fut plus considérable qu'on ne le pense. Mais est-il rien d'étonnant à ce que nous l'ignorions ? elle-même ne semble pas l'avoir soupçonné jamais, et son entourage d'alors encore moins. Le monde, on le sait, garde ses faveurs et son encens pour les actions d'éclat ; un dévouement obscur et silencieux échappe à son regard distrait, quand il ne lui inspire pas une dédaigneuse pitié, et ceux-là qui s'y livrent ont besoin, pour y persévérer, d'une vertu à l'épreuve de tout amour-propre. Cette vertu, Mlle Madeleine Durand la possédait, et la pensée qui dirigeait sa vie jaillissait d'une source plus haute et plus pure que celle des ambitions terrestres. Seule, une pensée surnaturelle peut alimenter l'abnégation. On goûte, il est vrai, d'ineffables jouissances dans l'oubli de soi pour le prochain, et

nul plaisir ne vaut celui qu'il y a de faire plaisir aux autres. Mais pour équilibrer ces joies de la charité chrétienne avec le poids des sacrifices qu'elles coûtent, il faut l'espoir des récompenses éternelles ; il faut, avant tout, l'amour du Sauveur Jésus personnifié dans le pauvre. Oui, la suprême consolation d'une sœur de charité, aux heures de lassitude — résultante inévitable d'une tâche monotone et parfois ingrate — c'est d'entendre se prolonger, à travers les siècles, l'écho toujours vivant de l'éternelle parole qui raviva la charité dans le monde : *Ce que vous ferez au plus petit des miens, c'est à moi-même que vous le ferez.* (1)

Mlle Madeleine Durand avait déjà vécu sept années entières au milieu des vieilles infirmes recueillies par notre vénérée Mère fondatrice, sans les quitter un seul jour, partageant leur logis et leur frugale nourriture, heureuse de se mettre au niveau du pauvre comme autrefois le bon Maître. Mais à cette âme qui n'avait désiré que les obscurs travaux d'une vie apparemment méprisable, le Seigneur allait donner bientôt les gloires inespérées d'une vocation spéciale.

*
* *

(1) S. Matth. XXV, 40.

DE
VALLEYFIELD
P. QUÉ.

L'heure était venue où les desseins de Dieu sur l'œuvre de Madame Gamelin se précisaient nettement : un Institut religieux allait être fondé, et Mgr Bourget, parmi les jeunes filles qui se présentèrent dans ce but, en choisit six comme aspirantes. Sœur de charité depuis longtemps sans en porter le titre ni l'habit, Mlle Durand avait une place marquée à l'avance dans cette élite qui devait servir de base à la Communauté naissante. Après la prise d'habit du 25 mars 1843, l'heureuse novice n'eut qu'à reprendre ses occupations ordinaires modifiées par la règle, pour se préparer dignement à l'émission des vœux. Cette cérémonie eut lieu le 29 mars 1844. Madame Gamelin, profondément touchée de l'acte généreux de son assistante et de ses compagnes, s'était jointe à elles au mois d'octobre précédent, et l'élection du 30 mars qui la nommait supérieure de la petite communauté, lui donnait comme assistante son ancienne auxiliaire devenue la sœur Vincent de Paul.

Celle-ci fut d'abord chargée du soin des orphelines et de la confection du costume religieux. Ce fut dans l'exercice de ces emplois qu'une grave maladie la terrassa au mois de janvier 1845. Le danger qui menaça ses jours fut pour toutes les sœurs l'occasion de bien cruelles

angoisses. La perte d'un sujet si utile, au moment où la petite société avait un si grand besoin de son expérience, constituait une épreuve bien lourde à porter. On se mit en prières; les pauvres vieilles ne furent pas des moins ardentes à demander une guérison qu'elles obtinrent enfin : après quatre mois d'inaction, la malade put reprendre son travail. Elle fut alors nommée sous-maîtresse du noviciat, puis maîtresse des novices un an plus tard, lorsque la sœur de l'Immaculée Conception abandonna cette charge pour fonder la mission de Saint-Isidore. Cet emploi n'absorbait pas exclusivement ses soins, et on la trouvait occupée un peu partout, à la sacristie, à l'infirmerie, à la couture, toujours obligeante et serviable. Intelligente et active, elle fut, en réalité, pour l'Institut naissant un solide appui, pour ses sœurs, une lumière, pour sa supérieure, une aide toujours opportune et efficace.

Après la maison mère, la mission de Sainte-Élisabeth bénéficia du zèle de la Mère Vincent, appelée à remplacer la Mère Caron en qualité de supérieure, le 8 octobre 1851. Ce choix était vraiment heureux. Grande amie des pauvres, guidée par un véritable esprit d'humilité, la nouvelle supérieure était bien digne de prendre en mains cette œuvre fondée

depuis deux ans, et dont les bases encore chancelantes avaient besoin d'être affermies. Les difficultés, qui accompagnent d'ordinaire les œuvres de Dieu, ne lui manquèrent point, mais avec l'aide de la prière elle finit toujours par en triompher. Il semble que la Mère Vincent de Paul ait reçu, ainsi que son patron, ce qu'on a si justement appelé le *génie de la charité*. Elle avait des industries connues d'elle seule pour mener à bien les entreprises en faveur des pauvres, pour tirer parti des moindres ressources et trouver une issue favorable aux plus inquiétantes situations. Les sept ans qu'elle vécut à Sainte-Élisabeth furent prospères pour la mission. Elle augmenta le nombre des pauvres hospitalisés, fit agrandir pour eux la maison déjà existante et construire des dépendances nouvelles, sans néanmoins contracter aucune dette. Mais ces qualités d'habile directrice eussent peu valu sans les dons de l'âme qui en rehaussaient le prix. L'aimable droiture, la bonté de cœur, l'absence de prétention qui la caractérisait, tout en l'élevant au-dessus du vulgaire, conquéraient à la Mère Vincent l'estime et la confiance de tous. On ne vivait pas longtemps à son contact sans subir l'ascendant de son aimable et franche vertu.

Lorsqu'elle quitta Sainte-Élisabeth, le 5 octobre 1858, ce fut pour reprendre à la maison

mère ses fonctions d'assistante. Là, son départ avait occasionné des regrets; ici, son arrivée fit des heureuses. Le caractère aimable et gai de la Mère Vincent la rendait chère à ses sœurs. Celles qui l'ont connue n'oublieront jamais la belle simplicité qui rehaussait tous ses actes. Formée à l'école de notre saint fondateur, Mgr Ignace Bourget, elle avait appris à chercher Dieu seul en tout, et la droiture de son âme se trahissait parfois en des paroles d'une naïveté qui ne manquait pas de charmes; c'était plaisir, dit-on, de lui entendre raconter quelque trait. Que de fois, dans l'intimité des récréations, elle édifia ses sœurs, même à son insu, en exprimant d'une manière ingénue les bonnes pensées que lui avait suggérées l'oraison du jour ou quelque autre événement dont elle avait tiré profit pour son âme.

*
* *

Au mois de septembre 1863, la Mère Vincent de Paul fut nommée supérieure de l'Orphelinat Saint-Alexis, Montréal. Cette maison, ouverte le 18 décembre 1853, était depuis dix ans dans un état de pauvreté extrême qui rendait fort pénible aux sœurs l'accomplissement de leur tâche. Peut-être ce talent de bonne administration, dont elle avait déjà donné des preuves, fut-il

pour quelque chose en sa nomination? En tous cas, si l'on consulte les chroniques, on voit les bienfaiteurs et les secours providentiels affluer à la maison, dès l'arrivée de la nouvelle supérieure. Ceci peut s'expliquer facilement si l'on songe que la Mère Vincent de Paul, ayant été assistante de Madame Gamelin avant son entrée en religion, puis fondatrice de l'Institut, comptait un grand nombre de connaissances parmi les citoyens charitables de la ville. Toutefois, il faut chercher plus haut le principal facteur de la prospérité qu'elle semblait porter avec elle. Religieuse fervente, la bonne Mère Vincent recourait à la prière avant d'entreprendre aucune démarche en faveur de ses pauvres : la confiance qu'elle mettait en cette ressource capitale ne laissait place à aucun doute quant aux résultats à obtenir, et Dieu se plaisait à la justifier. Saint Joseph était son mandataire obligé en toute circonstance; elle obtenait par son entremise non seulement les grâces ordinaires, mais des secours qui tenaient du miracle. Se trouvait-elle dans l'embarras, vite, elle accourait auprès de ses petites orphelines, et, s'agenouillant avec elles devant la statue de son aimable protecteur, récitait quelques prières, des invocations touchantes suivies d'un cantique en son honneur. Ce ne fut jamais en vain ; la réponse

attendue arrivait infailliblement, quelquefois sur l'heure même, et il fallait entendre alors les cris de joie des fillettes devant l'efficacité de leur requête. La bonne Mère en prenait occasion pour leur inspirer une confiance sans bornes envers saint Joseph, et une vive gratitude pour leurs bienfaiteurs.

C'était chose reconnue : elle payait toutes ses dettes de reconnaissance avec la prière. Un certain nombre de chemins de croix ou de chapelets, variant selon l'aumône reçue, était offert par les orphelines à l'intention des donateurs qui appréciaient fort ce mode de remboursement, et renouvelaient de bonne grâce leurs offrandes aux mêmes conditions.

La piété de la Mère Vincent de Paul, alimentée aux sources d'une foi vive, se manifestait, à l'occasion, d'une manière pratique. En faisant réparer l'intérieur du couvent, elle se montra fort économe dans le choix des matériaux, ses minces ressources l'exigeant ainsi. Mais elle n'y regarda pas de si près quand il s'agit de la chapelle : la meilleure peinture et les plus jolies tapisseries ne lui parurent pas d'un coût trop élevé pour la maison de Dieu; elle-même voulut confectionner un dais qu'on plaça au-dessus de l'autel. Une autre fois, à l'époque des Quarante-Heures, comme elle se

disposait à faire brûler des cierges jaunes devant le très saint Sacrement, l'idée lui vint que Notre-Seigneur paierait bien la dépense si elle lui donnait des cierges plus coûteux de cire blanche. Elle en employa donc et n'eut pas lieu de s'en repentir : à la clôture des Quarante-Heures, elle reçut, sans l'avoir sollicitée, une aumône couvrant plusieurs fois le prix des cierges qui s'étaient consumés devant l'ostensoir. Mais le Dieu de l'Hostie, qu'elle aimait pardessus tout, ne se contentait pas de donner à sa foi de semblables réponses : souvent, au pied du tabernacle, des larmes abondantes trahissaient les délices dont il se plaisait à inonder son âme. Désirait-elle obtenir quelque faveur, la bonne Mère Vincent se plaçait dans un coin de la chapelle, en arrière des orphelines ; et là, profondément convaincue de son indignité, elle offrait à Dieu l'innocence de ces jeunes âmes, le conjurant d'avoir pitié de sa misère et de lui accorder en leur considération la grâce désirée.— Certes, elle avait bien droit d'en user ainsi, de dérober à ses chères enfants, sans leur causer le moindre tort, le mérite inconscient de leur pureté baptismale : ne contribuait-elle pas à conserver intacte la grâce immaculée de leur enfance ? Oui, et c'était là son premier souci. Elle voulait mettre Dieu au sommet de leur intelli-

gence et au fond de leur cœur, et il n'est point de peine qu'elle ne se donnât, point de sollicitude qui lui parût trop coûteuse pour les bien préparer à leur première communion, les former aux vertus chrétiennes. Elle les suivait de son regard maternel jusque dans le monde, après leur départ de l'orphelinat, et rien ne lui était plus pénible que d'apprendre de mauvaises nouvelles sur leur compte.

Oh ! comme elle les aimait, ces chères enfants! elle les aimait pour leur faire du bien, parce que leur sort lui paraissait digne d'intérêt et de pitié. Et comme le véritable amour entraîne le sacrifice permanent d'une âme qui se donne avec une constance immuable, elle ne s'épargnait pas davantage quand il s'agissait de leur bien-être physique ou de leurs intérêts matériels. Soucieuse de leur culture intellectuelle, elle savait aussi les former au travail domestique en leur donnant de petites récompenses pour stimuler leur zèle. Les plus jeunes, celles que la nature avait le moins favorisées étaient l'objet de ses préférences; la bonne Mère tenait toujours à sa disposition quelques petites douceurs qu'elle leur distribuait avec ses maternelles caresses. De leur côté, ces chères enfants la rendaient heureuse en l'enveloppant de leur respect filial et de leur sincère affection. Quand

la bonne Mère voyait son petit troupeau se presser autour d'elle, une expression de joie illuminait son visage. Les témoins de cette scène croyaient revoir ce qui se passait sous le grand ciel bleu de la Galilée, lorsque le Maître divin ouvrait ses bras et prononçait l'ineffable parole : *Laissez venir à moi les petits enfants!* (1) Alors, les bons mots et les joyeuses anecdotes triomphaient de toutes les tristesses enfantines, et s'il arrivait que la Mère Vincent dût reprendre ses petites protégées, elle y mettait tant de douceur et d'affectueux intérêt, que ses réprimandes ne laissaient aucune trace d'amertume en leur âme.

*
* *

Les dix années que la Mère Vincent de Paul vécut à l'Orphelinat Saint-Alexis résument admirablement sa carrière religieuse : l'action qui se multiplie, les démarches qui ne se comptent pas, les sollicitudes inquiètes des jours et des nuits, la vie entière qui se verse goutte à goutte, elle connut cela jusqu'au déclin de ses jours. Il y avait plus d'un an qu'elle ressentait les douloureuses atteintes du mal qui devait l'emporter, lorsqu'après sa retraite de mars 1872, elle dut rester à l'infirmerie de

(1) S. Marc, X, 14.

la maison mère et y garder la chambre. Un peu remise au bout de quelques semaines, la chère malade, ennemie de tout repos, se fit une loi de ne pas rester dans l'inaction complète, et quand ses souffrances lui laissaient quelque répit, on la voyait toujours occupée à divers petits travaux d'aiguille ou à la confection de fleurs pour l'ornement des autels.

L'œuvre des orphelines qui avait inauguré les débuts de sa vie religieuse devait en clore les derniers jours, car elle garda jusqu'à sa mort la direction de l'Orphelinat, bien qu'elle n'eût pu y retourner depuis sa réclusion à l'infirmerie. La digne supérieure trouvait ainsi assez de bien à faire autour d'elle pour tromper son besoin d'activité et de dévouement au service du prochain.

Au mois de mai 1873, son état s'étant aggravé subitement, on lui fit recevoir l'Extrême-Onction. Pendant plusieurs jours, des faiblesses sérieuses firent appréhender sa fin prochaine, mais la robuste constitution de la Mère Vincent triompha de la violence du mal, et elle retrouva assez de force pour suivre les exercices de la retraite annuelle trois mois plus tard. Ce n'était là, pourtant, qu'un mieux factice, car il n'y avait plus à espérer de guérison, et la malade elle-même le savait.

Le 18 juillet, veille de sa fête patronale, un sourire de joie illumina sa solitude. Elle vit une dernière fois ses chères petites orphelines se presser autour d'elle pour lui redire encore leur filiale reconnaissance et lui offrir leurs vœux. En recevant ces témoignages d'affection venus de cœurs simples et candides, la Mère Vincent fut touchée; on vit de grosses larmes tomber de ses yeux, et l'émotion fit trembler sa voix quand elle leur réitéra ses maternels avis. C'étaient à présent les seules marques de visible tendresse qu'elle pouvait leur prodiguer. Maintenant son rôle auprès d'elles était fini : l'affaissement graduel de ses forces et des douleurs croissantes le lui rappelaient chaque jour.

Le 2 mars 1874, elle reçut de nouveau les derniers sacrements avec une grande ferveur. A partir de là, elle ne put guère s'appliquer à aucun travail manuel. Ce fut là, sans doute, un de ses grands sacrifices, mais elle s'y résigna de bonne grâce, donnant à sa communauté, après les énergies de son corps, les derniers efforts d'une vertu qui recevait au contact de la souffrance un plus pur éclat et de nouveaux accroissements.

La lecture et la prière remplirent désormais le programme de ses journées devenues, comme elle le disait elle-même, les journées

d'une longue retraite qui la disposait au suprême combat. Mais elle n'était pas seule à en bénéficier : sa chambre était devenue le théâtre quotidien d'un apostolat discret où la vénérable ancienne donnait à propos l'encouragement nécessaire, l'avis sollicité. Elle aimait à parler des œuvres de l'Institut; alors, de son cœur compatissant, s'échappaient des paroles éloquentes en faveur des pauvres, ces privilégiés de la charitable Mère. Sa vie était toute sa richesse : elle la leur avait donnée sans réserve, et elle eût pu, semble-t-il, aux jours de ses anciens labeurs, leur redire à bon droit cette parole de l'Apôtre aux premiers chrétiens : *Je me dépenserai et je m'épuiserai pour vos âmes.* (1)

Aussi, en est-elle venue là. Sa carrière vouée à leur bonheur est à présent finie, mais elle en voit approcher le terme sans appréhension. Quelques semaines avant sa mort, elle passa, comme beaucoup de saintes âmes, au feu purificateur de l'épreuve intime, mais ses frayeurs s'évanouirent bientôt au souffle bienfaisant de l'obéissance, et depuis lors, la vénérée malade goûta jusqu'à la fin une parfaite tranquillité. "Je ne suis plus la même, disait-elle, je me suis abandonnée totalement au Sacré-Cœur de Jésus pour faire sa sainte vo-

(1) II Cor., XII, 15.

lonté, et je demeure en paix." — C'étaient là, dès l'exil, les premières notes paisibles et confiantes de l'hymne glorieux qu'elle allait continuer là-haut, dans l'action de grâces éternelle.

Elle expira à onze heures de l'avant-midi, le 7 juillet 1874, âgée de soixante-cinq ans cinq mois huit jours, après une carrière religieuse de trente et un ans trois mois dix-huit jours. Bien que retenu à l'Hôtel-Dieu par la maladie, Mgr Bourget s'était senti pressé, ce jour-là, de venir à la Providence. Lorsqu'il y arriva, la malade touchait à sa fin; en le voyant, elle parut se ranimer, lui demanda l'absolution générale, et s'éteignit pour ainsi dire sous le geste bénissant de l'auguste prélat.

Cette mort de l'une de nos bien-aimées fondatrices causa un véritable deuil au sein de la Communauté, mais elle mit sous un plus grand jour le mérite et les vertus que cette humble religieuse avait voulu tenir cachés. Souvent, au cours de sa vie, on l'avait vue demander pardon à ses sœurs, redisant de bonne foi qu'elle leur était un sujet de mauvaise édification. Souvent encore, pour prévenir peut-être les éloges qu'on aurait pu faire de sa vie laborieuse, ou pour se persuader elle-même de sa pauvreté spirituelle, elle disait:

"Moi, je n'ai fait que travailler, comment puis-je être intérieure?" — Mais ces ruses d'humilité ne trompaient personne. D'ailleurs, le témoignage de Mgr Bourget, assurant qu'elle s'était sanctifiée par le travail, réhabilite assez la bonne Mère, et nous prouve avec quelles intentions pures il fut accompli, ce travail, pour être sanctifiant. Car les œuvres extérieures, qui épuisent le fonds spirituel d'une âme tiède et dissipée, enrichissent au contraire l'âme qui se retrempe dans l'oraison, qui se fait un rempart de sa règle en exerçant la charité, et s'oublie elle-même dans l'intérêt des pauvres. La Mère Vincent de Paul était de celles-là ! Le bien des malheureux, n'était-ce pas ce qu'elle avait cherché avec ardeur, pour glorifier Dieu qui s'est fait appeler dans les saintes Ecritures le Père des pauvres?

Si Mgr Bourget avait demandé à la chère mourante quels reproches elle pouvait avoir à se faire, il en aurait reçu sans doute cette réponse naïve et touchante d'une Fille de la Charité à saint Vincent de Paul : "J'ai peut-être servi les pauvres avec trop de plaisir."— Ah ! Dieu veuille que cette crainte soit la seule à assombrir nos derniers moments : loin de nous être funeste, elle sera plutôt le gage de l'éternelle récompense pour nos âmes !

LA MÈRE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

1817 - 1894

III

La Mère de l'Immaculée Conception

A la mémoire de la Mère Gamelin se rattache le souvenir inséparable de celles qui furent ses premières compagnes en religion, et les dévouées collaboratrices de son œuvre. Parmi ces dernières, la bonne Mère Caron, plus que toute autre, devait contribuer au progrès de l'Institut par la direction intelligente qu'elle lui donna comme supérieure générale. Mais si la part de responsabilités et de devoirs qui incomba aux autres fut moins lourde, on n'en peut dire autant des travaux et des sacrifices que chacune d'elles dut s'imposer, et qui furent leur lot commun. Ces généreuses auxiliaires de notre Mère fondatrice méritent donc à bien des égards la place marquante qui leur est assignée dans l'histoire de notre Institut ; d'ailleurs, n'auraient-elles pris aucune part à l'établissement de notre Communauté, les vertus admirables dont elles ont donné l'exemple suffiraient déjà à légitimer le culte de filiale vénération que nous leur portons.

Afin de suivre l'ordre présenté par nos

registres, nous insérons en troisième lieu dans notre série de biographies celle de la Mère de l'Immaculée Conception. Elle n'était en réalité que la sixième de profession religieuse, mais la charge que lui imposèrent les élections de 1844 lui donna cette préséance sur ses compagnes plus âgées.

*
* *

Marie-Marguerite Thibodeau naquit à Montréal, le 21 avril 1817, dans la paroisse du Saint-Nom-de-Marie (quartier St-Jacques). Son père, Joseph Thibodeau, boulanger au service du Séminaire de Saint-Sulpice, gagnait laborieusement la vie de sa petite famille, et sa mère, Marguerite Halde, personnifiait dans sa conduite la femme forte des Livres Saints. Dénués des biens de la fortune, ils possédaient, en revanche, des trésors de foi et de probité dont leur fille fut l'heureuse héritière.

L'enfance de Marie-Marguerite s'épanouit donc au sein d'un foyer où la vertu était en honneur et sous l'influence bénie d'une mère profondément chrétienne. Formée à la pratique du bien par des leçons constamment appuyées de l'exemple, la fillette se fit remarquer de bonne heure par la droiture de son âme, la

sagesse de sa conduite, la modestie et la gravité de ses démarches. A l'âge où les vertus austères semblent prématurées, elle avait assez d'empire sur ses sens pour leur refuser maintes satisfactions et se priver fréquemment de petites friandises, sacrifice fort onéreux à un enfant.

Lorsqu'elle eut terminé ses études au couvent des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, Marie-Marguerite sentit grandir en elle des attraits pour la vie religieuse. Depuis longtemps, elle songeait à poursuivre un idéal plus élevé que celui que le monde propose à ses partisans. Cette âme, fleur délicate que le soleil de la grâce avait ouverte du côté du ciel, avait besoin de vivre dans une atmosphère pure et chaude comme celle qu'on respire en la maison de Dieu. Après avoir consulté et prié, elle résolut d'embrasser l'état religieux, et alla frapper au noviciat des Sœurs Grises de Montréal dont les œuvres de charité multiples répondaient à son double désir de se dévouer au bien du prochain en travaillant à sa propre sanctification. On lui en ouvrit toutes grandes les portes, et la jeune fille, libre de toute attache mondaine, goûta dans sa pieuse retraite la paix et la joie de l'âme livrée à son Dieu.

Cependant, le Seigneur avait sur elle

d'autres desseins qu'il ne tarda pas à lui manifester en partie. On pourrait croire qu'il n'ait voulu la conduire par cette voie détournée, que pour lui découvrir auparavant la suavité de son joug, avant de l'appeler sur un autre sommet non moins glorieux, mais couvert de plus sanglantes aspérités.

La mort soudaine de Monsieur Thibodeau laissant dans une extrême pénurie la mère et la sœur de la jeune novice, celle-ci comprit que sa place devait être au foyer. Sacrifiant son propre bonheur aux devoirs de l'amour filial, elle renonça au rêve de sa jeunesse et quitta, non sans regrets, l'Hôpital Général. On eut lieu d'admirer à cette occasion l'extrême délicatesse de ses sentiments. Ayant reçu, lors de son entrée, quelques secours matériels de personnes charitables, elle se fit un devoir, à sa sortie du noviciat, d'aller remettre à chacune les dons qu'on lui avait faits. Puis elle avisa au moyen de soutenir sa mère et sa sœur cadette. L'instruction solide qu'elle possédait lui permit d'ouvrir une petite école. Madame Thibodeau se chargea d'enseigner les éléments de la lecture et de l'écriture aux enfants, tandis que sa fille faisait la classe aux élèves avancés. Un établissement de ce genre attira d'abord l'attention, puis l'intérêt des prêtres de

l'évêché ; ils encouragèrent la pieuse institutrice, poussant l'obligeance jusqu'à organiser eux-mêmes les séances de distribution de prix. Grâce à cette intervention qui lui donnait un certain relief, la modeste école prospérait, et ses revenus suffisaient à l'entretien de la petite famille.

*
* *

Mlle Thibodeau exerçait ainsi le double apostolat du dévouement filial et de la charité chrétienne, lorsqu'on s'aperçut, dans son entourage, qu'elle fréquentait l'humble refuge ouvert par Madame Gamelin. Une de ses amies, Mlle Madeleine Durand, ayant apporté à la directrice son entière collaboration, exerçait une surintendance active dans ce domaine de la charité. Par son entremise, Mlle Thibodeau y fut introduite, et ses visites auprès des pauvres vieilles se firent de jour en jour plus longues et plus assidues. Elle se sentait fortement attirée par le spectacle de cette misère que la charité du Christ avait prise sous son manteau protecteur. L'aspect de ces lieux sanctifiés par la pauvreté et le dévouement raviva dans son âme les généreuses ambitions qui l'avaient poussée naguère à demander son entrée chez les Sœurs Grises. Cette fois, la divine Provi-

dence allait tout disposer pour l'accomplissement de ses vœux.

L'Asile de Madame Gamelin, fondé en 1828, entrait dans sa quatorzième année d'existence, et le personnel invalide devenant de plus en plus considérable, la directrice avait besoin d'auxiliaires. Afin d'y pourvoir, Mgr Bourget s'assura les services d'une Communauté de sœurs françaises, les Filles de la Charité de Saint Vincent de Paul qui devaient arriver prochainement à Montréal. Cette nouvelle réjouit fort Mlle Thibodeau, et la confirma dans la résolution qu'elle avait prise de quitter le monde pour se consacrer au service des pauvres. Mais l'obstacle qui avait occasionné son départ de l'Hôpital Général existait toujours, et la fervente jeune fille ne voyait guère d'issue favorable à la réalisation de son projet, à moins qu'une intervention imprévue ne vînt aplanir la difficulté. Cette intervention, Dieu la lui ménagea à l'heure opportune: Madame Nowlan, cousine de la Mère Gamelin et l'une de nos premières bienfaitrices, informée du désir de la pieuse aspirante, se chargea de Madame Thibodeau.

Désormais sans inquiétude sous ce rapport, Marie-Marguerite vint offrir ses services à la *Maison jaune* où on l'accueillit avec bon-

heur. Cet événement survint en mai 1842. Mlle Thibodeau était âgée de vingt-cinq ans. Animée d'une tendre compassion pour la vieillesse, fortifiée par l'espoir d'appartenir bientôt à une Communauté religieuse, elle remplit son nouveau rôle de dévouement avec un courage et un entrain admirables.

L'année suivante, elle était toute préparée à répondre au désir de Mgr Bourget, lorsque celui-ci, obligé de renoncer au concours des religieuses françaises, jeta les bases de l'Institut de la Providence. Avec six jeunes filles que la poursuite du même but avait réunies sous le même toit, Marie-Marguerite Thibodeau reçut l'habit religieux le 25 mars 1843.

Les épreuves du noviciat, qui furent particulièrement rudes à nos mères fondatrices, ne purent ébranler un instant sa résolution ni abattre son courage. Elles semblaient, au contraire, fortifier l'âme de la jeune novice, comme les vents d'orage fortifient les arbres vigoureux dont ils affermissent les racines dans les profondeurs du sol. La sœur Thibodeau fit sa profession religieuse le 29 mars 1844, et dès le lendemain, fut nommée maîtresse des novices. Les élues, on le conçoit, ne furent point laissées à leur propre initiative dans les charges que leur avaient assignées les élections. Mgr

Ignace Bourget, comprenant que leur inexpérience de la vie religieuse avait besoin d'un guide sage et éclairé, le leur donna dans la personne de Monsieur le Chanoine Jean-Charles Prince. Ce prêtre était digne en tous points de la confiance dont l'honorait son évêque. D'une piété solide, soucieux du bien des âmes à lui confiées, remarquable par son esprit d'ordre et de régularité, il fut le supérieur que réclamaient les circonstances. C'était sur lui que reposait, de fait, la formation des novices, et la maîtresse n'exerça, au début, qu'une action fort secondaire dans la conduite du petit noviciat.

Aussi, là ne se bornèrent point les fonctions de la jeune religieuse : elle dut, ainsi que ses compagnes, assumer plusieurs emplois et partager son temps entre la visite des malades, le soin de la sacristie et la couture. Puis, l'instruction qu'elle possédait et ses fonctions antérieures l'y rendant plus apte que toute autre, on la chargea de la correspondance et de la tenue des registres.

En 1846, la première mission s'ouvrit à Saint-Isidore de la Longue-Pointe. Avec l'assentiment, et même à l'instigation de Mgr Bourget, l'œuvre de l'enseignement y fut inaugurée. Nommée sœur servante—terme employé

alors pour désigner la supérieure — la sœur Thibodeau dut reprendre son ancien rôle d'institutrice, et renoncer par obéissance à l'attrait qui l'avait inclinée vers les pauvres et les souffrants.

Son séjour à Saint-Isidore fut de courte durée. Rappelée à la maison mère l'année suivante, elle fut atteinte du typhus et vit la mort de près. Grâce à l'intercession de Notre-Dame des Sept Douleurs, elle revint à la santé et prit, par reconnaissance, le nom de sœur de l'Immaculée Conception sous lequel nous la désignerons désormais.

Après sa convalescence, elle fut chargée de la classe des orphelines et du secrétariat local de la maison mère jusqu'en 1849, où nous la retrouvons à Sainte-Élisabeth, en compagnie de la Mère Caron, supérieure du couvent. Pendant huit années consécutives, la sœur de l'Immaculée Conception fut chargée de la direction du pensionnat et d'une classe. Douée d'un talent incontestable dans l'art de former la jeunesse, elle possédait en outre les qualités précieuses qui savent conquérir le respect et l'affection. Son désir de procurer la gloire de Dieu lui faisait trouver mille industries capables d'inspirer à ses élèves l'amour de la vertu et faire de chacune d'elles des âmes for-

tement trempées pour les luttes de la vie. Ses labeurs ne furent pas sans succès : parmi les jeunes filles qu'elle eut à former, plusieurs se consacrèrent au service de Dieu. Digne récompense accordée à l'humble religieuse qui n'en désirait point d'autre que celle de faire connaître et aimer le bon Maître.

Bien que fort absorbée par sa tâche d'institutrice, la sœur de l'Immaculée Conception trouvait néanmoins le temps et le moyen de servir les pauvres, de visiter les malades, et de prêter main forte aux dures corvées.

*
* *

En 1857, un autre champ d'action s'ouvrait aux ardeurs de son zèle. Nommée officière à l'Hospice Saint-Joseph et surveillante des classes d'externes à l'Orphelinat Saint-Alexis, elle eut, peu après, la direction des jeunes filles qui, désireuses d'entrer au noviciat, faisaient auparavant un court séjour dans la maison pour s'initier au genre de vie qu'elles voulaient embrasser. Sa pieuse activité, que tempérait un extérieur digne et recueilli, ne fut jamais trouvée en défaut. Quelle impression ne faisaient pas sur l'esprit de ses sœurs sa ponctualité aux exercices, sa fidélité aux moindres

observances, et l'humble soumission qu'elle fit toujours paraître à l'égard de ses supérieures !

A la suite d'une retraite prêchée par Mgr Bourget en 1863, la sœur de l'Immaculée Conception fut nommée directrice des classes. L'œuvre de l'enseignement ayant pris, depuis 1846, d'assez vastes proportions dans l'Institut, avait besoin d'être régularisée pour répondre au but salutaire qui l'avait inspirée. Notre pieux Fondateur rédigea lui-même les règles qui devaient lui servir de base, et qui sont restées parmi nous comme le *vade mecum* de celles qui sont appelées à instruire la jeunesse. Nulle n'était mieux qualifiée que la nouvelle directrice des études pour seconder pleinement les vues du prélat sur ce point, et veiller à l'exécution des ordonnances épiscopales. Elle s'acquitta de ce nouveau devoir avec un soin et une pureté de vues qui lui assurèrent le succès. Ainsi restaurée par de sages méthodes, confiée à l'expérience d'une de nos Fondatrices, l'œuvre de l'éducation dans l'Institut recevait, de la première autorité diocésaine, une consécration qui fut sa force au milieu des luttes et des contradictions qu'elle eut à soutenir, avant de recevoir la sanction définitive de l'Église.

Lors de l'élection qui organisa le premier conseil généralice de la communauté, en 1866,

la sœur de l'Immaculée Conception fut nommée supérieure locale de la maison mère. La charge était quelque peu difficile à cause de l'effervescence passagère que la modification du système administratif devait nécessairement produire. Cependant, le tact et la prudence de la nouvelle supérieure eurent vite raison des difficultés, tandis que ses manières conciliantes et douces pacifiaient les esprits et lui gagnaient les cœurs.

Trois ans plus tard, elle échangea ce poste pour prendre la direction du couvent de Saint-Paul-de-Joliette, d'où le conseil la rappela bientôt. La secrétaire générale, sœur Marie de la Providence, étant morte au mois de mai 1870, la sœur de l'Immaculée Conception la remplaça au secrétariat, au mois de juillet de la même année. Elle devait y dépenser ses forces pendant vingt-deux ans. Réélue aux quatre chapitres généraux qui suivirent sa première nomination, elle conserva cet emploi jusqu'en 1892, deux années avant sa mort.

*
* *

Nous venons de parcourir les phases diverses d'une carrière saintement fructueuse dans son activité extérieure, mais dont l'uni-

formité nous semblerait plutôt banale si nous arrêtions ici notre travail.

Toute vie religieuse, en effet, suppose un fonds de richesses surnaturelles où s'alimentent ses forces et qui nous livre le secret de son étonnante fécondité. Celle de la plus humble de nos sœurs qui a vécu à nos côtés, dans un milieu plus ou moins obscur, donnant à son emploi la pleine mesure de son dévouement, à son prochain, l'exemple d'une conduite vraiment vertueuse, à son Dieu, l'amour et le service d'une bonne volonté constante, cette vie, dis-je, peut paraître simple et médiocre aux esprits superficiels qui ne sont éblouis que par l'apparat des bonnes œuvres. Mais quand on se donne la peine de scruter ses profondeurs intimes, on y découvre d'inépuisables leçons, cachées comme ces filons d'or qui se trahissent à peine à fleur de roche, et qui se dévoilent à mesure qu'on creuse la pierre qui les couvre.

Complétons donc notre étude en pénétrant dans la vie spirituelle de notre chère sœur de l'Immaculée Conception.

Le principal théâtre où s'exerça l'activité de cette digne religieuse différa quelque peu de celui de ses premières compagnes. Elle dut renoncer, une grande partie de sa vie, au soin

direct des pauvres, œuvre dont la beauté l'avait séduite au point de lui faire sacrifier tout autre idéal de jeunesse. Mais si l'obéissance lui assigna un autre champ d'action, la flamme de zèle et de dévouement qui brûlait en son cœur ne devait être ni moins intense, ni moins profitable à son Institut.

Lorsque après quatorze années d'un fructueux apostolat auprès de la jeunesse, la digne secrétaire générale se vit confinée au cercle plus étroit de la seule vie de communauté, elle sut trouver dans les relations fraternelles le moyen de donner issue aux nobles élans de sa charité. Par l'exemple, la parole ou la plume, elle exerça une action efficace autour d'elle, s'efforçant de perpétuer dans l'Institut l'esprit religieux que Mgr Bourget avait si profondément inculqué à nos mères fondatrices, et qu'elle-même possédait dans toute sa vigueur primitive.

Nous ne parlerons pas de son esprit d'ordre qui ne laissait dans sa vie aucune place à l'imprévu, et présidait à la tenue de son office; non plus que de son amour du travail dont elle donnait de si touchantes preuves : on l'a vue, en effet—secrétaire générale et sexagénaire—s'offrir à la supérieure pour laver la vaisselle et faire le ménage des dortoirs. Ces

qualités secondaires n'étaient que le fruit naturel des deux grandes vertus qui sont la racine de toutes les autres : *charité*, *humilité*.

Sa charité se trahissait en toutes rencontres par des procédés bienveillants, des attentions délicates, des services obligeamment rendus qui ne laissaient rien soupçonner de l'effort, du renoncement personnel ou de la fatigue dont ils étaient le prix. Pour ses inférieures, ses compagnes de travail, la sœur de l'Immaculée Conception était une véritable mère ; sa sollicitude s'étendait sur leur santé, leurs besoins matériels aussi bien que sur leur avancement dans la vertu. Bien qu'elle fût sévère à elle-même dans l'emploi rigoureux de son temps, elle ne négligeait rien pour mêler aux labeurs de leur tâche quelque petite jouissance, ou même un court repos de nature à leur en alléger les fatigues. Se plaignait-on en sa présence de la conduite des autres, la bonne Mère trouvait d'ingénieux moyens pour excuser la coupable et atténuer ses torts. Ce fut là, sans doute, le secret du bien qu'elle fit aux âmes et de la confiance qu'elle inspira à tous.

Le champ étroit de la maison mère ne pouvait fournir une source assez vaste pour apaiser la soif de charité qu'éprouvait cette âme

ardente: les sœurs missionnaires devinrent l'objet de son pieux apostolat. Dans des lettres où se peignent l'intérêt et l'affection qu'elle leur porte, la Mère de l'Immaculée Conception les tient au courant des faits qui concernent l'Institut et provoquent des sentiments d'union fraternelle; elle leur adresse des paroles de réconfort bien propres à ranimer leur ferveur et leur courage, parce qu'elles sont dictées par un admirable esprit de foi.

Que dire maintenant de l'humilité de la vénérée Mère? Dans cette âme d'élite où les qualités de l'esprit s'étaient donné un harmonieux rendez-vous avec les dons de la grâce, il ne parut jamais ombre de prétention orgueilleuse. Le titre de fondatrice dont elle eût pu, semble-t-il, se prévaloir avec honneur, servait précisément de piédestal à sa modestie. Elle n'y voyait qu'une plus étroite obligation de pratiquer la vertu, un impérieux devoir de tracer la voie et d'être en tout le modèle de ses sœurs. Ces responsabilités l'écrasaient. Ignorante de ses propres mérites, elle ne cessait de déplorer ses faiblesses, et se dérobait avec un soin scrupuleux aux témoignages de respect filial dont elle était l'objet. Il fallait entendre l'accent de sincérité convaincue qu'elle mettait à parler de son incapacité, de sa com-

plète nullité dans l'œuvre de la fondation et les progrès de l'Institut. Répondant un jour à des félicitations, elle écrivait : "Le Seigneur se sert, pour ses œuvres, des plus vils instruments, afin de faire éclater sa gloire davantage. Ainsi a-t-il fait à l'égard de votre servante, qui n'a d'autre privilège à réclamer que la miséricorde de Dieu, pour avoir si mal correspondu à ses desseins sur elle. Quand on a la charité de prier pour moi, j'en suis heureuse, espérant obtenir par cette entremise le pardon d'une longue vie d'infidélités."

Si l'humble religieuse, par utilité ou convenance, venait à parler du dénuement et des épreuves qui avaient assailli l'Institut naissant, ce n'était point pour se faire une gloire et un mérite de la part qu'elle y avait prise, mais elle cherchait alors à faire admirer la puissance et la sagesse de Dieu qui avait jugé bon, disait-elle, de choisir sept pauvres filles sans savoir et sans expérience pour arriver à ses desseins.

On conçoit quelle droiture et quelle simplicité de telles convictions mettaient dans ses rapports avec les sœurs. Ingénieuse à leur épargner la moindre peine, elle trouvait néanmoins l'occasion de s'accuser à leur égard de brusqueries et d'impolitesses, et c'était avec des paroles de confusion et d'humilité connues

d'elle seule, qu'elle demandait pardon pour ses prétendus manquements.

*
* *

L'année 1889 apporta à la Mère de l'Immaculée Conception une des plus grandes joies de sa vie: ce fut l'inexprimable satisfaction, nous oserions dire, la gloire d'enregistrer dans les archives qu'elle compilait depuis près de vingt ans, les actes authentiques et officiels de l'approbation temporaire de nos saintes règles. A cette date, trois de nos fondatrices vivaient encore. Elles éprouvèrent de cet événement un bonheur indicible dont nous retrouvons l'écho vibrant dans les lettres qu'écrivit à cette occasion la secrétaire générale. On sent battre son cœur de religieuse sous les mots émus tombés de sa plume... Ah! elle les aimait tant, ces règles bénies qui avaient été pour elle un joug suave et léger! Elle les avait vues, d'abord vagues dans leur ensemble, se préciser peu à peu, s'élaborer dans un style clair et net, prendre une forme définitive et recevoir la consécration de l'usage pendant de longues années! Aujourd'hui, elle voyait chacune de ces prescriptions devenir comme les anneaux d'une chaîne qui liait son Institut à la chaire infaillible de l'Église romaine! On

comprend l'élan d'enthousiasme qui la fit s'écrier dans son action de grâces : "Il ne me reste plus qu'à dire mon *Nunc dimittis* : maintenant que j'ai vu nos constitutions approuvées, laissez, Seigneur, mourir en paix votre servante!" Mais ce vœu ne devait pas trouver un écho immédiat dans les volontés divines. Il fallait que la Mère de l'Immaculée Conception donnât à sa famille religieuse, pendant cinq ans encore, l'exemple salutaire de sa fidélité aux règles. Rien ne lui tenait à cœur comme la ponctualité aux observances communes ; afin de promouvoir sur ce point l'exactitude des sœurs, elle prêchait surtout d'action. Les moindres détails avaient à ses yeux leur importance, et jusqu'à la fin de sa vie, elle se plia aux multiples renoncements qu'ils imposent à la nature, si bien qu'on lui donnait volontiers le titre de *règle vivante.*

Toujours grave, modeste et recueillie aux heures de silence, la bonne Mère savait néanmoins, la récréation venue, rendre son commerce doux et joyeux. L'esprit intérieur, chez les saints, ne nuit pas à la gaieté de leurs conversations : il y mêle, au contraire, une onction de joie sereine qui dispose les âmes à servir avec plus de générosité le divin

Maître, et les fait jouir de la sainte liberté des enfants de Dieu.

***

Après le chapitre général de juillet 1892, la Mère de l'Immaculée Conception, déchargée de son emploi, rentra dans l'ombre et le silence qu'elle souhaitait depuis longtemps. Elle ne prétendit pas, toutefois, demeurer inactive, et les supérieures, pour répondre à ses attraits, trouvèrent le moyen d'utiliser ses dernières énergies, en lui confiant la rédaction des chroniques locales. On lui ménagea, à cet effet, un bureau et tous ses accessoires, dans une bibliothèque attenante à la salle de communauté. Ce fut là que la vénérée Mère passa une partie de ses journées dans le travail intellectuel. Malgré son grand âge, cette occupation, par la force de l'habitude, lui était devenue si familière, que ses yeux affaiblis pouvaient encore s'en acquitter avec un succès relatif, lors même qu'ils se refusaient à tout travail d'aiguille quelque peu prolongé.

Écrire et prier fut donc le repos et les délices de sa vieillesse; prier, surtout. Elle passait au pied des autels les instants de loisir dont la règle ne détermine pas l'emploi, et même aux heures de travail, quand son ex-

trême faiblesse l'obligeait à suspendre ses occupations, on la trouvait auprès de son bureau égrenant pieusement le rosaire.

L'année qui précéda sa mort, la Mère de l'Immaculée Conception eut le bonheur de voir son cher Institut célébrer le jubilé d'or de sa fondation. Quelles pieuses émotions durent faire tressaillir son âme en cette circonstance ! Une lettre écrite à tous les membres de la Communauté fut l'interprète de ses sentiments pleins de gratitude envers Dieu et de sa fraternelle charité pour ses sœurs. C'était là le chant du cygne.

La vénérable septuagénaire suivit encore quelques mois les exercices communs avec sa ponctualité coutumière, puis, en mai 1894, elle dut entrer à l'infirmerie. L'épuisement total de ses dernières forces l'avertit que l'heure du grand départ sonnerait bientôt. Ses préparatifs étaient faits : vierge prudente, elle s'était munie de l'huile parfumée des bonnes œuvres et n'avait plus qu'à attendre dans la paix l'arrivée de l'Époux. Il répondit enfin aux désirs ardents de son âme qui n'aspirait plus qu'à l'union éternelle.

Le dernier jour du mois de juin, la pieuse malade reçut l'Extrême-Onction avec ferveur,

et le 3 juillet 1894, à trois heures du matin, elle rendit son âme à Dieu. Sa mort calme et sereine sembla, aux yeux de celles qui l'avaient vue expirer, l'idéal couronnement d'une vie édifiante et régulière. Mais il n'était que la pâle image de celui qui attendait l'humble sœur de charité dans la terre promise où doivent régner les vrais serviteurs de Dieu.

La Mère de l'Immaculée Conception était âgée de soixante-dix-sept ans deux mois douze jours, et comptait cinquante et un ans trois mois huit jours de vie religieuse. C'était la sixième de nos Mères fondatrices qui partait pour le ciel, emportant les regrets et la vénération de toute la Communauté, mais lui laissant, d'autre part, un précieux héritage: l'exemple des vertus religieuses qui lui servirent de base, et dont la pratique, se perpétuant dans notre famille, fera toujours son bonheur, le secret de sa force et de sa prospérité!

LA MÈRE CARON

1808 - 1888

IV

La Mère Caron

Le nom de la Mère Caron évoque une figure dont les traits suggestifs font encore impression, trente ans après la mort de celle qui l'a rendue si sympathique. Au sein de notre famille religieuse, en effet, les rayonnements de cette vie humble, simple et charitable ont prolongé leur action bienfaisante jusqu'à nous, et semblent devoir se transmettre sans altération aux générations futures des Filles de la Mère Gamelin.

Ouvrière de la première heure, la Mère Caron partagea dès le début les travaux de notre vénérée fondatrice, et, celle-ci disparue, continua son œuvre. Son biographe a raconté dans un intéressant volume la part qu'elle eut à la fondation de notre Congrégation, et les détails de sa vie qui mettent en pleine lumière cette âme éprise d'amour de Dieu et de ses pauvres. C'est de cette source large et féconde que nous tirons le présent *Abrégé*, humble petit ruisseau dont le modeste cours rafraîchira peut-être un peu les âmes... ou précisera —

qu'il en serait heureux! — la voie que quelques-unes ont déjà entrevue dans une image vaporeuse, sans pouvoir la distinguer nettement.

LA MÈRE CARON AVANT SON ENTRÉE AU NOVICIAT

Emmélie Caron naquit le 8 mai 1808, à Saint-Antoine de la Rivière-du-Loup, petit village du diocèse des Trois-Rivières. Elle fut élevée comme l'étaient alors les enfants de presque toutes nos familles canadiennes, dans des principes de foi solidement chrétiens. Sa formation première, ébauchée au foyer paternel, eut le bonheur de trouver à l'école paroissiale son plein épanouissement. Elle y puisa, avec la science profane, cette élévation de sentiments, cette aisance de manières qui devaient graver leur empreinte sur toute sa vie.

Enfant, la Mère Caron connut la gêne de la pauvreté, et dut apporter sa cote-part de travail pour subvenir aux besoins matériels de la *maisonnée*. Elle s'y prêta de bonne grâce, jusqu'au jour où nous la voyons quitter le toit familial pour se livrer à l'enseignement. Jetons un coup d'œil sur sa carrière d'institutrice et voyons comment elle s'acheminait, à son insu, vers le but où Dieu la dirigeait avec force et suavité.

Mr l'abbé Thomas Caron, son cousin, ayant été appelé à la cure de la paroisse du Saint-Esprit, ce fut là que, sur son invitation, elle débuta dans l'enseignement. Depuis lors, elle habita son presbytère et le suivit à Saint-Vincent-de-Paul et à Saint-Martin où il exerça successivement le ministère curial.

La future Mère Caron se dessine — à grands traits — dans la maîtresse de classe d'alors: à l'école, c'est la collaboratrice des mères dans l'éducation morale des enfants qui lui sont confiés; enchérissant sur les obligations que lui impose le strict devoir, elle emploie ses heures de loisir à former ses élèves au travail manuel. On la trouve toujours serviable et bonne, à l'heure opportune. Elle préside aux exercices de chant des jeunes filles, se fait catéchiste en l'absence de Monsieur le Curé, sacristine au besoin, visitatrice des malades, confidente et amie de tous. Mais rien ne la révèle mieux que ses industries touchantes en faveur des pauvres. Sous sa direction, les enfants pauvres, dépourvus ou orphelins étaient sûrs de trouver secours, protection et tendresse. A ceux qui, faute de ressources, n'auraient pu venir assidûment à l'école trop éloignée de leur maison, elle offrait une généreuse hospitalité dans la demeure de son cousin.

Ainsi partagés entre l'enseignement, les œuvres de charité et la prière, ses jours s'écoulaient paisibles et fructueux, marqués au coin du devoir et de la vertu. Mlle Emmélie Caron songea-t-elle même, en ce temps-là, qu'elle devrait, certain jour, changer l'orientation de son existence? On n'en sait rien, mais elle ne manifesta alors aucun attrait pour l'état religieux.

Cependant, par un travail de longue main, Dieu façonnait cette âme. Un jour, par une de ces voix mystérieuses qui dominent celles du monde et de la nature, il lui parla. Et elle entendit l'appel pressant qui, depuis l'heure où Jésus l'adressait au jeune homme de l'Évangile, a traversé les siècles, troublant divinement les âmes, suscitant les héroïsmes et faisant les saints: *Si tu veux être parfait.... viens, suis-moi!* (1) — Que dut éprouver la pieuse institutrice, à ce réveil tardif d'attraits qu'elle ne s'était pas connus jusqu'alors?

La vie qu'elle s'est faite, avec sa tranquille indépendance, répond pleinement au besoin d'apostolat et de charité auquel sa nature généreuse l'incline. Les succès qu'elle a recueillis dans l'enseignement, l'estime et la confiance dont l'honorent ceux qui l'entourent ont fait

(1) S. Matth. XIX, 21.

une auréole à son front. D'ailleurs, eût-elle été insensible à la gloriole humaine, qu'un autre combat était inévitable. Elle a trente-cinq ans; à cet âge, ce n'est pas sans déchirement qu'on bouleverse toute l'ordonnance d'une vie, surtout lorsque cette vie facile du présent, c'est pour l'échanger contre l'incertaine condition d'un avenir qui se dessine bien vaguement encore.... Ne serait-ce pas illusion?.... Et la voix de Dieu revenait à la charge, plus forte, plus pressante: *Viens, suis-moi!* — Un jour, pleine se fit la lumière. La décision de son directeur spirituel, confirmée par l'autorité sage et prudente de son évêque, fit cesser toute incertitude, et le 16 mars 1843, Mlle Emmélie Caron se dirigea vers l'institut qui serait bientôt appelé *Institut de la Providence.*

NOVICIAT ET PREMIÈRES ANNÉES DE VIE RELIGIEUSE

Notre Communauté n'existait encore que dans la pensée du saint évêque de Montréal, Mgr Ignace Bourget. Ce dernier se préparait à en poser les bases dès que se présenteraient les sujets désirés. Dieu lui envoya sept aspirantes au nombre desquelles figurait Mlle Caron. Entrées le 16 mars, elles commencèrent immédiatement une neuvaine dont les trois derniers jours furent consacrés aux exer-

cices de la retraite. Le 25 mars, elles recevaient le saint habit des mains de Mgr Bourget, et commençaient leur noviciat.

C'était l'heure de l'épreuve pour ces vaillantes victimes de la charité. Ce fut l'heure où la vertu de la sœur Caron se révéla sous un jour admirable.

Toute formation religieuse, on le sait, porte son cachet propre de renoncement au *moi* humain. Celle que reçut notre novice devait présenter plus que toute autre cette particulière empreinte de l'immolation. Les débuts d'une œuvre où rien n'est encore organisé sont toujours difficiles. Mais en outre, ne fallait-il pas que les sept fondatrices de la Communauté naissante acquissent à un degré suréminent l'esprit propre de leur vocation, les vertus et même les qualités naturelles qu'elles devraient transmettre à leurs futures compagnes ? Ne serait-ce pas sur elles que dans la suite, les sœurs modèleraient leur vie ?

La sœur Caron comprit toute la grandeur crucifiante de son nouveau rôle, et elle se mit à l'œuvre. Dès les premiers jours de son noviciat, on la vit s'adonner avec ardeur aux pratiques de la vie spirituelle et s'astreindre à la discipline religieuse que lui imposait — non

des règles écrites — mais la direction du vénéré fondateur, Mgr Bourget, aidé en ce sens, d'une manière ferme, presque rigide, par le supérieur ecclésiastique, Monsieur le Chanoine J.-C. Prince.

Dans l'ordre matériel, la sœur Caron avait des capacités dont bénéficièrent les différents offices de la maison : cuisine, buanderie, lingerie, etc. Mais ses jours heureux entre tous, étaient ceux où il lui était permis de répandre à l'extérieur les trésors de bonté et de compatissance dont son âme était riche. Ces jours-là, elle partait le matin, un panier au bras, mendiant de porte en porte, distribuant avec le pain qui soutient le corps, les paroles qui font revivre et espérer.

Un an de ce rude apprentissage avait suffi pour dresser la fervente novice à l'art de souffrir, de s'oublier, de se donner : l'oblation définitive fut fixée au 29 mars 1844, fête de la Compassion de la sainte Vierge. La cérémonie prit un cachet d'imposante solennité, moins par les parures extérieures du pauvre sanctuaire, que par la gravité des circonstances. Avant la consécration de chaque novice, le chapelain de l'Asile lut à haute voix le mandement qui donnait à cette petite Société la vie canonique et religieuse, avec la règle des

Filles de Saint Vincent de Paul. Puis, Mgr Bourget, au nom de l'Église, reçut les vœux des sept premières sœurs de la Providence.

Oh ! combien dut tressaillir de joie l'âme de la sœur Caron ! Ce n'était pas dans un moment d'enthousiasme fugitif qu'elle se consacrait à Dieu ; elle prévoyait pour l'avenir bien des devoirs pénibles et des heures d'angoisse. Mgr Bourget, en effet, n'avait rien dissimulé à ses chères filles. Elles savaient que le monde, — non celui des petits et des humbles qu'elles allaient coudoyer pour adoucir leur sort, mais celui que Notre-Seigneur a réprouvé — que ce monde blâmerait leur conduite, les taxerait de folie, leur lancerait le dédain.... Mais *le disciple n'est pas au-dessus du Maître.* (1)

On chercherait donc vainement, dans la consécration de la sœur Caron, la moindre trace d'un retour sur elle-même. Détachée de toute jouissance égoïste, elle ne songe qu'à s'orienter vers Dieu. Or, Dieu en ce monde a ses représentants attitrés : les pauvres, les déshérités, tout ce grand peuple des souffrants qu'on méprise ou qu'on oublie. C'est vers eux que son cœur se tourne, c'est à eux qu'appartient désormais sa vie. Ah ! elle se donne à

(1) S. Matth. X, 24.

Dieu, et ce n'est même pas pour goûter les charmes d'une contemplation solitaire. Non ; dans le dénuement de toutes les douceurs, elle portera, par le ministère actif de la charité, au milieu d'un monde insouciant, la bonne odeur de Jésus-Christ. Cette ambition a toujours été la sienne, et c'est parce que Dieu la réalise aujourd'hui qu'elle peut en toute justice donner libre cours à son bonheur, et répéter dans son action de grâces les paroles du vieux psaume : *O mon Seigneur, vous m'avez prise dans votre main droite, et vous m'avez conduite où vous vouliez !* (1)

La voilà donc Fille de la Charité Servante des Pauvres ! Voyons-la remplir les devoirs de sa nouvelle condition.

Dès le lendemain, 30 mars, elle est élue dépositaire de la petite Communauté : c'est la froide réalité des choses qui commence. La pénurie des ressources dont on dispose est souvent cause de profonds embarras et de pénibles angoisses ; mais elle met en relief la confiance admirable de la Mère Caron envers la bonne Providence, cette confiance tenace, parfois naïve, devant laquelle les incroyants ricanent, mais qui obtient des miracles. Mal-

(1) Psaume LXXII, 24.

gré les secours admirables qu'elle reçoit à l'improviste pour confirmer sa foi et celle de ses compagnes, la dépositaire ne néglige point les moyens ordinaires ; son tact et sa prudence, son initiative peu commune pourvoient à tout, préviennent les difficultés, satisfont tous les besoins.

LA MÈRE CARON SUPÉRIEURE A SAINTE-ÉLISABETH

Cinq ans plus tard, l'obéissance désignait la Mère Caron comme supérieure et fondatrice d'une nouvelle mission à Sainte-Élisabeth. Les sœurs n'ont pas plutôt pris possession du couvent, que les portes en sont toutes grandes ouvertes aux orphelins et aux vieillards. On se charge de l'éducation des enfants, mais l'œuvre qui prime toutes les autres, c'est l'exercice propre de la charité envers les malheureux. La digne supérieure est constamment préoccupée du bien des pauvres ; toutes ses énergies convergent vers ce but unique. On la voit, comme une autre Élisabeth de Hongrie, donner son lit à une pauvre femme et se contenter d'un misérable grabat, recueillir des vieillards sans gîte, donner, à force de patience et de travail, une élémentaire connaissance de la religion à des idiots dont l'intelligence s'était jusqu'alors fermée à tout enseignement.

Et quand sont ainsi remplies ses journées, que nul instant n'est laissé au relâche, elle interrompt son repos, dans les froides nuits d'hiver, pour attiser le feu dans les gros poêles, afin qu'au lever, tout le monde se trouve bien !

La Mère Caron était depuis près de trois ans à Sainte-Élisabeth, lorsque Dieu l'appela à un autre poste: sur un champ plus vaste devaient s'étendre son zèle et son dévouement.

LA MÈRE CARON SUPÉRIEURE GÉNÉRALE

Le 23 septembre 1851 avait vu s'éteindre, au milieu des regrets de ses filles, la digne fondatrice et première supérieure de l'Institut, notre vénérée Mère Gamelin. Les élections générales appelèrent à lui succéder la supérieure de Sainte-Élisabeth, dont on avait pu apprécier la vertu et les talents. Soumise à la volonté divine, la Mère Caron accepta, non sans trembler, le joug du supériorat dont elle comprenait les responsabilités.

Sa charité admirable trouva bientôt l'occasion de s'exercer efficacement : un incendie terrible qui se déclara le 8 juillet 1852 détruisit le quartier Saint-Laurent, une partie du Faubourg Québec, la cathédrale, l'évêché et ses

dépendances. Au milieu de ces ruines, l'Asile de la Providence était seul resté debout, protection divine à laquelle les prières confiantes de la supérieure générale ne furent pas étrangères. Reconnaissante au ciel, la Mère Caron s'imposa la tâche de nourrir par elle-même et par ses filles, les milliers d'affamés que le fléau avait réduits à la misère. Un peu plus tard, en 1854, le choléra étendit par toute la ville les ravages de la contagion. Elle envoya des sœurs soigner les malades, assister les mourants. Dans l'impuissance où elle se trouvait de les secourir elle-même, son cœur généreux trouvait le secret de stimuler les autres, et de leur rendre facile, en quelque sorte, cet héroïsme dans la charité.

La Mère Caron avait soif d'apostolat ; elle aurait voulu étendre l'efficacité de son zèle aux contrées les plus lointaines, pour y secourir les pauvres et les évangéliser. Aussi, voyons-nous éclore, sous sa supériorité, les missions du Chili et de Vancouver — combien angoissantes celles-là ! — puis l'œuvre admirable des Sourdes-Muettes.

Cette action au dehors n'épuisait pas cependant l'esprit intérieur de la vertueuse Mère. Elle réalisait bien cet idéal de l'âme se possédant dans la paix et la liberté. Les yeux fixés

sur le devoir, elle dirigeait vers Dieu les puissances de sa volonté comme les activités de son corps, et ses lèvres pouvaient redire après le roi-prophète: *Mon âme est toujours entre mes mains.* (1) Son esprit de foi et sa confiance en Dieu transparaissaient dans toute sa conduite, et on n'a pas à chercher ailleurs la clef du succès qui couronnait ses travaux.

LA MÈRE CARON
SUPÉRIEURE A SAINT-VINCENT-DE-PAUL
PUIS ASSISTANTE GÉNÉRALE

Les sept années de sa charge étant écoulées, la Mère Caron quitta la maison mère pour implanter à Saint-Vincent-de-Paul un autre rameau de la *Providence.* Comme à Sainte-Élisabeth, elle y renouvela les actes touchants de son inlassable bonté. On retrouve à chaque page de sa vie, cet *oubli de soi* qui fait germer tous les dévouements et prépare à tous les héroïsmes. Quand les ressources de la maison sont épuisées, qu'il ne reste plus que de maigres provisions à peine suffisantes, la supérieure accueille avec une joie marquée tous les pauvres qui se présentent, "afin, dit-elle, d'obliger par là, la Providence à nous venir

(1) Ps. CXVIII, 109.

en aide." Et de fait, la Providence ne manque pas d'intervenir. Des secours inattendus arrivent, de nombreux bienfaiteurs s'acquittent d'une promesse en faveur des pauvres, et les pauvres sont nourris ainsi que les sœurs. La Mère Caron, après avoir fait dire à ses protégés cette pieuse invocation: *Providence de Dieu qui nourrissez ceux qui ont faim, ayez pitié de nous!* n'avait garde d'oublier la prière reconnaissante à Dieu pour les bienfaiteurs. Elle avait elle-même des accents de gratitude si sincères, qu'on se félicitait de lui avoir donné, en attendant de donner encore.

Quand la supérieure de Saint-Vincent-de-Paul revint à la maison mère pour y exercer la charge d'assistante générale, il y eut bien des larmes à son départ. La Mère Caron ne quitta pas non plus sans regrets les bons paroissiens qui lui avaient prêté main forte aux heures difficiles, les sœurs qu'elle avait encouragées, édifiées, soutenues, les pauvres pour qui son repos et son bien-être avaient été sacrifiés. Ses pauvres! plus tard, elle se plaira à leur envoyer des marques de sa constante affection, et elle parlera d'eux avec un visible contentement! — On s'étonne qu'elle leur ait ainsi donné jusqu'aux tendresses de son cœur. Il semble que ces méprisés du

monde, ces ignorants, ces vieillards soient faits pour la pitié, non pour l'amour maternel. Ah! c'est qu'en eux, elle a découvert le Christ, l'Époux de son âme, son Dieu ! Elle a connu ce qu'il y a d'enivrant à aimer le Seigneur dans ses pauvres : c'est une douceur qui vient du ciel! Il y en a une autre, de source plus humaine; c'est celle qu'éprouve le semeur en voyant mûrir ses blés. La Mère Caron l'a adoptée, cette infortune de la misère, lorsqu'elle inspirait l'éloignement et le dégoût ; du travail de ses mains, elle l'a faite belle, propre, j'allais dire...attirante, presque facile à aimer ; avec les ressources de son cœur, elle l'a faite résignée, douce, contente. Elle a mis un rayon de joie sur les fronts dépouillés des pauvres vieux, elle a fait renaître des sourires aux lèvres enfantines des orphelins que le malheur rend sérieux avant l'âge ; à tous ceux que l'épreuve et l'isolement attristent, elle a fait sentir l'incomparable douceur d'être aimé. Cela, c'est son œuvre et celle de la grâce. Et elle jubile en son âme, car faire des heureux, il n'y a que cela de bon sur la terre.

Dans ses nouvelles fonctions d'assistante générale, elle continuera à les servir, bien qu'indirectement, par des relations cordiales avec les familles riches, amies de la Communauté. Saint

Vincent de Paul avait recommandé cette pratique à ses filles, comme chose indispensable au soutien des œuvres de charité: la Mère Caron s'y prêta avec tant de religieuse dignité, que son désintéressement et sa vertu ne furent jamais pris en défaut. Et quel ministère fructueux ne remplit-elle pas auprès des âmes, dans ces milieux prospères où la richesse étale ses frivoles somptuosités ! Ce qui se cache de plaies morales et de larmes secrètes sous le toit des prétendus *heureux du monde*, elle eût pu le dire, la vaillante sœur de charité, pour avoir pansé les unes et séché les autres. Les services qu'elle rendait avec son obligeance coutumière, lui attiraient des marques effectives de reconnaissance: on mettait volontiers une aumône dans cette main que le travail avait meurtrie, pour que le dénuement ne pût paralyser les élans généreux de son cœur.

La Mère Caron réélue supérieure générale

Aux élections générales de 1872, la Mère Caron fut de nouveau placée à la tête de l'Institut. L'accroissement du nombre des sujets et l'extension des œuvres rendaient cette charge plus lourde ; mais, encouragée par Mgr Bourget qui l'assurait de l'assistance divine, la Mère

Caron acquiesça aux vœux de la Communauté. Comme les saints, loin d'aspirer au repos, malgré ses soixante-cinq ans, elle ne demandait qu'à travailler toujours davantage pour le bon Maître, s'estimant à l'égal d'un serviteur inutile.

Au début de sa nouvelle administration, elle tourna ses regards vers ses filles exilées de l'Ouest américain, et, soutenue par sa confiance en Dieu et les prières des pauvres instamment sollicitées, elle entreprit la visite des missions lointaines dans l'intérêt des âmes confiées à sa sollicitude. Elle arriva, après des incidents divers, chez nos sœurs de la mission Saint-Ignace au Montana. La joie indicible avec laquelle ses chères filles l'accueillirent se prolongea durant tout le cours de sa visite. Elle apportait non seulement les parfums du pays natal et du centre religieux de l'Institut, mais l'appoint fortifiant de ses conseils et de ses exemples. La région de Vancouver, Wash., eut aussi son tour. Personne ne fut oublié, depuis le dernier des enfants des bois catéchisé par nos sœurs, jusqu'à la plus méritante de ses religieuses. La Mère Caron distribua à tous les richesses de son grand cœur. Durant son voyage, elle présida à de nouvelles fondations, régla des difficultés et pourvut par de sages décisions à des besoins pressants. Bref,

son passage laissa partout des traces d'une exquise bonté et d'une bienfaisance dont on lui garda un souvenir plein de gratitude.

Absente depuis le 25 septembre 1872, elle revint à la maison mère le 14 octobre 1873. Nous l'avons admirée dans les œuvres d'éclat auxquelles sa pieuse initiative et les devoirs de sa charge l'appelaient naturellement. Voyons un peu ce que fut son action dans le cercle plus restreint de la vie ordinaire. C'est là surtout qu'il fait bon voir agir les saints, parce que là, l'enthousiasme n'a aucune prise sur l'âme la plus noble ; là, l'attrait des choses neuves disparaît. Et quand on y découvre la force de volonté qui persévère malgré la monotonie des jours, on s'incline devant l'indiscutable réalité de la vertu.

Connaissant les besoins de son Institut, la Mère Caron s'appliqua à consolider le bien accompli, en parant aux lacunes inévitables d'une organisation première. Occupée successivement à la fondation de l'Asile Saint-Jean-de-Dieu, à la vaste organisation de concours en faveur de la cathédrale, à la visite officielle des maisons du Canada, elle veillait néanmoins aux plus minimes détails du gouvernement intérieur. Son abord accueillant invitait à la confiance, et la plus timide de ses sœurs venait

à elle comme à une bonne Mère. Elle les aimait tant ses sœurs ! Les missionnaires, quelque éloigné que fût leur champ d'action, n'échappaient pas à son affectueuse bonté. Présente à toutes comme si elle les avait eues sous les yeux, elle leur prodiguait ses conseils dans des lettres admirables qui la révèlent toute. Elle-même était, sans le savoir, dans toute sa conduite, l'original vivant qu'elle proposait à l'imitation de ses sœurs. L'*humilité*, la *simplicité* et la *charité*, vertus fondamentales que Mgr Bourget désirait voir s'épanouir chez ses Filles de la Providence, parlaient plus éloquemment dans ses actes, qu'elles ne touchaient dans ses paroles.

Il serait trop long de raconter les traits de profonde humilité qui, comme des fleurs, émaillent sa belle vie. Loin de croire que ses mérites étaient à la hauteur de ses responsabilités, elle était visiblement confuse en présence des marques d'égards qu'on lui donnait. Avec quel entrain joyeux elle prenait part aux quêtes, dans l'espoir d'y savourer l'amère jouissance de certains refus méprisants ou ironiques : *Tout est bon*, disait-elle, *pour une servante des pauvres !* — La simplicité, cette fine fleur de l'humilité, que la Mère Caron possédait dans ce qu'elle a de plus vrai et de plus attrayant,

la préservait d'une subtile ostentation qui se glisse jusque dans l'apparence de la vertu. Le secret de l'ascendant que la digne supérieure générale exerça autour d'elle, il ne fut ni dans son savoir-faire, d'ailleurs reconnu; ni dans son expérience, toujours appréciée; ni même dans son appréciation juste et surnaturelle des hommes et des choses: il fut dans son humilité. On ne résiste pas à cette vertu qui fait qu'on s'oublie pour le bien des autres, qu'on s'incline vers les petits et les humbles, qu'on demande pardon pour le moindre oubli involontaire, qu'on pense à tout et à tous, excepté à soi-même!

LA MÈRE CARON
DANS LES DERNIÈRES ANNÉES DE SA VIE

Les six années du supériorat de la Mère Caron se terminèrent en juillet 1878, et les rênes de l'administration passèrent aux mains de la Mère Amable. La carrière active de l'ex-supérieure était terminée! Elle avait soixante et onze ans, et sa forte constitution était passablement ébranlée. Toutefois, la Communauté aura le bonheur de la conserver dix ans encore, pour jouir des derniers reflets de sa haute vertu. Il fallait que cette lumière bienfaisante, après avoir brillé dans les hauteurs où la main

de Dieu l'avait maintenue, continuât dans une atmosphère inférieure l'action silencieuse de son influence bénie.

Devenue humble sujet, la méritante Mère Caron semble oublier tous les titres qui lui ont donné droit, ce semble, à quelques privilèges spéciaux. Respectueuse envers l'autorité, fidèle aux observances, elle subordonne à l'obéissance ses moindres vouloirs, et demande scrupuleusement les plus petites permissions.

Délivrée de toute charge, elle n'entendit pas se livrer à une complète inactivité. A la Résidence Saint-Janvier, elle eut la consolation de remplir quelques mois le rôle de garde-malade auprès du saint Fondateur de notre Institut, Mgr Bourget. Plus tard, à Belœil où les supérieures l'envoyèrent en repos, elle sut se rendre utile partout où il y avait de l'ouvrage proportionné à ses forces.

En 1880, une grave maladie la força de quitter Belœil pour la maison mère ; elle y retourna sitôt guérie, et fut rappelée quelque temps après pour être envoyée à la Providence Saint-Isidore de la Longue-Pointe. Toujours soumise, l'humble Mère Caron trouvait en ces diverses maisons la paix et le contentement de l'âme qui ne cherche que Dieu. Au milieu de

ses sœurs, dans la paisible vie de communauté qu'elle savait encore agrémenter d'un fin mot et d'une intéressante conversation, elle coulait des jours heureux.

Après trois ans de séjour à Saint-Isidore, une sérieuse attaque de paralysie détermina son retour à la maison mère, en juin 1883. De ce moment, sa vie fut une alternative de rechutes et de rétablissements passagers. — Heureuses de la posséder au milieu d'elles, les sœurs lui donnaient à l'envi des témoignages de leur estime. Cette atmosphère de chaude affection dont on entourait la vénérable septuagénaire, c'était ce qui lui restait d'un peu bon et d'un peu doux sur la terre. Il y a, en effet, dans la vie, une heure singulièrement douloureuse que le tourbillon des événements finit par emporter, non sans laisser sur l'âme un voile de mélancolie. C'est l'heure où, dans une impression soudaine, on se sent envahir par la pensée de la vieillesse qui vient avec son cortège de ruines lamentables, et la perspective angoissante d'une suite de jours apparemment inutiles .... Pour la Mère Caron, l'active et laborieuse ouvrière du Christ, qu'il dut être pénible cet instant-là ! Mais elle connaissait le rôle infiniment précieux de la souffrance et de la prière : ce serait désormais le sien !

Au reste, on la trouve rarement inoccupée quand elle ne prie pas : elle voulait, semble-t-il, employer les dernières forces de son corps usé, tout ce qui lui restait de vie pour l'offrir au Seigneur comme le *sacrifice du soir.* (1) Immobilisée par la maladie, n'ayant plus que ses mains valides, elle tricotera pour ses pauvres. O noble passion de sa vie ! tu illumineras jusqu'à ses derniers jours !

Lorsqu'elle était encore supérieure générale, on avait dû surveiller sa garde-robe,— qu'elle dépouillait en cachette pour ses protégés, — afin qu'elle ne souffrît pas trop du dénuement. Bien qu'elle eût à son actif mille petites industries pour garder l'incognito dans ses pieuses largesses, c'était chose reconnue, son grand cœur avait besoin de donner. Avec l'âge et la sensibilité, ce besoin avait grandi. Autour d'elle, on s'ingéniait donc à lui procurer cette jouissance de faire des heureux, et on lui offrait maints petits cadeaux dont la destination était vite trouvée. A l'Hospice Saint-Joseph, situé tout près de la maison mère, il y avait de bons *vieux* et de bonnes *vieilles* que la chère Mère visitait régulièrement lorsqu'elle en était capable. Elle leur apportait beaucoup de choses utiles : vêtements,

(1) Ps. CXL, 2.

médailles, scapulaires, voire même des douceurs. Ce fut là une de ses dernières joies.

Mais le moment vint où la Mère Caron dut s'aliter à cause de la paralysie qui faisait lentement son œuvre de destruction : le corps refusait de se prêter à l'âme encore vaillante. Depuis janvier 1888, jusqu'au mois d'août suivant, elle subit un long martyre physique, non exempt de souffrances morales. Dieu le permettait ainsi, non seulement pour donner à la vertu de sa fidèle servante son couronnement et sa pleine beauté, mais, — nous nous plaisons à le croire,— pour que sa patience, son esprit de prière et d'abandon à la volonté divine, fussent aux yeux de ses sœurs une leçon efficace. Elle avait eu autrefois des paroles admirables en leur parlant des mystères de la croix et de l'amour d'un Dieu crucifié : les mots ne suffisaient pas, il fallait l'exemple. Elle le donna, éloquent et persuasif.

Trois semaines avant sa mort, elle fut transportée à la nouvelle maison mère qui venait d'être construite, rue Fullum. Dessein de la Providence qui voulut inaugurer ainsi le cloître de la souffrance ou viendraient, dans la suite, un si grand nombre de sœurs malades passer les longs jours de leur crucifiement.

Au soir du 13 août 1888, les sœurs réu-

nies auprès de la chère mourante, récitèrent le *Te Deum*. Quelles paroles pouvaient mieux rendre l'élan spontané de gratitude qui jaillissait de toutes ces âmes émues, et surtout du cœur de leur ancienne Mère, au moment où devait se clore une si belle vie, couronnée par une mort si douce. Elles n'étaient que le prélude de l'action de grâces éternelle que l'humble servante des pauvres allait bientôt continuer aux cieux. Au verset final : *En toi, Seigneur, j'ai espéré, je ne serai pas confondu à jamais !* la Mère Caron expira. Elle était âgée de quatre-vingts ans trois mois cinq jours, et sa carrière religieuse comptait quarante-cinq ans cinq mois vingt-huit jours.

Un grand nombre de sœurs suivaient à la maison mère les exercices de la retraite annuelle. Elles eurent la consolation de contempler une dernière fois les traits vénérés de celle qui les avait si longtemps soutenues dans leurs labeurs par ses conseils et ses exemples.

Les funérailles eurent lieu le 17 août, en présence d'un grand nombre de fidèles, de religieuses et de prêtres qui avaient connu et apprécié la chère défunte. Mais les pauvres étaient là surtout, nombreux et attendris. Sur ces vieillards, ces orphelins, ces sourdes-muettes, la Mère Caron dut abaisser de préférence ses

regards compatissants : ils constituaient, plus que tout le reste, la pompe de son cortège, et ne leur devait-elle pas, en somme, la glorieuse apothéose dont le Seigneur couronnait sa vie ?

Donnez-nous, ô mon Dieu, à nous qui sommes venues après elle, vous servir sous les mêmes livrées, donnez-nous de suivre l'empreinte lumineuse de ses pas ; de comprendre cette grande vérité : le pauvre, c'est vous ! le vieillard, c'est vous ! le malade, c'est vous ! l'orphelin, c'est vous ! Car vous l'avez dit, Seigneur, aux jours de votre vie mortelle : *Ce que vous ferez au plus petit des miens, c'est à moi-même que vous le ferez !* (1)

(1) S. Matth. XXV, 40.

LA MÈRE ZOTIQUE

1806 - 1893

V

La Mère Zotique

Si la vénération et l'estime suivent d'autant plus la vertu que celle-ci en est plus détachée, bien grande doit être notre admiration pour la carrière édifiante et modeste de celle que nous appelons encore parmi nous "la bonne Mère Zotique."

Agathe Séné — comme elle se nommait dans le monde — naquit à la Pointe-aux-Trembles, près Montréal, le 5 septembre 1806, du mariage de Paul Séné et de Desanges Léonard. Le toit qui abrita son berceau avait reçu les abondantes bénédictions du Seigneur, et tour à tour, de nombreux enfants étaient venus, comme de jeunes plants d'olivier, entourer la table de cette famille patriarcale. Grâce aux saines influences de la vie champêtre et aux leçons d'une mère vertueuse, l'âme de la jeune Agathe s'ouvrit aisément à toutes les pratiques de religion et de vertu en honneur parmi les siens. Elle goûta de bonne heure les charmes de la piété, et lorsqu'elle eut grandi, rien n'égala à ses yeux les pures jouis-

sances du foyer domestique où tous les membres de la famille, ne formant qu'un cœur et qu'une âme, se reposaient le soir du travail quotidien, en des causeries intimes et joyeuses. Cet attrait pour la vie paisible de l'intérieur fit éviter à la jeune fille les multiples dangers du monde, et elle traversa sans défaillance les années périlleuses de la jeunesse.

En 1836, sans doute après la mort de ses parents, elle vint se fixer à Montréal avec sa benjamine, Mlle Émélie, qui la suivit de près au noviciat et fit profession dans notre Institut sous le nom de sœur Émélie. Toutes deux, exerçant le métier de couturière, vivaient en compagnie de leur sœur, Madame Hurtibise, dont la demeure était à proximité de la cathédrale. Étrangères aux réunions mondaines, les deux jeunes filles se firent bientôt remarquer par leur assiduité aux saints offices. Mgr J.-J. Lartigue, évêque de Montréal, qui tenait en haute estime la famille Hurtibise, se chargea de leur direction spirituelle, comme il le faisait d'ailleurs pour plusieurs personnes du quartier. Un trait nous montre jusqu'à quel point le digne prélat avait l'œil ouvert sur ses pénitentes. Mlle Agathe Séné, qui n'attachait pas une importance excessive à la toilette, s'était néanmoins avisée un jour de suivre la mode,

en portant un large collet de broderie orné de rubans aux couleurs éclatantes. Le pieux directeur condamna cette parure et exigea que les coquets rubans fussent enlevés. Ce fait, quoique banal, nous permet d'admirer l'obéissance dont fit preuve en cette occasion, et plus d'une fois sans doute, la future Mère Zotique, en même temps que sa vie pieuse et régulière dans le monde.

Mgr Ignace Bourget, qui avait succédé à Mgr Lartigue en 1840, ne tarda pas à apprécier le mérite des deux sœurs devenues ses filles spirituelles. Ayant projeté la fondation d'un nouvel Institut religieux pour le soin des pauvres, il invita Mlle Agathe à prendre rang parmi celles qui devaient en être les pierres fondamentales. Sans hésitation, mais non sans mérite, elle y répondit aussitôt. Les relations journalières qu'elle entretenait depuis quelques années avec les habitants de la *Maison jaune*, l'avaient mise au courant des pénibles obligations assumées par les futures sœurs de charité; mais elle était trop soumise à la direction de l'obéissance pour discuter l'appel de Dieu et chercher à s'y soustraire. D'ailleurs, si l'on songe que la grâce divine se mesure à l'étendue des sacrifices qu'elle exige, l'on ne s'étonnera point que Mlle Agathe Séné, à l'âge de

trente-six ans, ait pu faire avec tant de courage le pas décisif de son entrée en religion, dans des circonstances qui s'annonçaient particulièrement difficiles.

Trois jeunes filles l'avaient précédée au refuge de Madame Gamelin : c'étaient Mlles Madeleine Durand, Marguerite Thibodeau et Emmélie Caron. Celles qui la suivirent furent Mlles Victoire Larocque, Justine Michon et Delphine Payement. Cette dernière ayant quitté le noviciat, le nombre sept fut maintenu par l'admission de Madame Gamelin dans la petite société.

Mlle Séné et ses compagnes, en attendant le jour de leur vêture, adoptèrent un modeste uniforme, consistant en un fichu blanc et un bonnet de même couleur, sous lequel elles firent leur neuvaine préparatoire. Le 25 mars 1843, dans le petit oratoire de la *Maison jaune*, avait lieu la première prise d'habit des Sœurs de Charité de la Providence, présidée par Mgr Ignace Bourget. Après avoir annoncé aux novices leur nouvelle mission, notre Fondateur continuait ainsi : *Ne craignez pas, petit troupeau ; vous aurez des croix, vous devez vous y attendre ; mais la grâce ne vous fera pas défaut.*

Les événements ne tardèrent pas à vérifier les premières paroles de l'auguste prélat,

mais on vit alors combien magnifiquement se réalisait aussi la promesse des grâces divines. Railleries et critiques provenant du dehors, souffrances intimes longtemps refoulées dans le secret des âmes, angoisses pour le cœur, inquiétudes pour l'esprit, fatigues pour le corps, rien de tout cela ne put ébranler la vocation des ferventes novices. La sœur Séné eut à prendre sa part du fardeau commun ; elle le fit avec une générosité digne des saintes ambitions qui avaient déterminé sa fuite du monde. Comprenant quelle répercussion fatale pouvaient avoir, dans une Communauté, les moindres faiblesses de ses premiers membres, elle s'appliqua avec une constance indéfectible à acquérir les vertus de son état et l'amour pratique des règles que le pieux Fondateur leur avait données.

N'allons pas croire, toutefois, que cette fermeté au milieu de leurs épreuves, ne connut jamais, chez nos Mères fondatrices, l'ombre d'une défaillance ni les fortifiants avantages de la lutte. Ce fut, au contraire, par des efforts sans cesse renouvelés qu'elles firent violence à la nature, rendant ainsi doublement glorieux pour elles et consolant pour nous, le triomphe de leur vertu. La Mère Zotique racontait plus tard, qu'aux jours de son noviciat, dans une

heure d'abattement où son courage semblait prêt à défaillir, elle avait trouvé dans les sages conseils de Mgr Bourget un stimulant à son ardeur presque éteinte. Ce fut ainsi plus d'une fois, peut-être. Dieu, qui n'enracine jamais plus profondément les vertus dans une âme que lorsqu'il la livre en butte aux tentations, assurait à la sienne, par les combats et les souffrances de chaque jour, la vigueur nécessaire à de plus rudes contradictions, et le moyen pratique de devenir une véritable amante de la croix, une élève docile aux crucifiantes leçons du Calvaire. Sur ce douloureux sommet, en compagnie de la Mère des Douleurs, la pieuse novice se prépara à son oblation religieuse, qui allait lui imposer d'une manière définitive le joug librement choisi du Sauveur Jésus.

Durant cette année de probation, la plus sérieuse étape de notre histoire religieuse, l'Institut, comme une tige encore frêle, avait été violemment secoué par le vent des tribulations : ses racines, loin de mourir, y avaient pris de nouvelles forces. Il pouvait donc, avec le secours divin, défier de nouveaux orages. Le pieux Fondateur n'hésita pas, et le 29 mars 1844, en la fête de la Compassion de Marie il reçut les vœux des sept premières sœurs de Charité de la Providence.

*
* *

La sœur Séné, dépendant plus que jamais de Dieu seul, livrée à lui par un acte volontaire et spontané, pouvait, ce jour-là, répéter avec confiance et abandon la parole du divin Maître que toute sa vie réalisa si bien : *Je viens, Seigneur, pour faire votre volonté.* Souple et docile sous l'obéissance, humble et douce dans le commandement, elle répandit, partout où elle passa, la bonne odeur de Jésus-Christ. Dans la première répartition des emplois, elle reçut ceux de la lingerie, de la buanderie et de l'infirmerie. C'était probablement la continuation de ce qui l'avait occupée jusque-là. D'une haute stature, d'une santé robuste, elle participa largement et vaillamment aux labeurs inouïs de la fondation. Plus tard, les jeunes sœurs groupées autour d'elle aimeront à lui faire raconter ces débuts pénibles, dont le souvenir provoquait toujours en son âme des sentiments de gratitude envers Dieu, et d'affection pour la Communauté.

En plus des précédents offices, la sœur Séné fut préposée, peu de temps après, au soin des prêtres âgés, infirmes ou malades, œuvre que Mgr Bourget avait voulu ajouter, comme un nouveau fleuron, à la couronne de charité qui brillait déjà au front de notre jeune Ins-

titut. Les murs de l'Asile devenant trop étroits, on acquit, en 1845, une maison qui fut appelée Hospice Saint-Joseph, pour y recevoir les pensionnaires ecclésiastiques, auprès desquels la sœur Séné continua son rôle d'infirmière. N'ayant tout d'abord pour l'aider qu'une vieille personne peu apte au travail, de nécessité elle se fit tour à tour garde-malade, cuisinière, buandière et servante. Succombant de fatigue après chaque journée de labeur, la vaillante religieuse ne se plaignait pas de sa tâche ; le lendemain, elle reprenait les travaux de la veille, toujours d'égale humeur, entourant ses vénérables patients tout à la fois d'un respect filial et d'une sollicitude presque maternelle.

Deux mois de cette activité intense eurent raison de ses forces physiques. Une cruelle maladie la ramena à la maison mère où son état parut désespéré. Notre chère sœur reçut les derniers sacrements, mais elle se remit bientôt, pour reprendre avec sa vigueur coutumière tous les devoirs d'une vraie servante des pauvres.

*
* *

Nous la retrouvons en 1847 auprès des orphelins que l'immigration irlandaise avait jetés par centaines sur nos rives, atteints du

terrible typhus. Frappée elle-même par le fléau, la sœur Séné triompha du mal, et ce fut en cette circonstance qu'elle prit, à la suggestion de Mgr Bourget, le nom du bienheureux martyr saint Zotique, dont la cathédrale se glorifiait de posséder depuis peu les précieux ossements.

Appelée de nouveau à l'Hospice Saint-Joseph, la Mère Zotique se multiplia au chevet du vénérable évêque de Montréal et de deux ecclésiastiques, victimes à leur tour de la contagion, par suite de leur dévouement auprès des malheureux émigrés.

Ce navrant épisode de 1847, écrit dans notre histoire nationale avec les lettres d'or de la charité, fut suivi d'un autre non moins douloureux. L'épidémie du choléra qui envahit l'Amérique, en 1849, suscita de nouveaux héroïsmes ; les ordres religieux, fidèles à leur consigne, renouvelèrent leurs actes de dévouement au service du prochain. En cette occasion, la Mère Zotique ne fut pas des dernières au poste du sacrifice. Après avoir secouru les malades du dehors, elle fut envoyée à Laprairie pour y soigner ses sœurs en religion, et ne revint à l'Hospice Saint-Joseph qu'après le rétablissement de ces dernières.

Le terrible incendie de 1852 ayant mis

en cendres, avec le quartier Saint-Laurent et une partie du Faubourg Québec, la cathédrale et l'évêché de Mgr Bourget, les prêtres de l'Hospice offrirent leur résidence à leur évêque, et furent transférés à notre mission de Saint-Isidore de la Longue-Pointe où la Mère Zotique, nommée supérieure, les suivit. Six ans plus tard, elle était élue conseillère de la Communauté, puis, à partir de 1860, chargée de différentes missions : la résidence Saint-Jacques, l'Hospice Saint-Joseph (quand les prêtres y revinrent en 1864) et Saint-Henri-de-Mascouche, qui s'honore d'avoir eu pendant huit ans cette digne fondatrice en qualité de supérieure. En cet endroit, elle entreprit d'agrandir le couvent, d'après la suggestion de Mgr Bourget qui s'était rendu compte de l'exiguïté du local habité par les sœurs et leurs pauvres. Ce fut, disons-le, pour la Mère Zotique, une cause de justes alarmes et le sujet de pénibles angoisses. Elle avait, moins que personne, le goût des entreprises et la hardiesse qui triomphe des obstacles et se fait un stimulant des difficultés. Cependant, Mgr Bourget l'avait assurée de la protection du ciel, et sa confiance en Dieu, d'autant mieux fondée qu'elle s'appuyait sur l'obéissance, triompha de longues hésitations. Sans ressources, ou plutôt, avec les trésors de la Providence,

la supérieure se mit à l'œuvre. La maison des pauvres fut édifiée enfin, mais l'on ne saurait dire lequel y contribua davantage, ou du travail des ouvriers, ou de l'abnégation dont firent preuve la Mère Zotique et ses sœurs. Ce fut, à n'en pas douter, le fruit de l'un et de l'autre, car, autant et plus peut-être que le premier, le second facteur est indispensable au succès des bonnes œuvres.

*
* *

La Mère Zotique avait soixante-huit ans quand elle laissa la mission de Mascouche pour prendre, en 1874, la direction de l'Hospice du Sacré-Cœur, rue Mansfield. Ce dernier, ouvert aux prêtres malades de l'évêché, offrait en même temps à nos sœurs chargées du soin de la cathédrale, un séjour d'accès plus rapproché que celui de la maison mère. Il fut fermé quelque temps après le départ de Mgr Bourget pour le Sault-au-Récollet. Ce vénérable Prélat ayant été déchargé de la conduite du diocèse de Montréal, son chapitre voulut lui offrir une demeure digne de sa personne et capable de lui procurer les avantages de la solitude, de l'air pur et du repos dont sa santé avait grandement besoin. Une vaste et confortable maison, que Mgr Janvier Vinet avait

cédée à l'évêché, possédait effectivement ces trois conditions. Elle fut bénite au mois de juin 1877 sous le nom de "Résidence Saint-Janvier," et la Mère Zotique, avec deux compagnes, en inaugura l'ouverture, à titre de supérieure. Quelle joie pour son cœur filial d'accomplir les derniers labeurs de sa carrière religieuse auprès de celui qui en avait ordonné les premiers travaux. Certes, nulle n'était mieux initiée qu'elle aux nobles et laborieuses fonctions de sa nouvelle charge ; nulle n'était plus heureuse de s'y adonner. En se dévouant auprès de celui qu'elle considérait comme un père et qu'elle vénérait comme un saint, la bonne Mère Zotique dut revivre les années de son enfance religieuse ; car, au soir de sa vie, Mgr Bourget retrouvait dans son cœur d'apôtre les accents enflammés de sa jeune ardeur ; il donnait encore à celles qui vivaient sous l'influence de sa vertu, les pieuses leçons et les sages conseils qui avaient autrefois affermi et guidé les pas incertains de nos Mères fondatrices à l'origine de l'Institut.

Dans l'enviable retraite du Sault-au-Récollet, la Mère Zotique ne devait pas séjourner longtemps. L'amour filial des supérieures, toujours en éveil pour prévenir les besoins de ces vénérables doyennes, jugea qu'il était temps

de pourvoir au repos de celle qui avait si généreusement épuisé ses forces au service de la Communauté. En conséquence, la Mère Zotique quitta la résidence Saint-Janvier au mois d'août 1879 : forcée par son grand âge d'abandonner la vie active, elle allait néanmoins continuer de servir les intérêts de Dieu et des âmes, en donnant partout l'exemple des plus admirables vertus.

*
* *

Comme on le voit par l'énumération qui précède, son rôle dans l'Institut ne fut pas sans importance ; et ce qui étonne tout d'abord quand on le considère sous ce point de vue, c'est l'effacement avec lequel cette bonne Mère s'en acquitta. Fidèle à ses moindres obligations religieuses, elle n'eut jamais la prétention de trancher sur son entourage par l'éclat de vertus extraordinaires ou la noblesse de ses actes. Sa piété, sans exagération ni recherche, consista toujours dans la pratique habituelle et silencieuse du bien, tel qu'il se présente à faire chaque jour, et il serait difficile de distinguer laquelle de ses bonnes œuvres fut la moins méritoire, ou quelle période de sa vie a été la plus utile. Sans dévier jamais de la ligne tracée par la voie commune, notre vénérée Mère

Zotique recherchait la perfection des œuvres plutôt que leur éclat ; toute sa conduite glorifie, mieux que ne sauraient le faire d'éloquents discours, l'humilité des simples devoirs. Modèle de ses sœurs, elle en était surtout la servante, selon le titre que la règle donnait alors aux supérieures de nos maisons. Celles qui ont vécu avec cette bien-aimée fondatrice ne peuvent oublier les jours bénis où l'on savourait à loisir les fruits délicieux de son incomparable douceur. Sa petite communauté était une vraie famille unie sous le regard de Dieu : chacune s'y sentait bien chez-soi. Dans ses entretiens intimes, l'âme de la supérieure se répandait comme une huile bienfaisante dans celle de ses sœurs, et tout de suite, en l'écoutant, l'indifférence elle-même se changeait à son égard en une véritable affection.— Dans la personne de la Mère Zotique se vérifia constamment la parole du Sauveur : *Bienheureux les doux, car ils posséderont la terre!* Sans doute, il s'agit avant tout du ciel, cette terre des vivants qui est le terme final du chemin des justes ; mais il semble que Dieu veuille, dès ce monde, accorder à ceux qui sont doux le prélude de la récompense future, en leur donnant un empire mystérieux dont ils sont les souverains incontestés, le pouvoir de régner sur les cœurs par le charme et l'onction qui se dégagent de leur

VALLEYFIELD
P. QUE.

personne et de leurs actes.— Dès le berceau de l'Institut, se révéla, chez la sœur Séné, le don qu'elle avait d'inspirer la confiance: notre Mère fondatrice elle-même en subit le merveilleux ascendant, et fit de cette humble religieuse la confidente ordinaire de ses peines et de ses inquiétudes.

Malgré son étonnante simplicité de vie, la Mère Zotique n'a pu dérober à l'attention de ses sœurs le trait dominant dont toutes ses autres vertus portaient l'empreinte et qui rayonnait jusque sur sa physionomie : l'extrême bonté de son cœur. Elle la porta si loin, qu'elle ne soupçonnait pas qu'on pût en abuser pour tromper sa confiance et agir contre le devoir. C'est un tort, sans doute, mais une telle note dans un concert n'est pas sans harmonie. D'ailleurs, toute âme a ses imperfections ici-bas, et s'il en est une qui doive être tolérée, n'est-ce pas celle d'être trop bon? Ce doit être là l'excès qu'on reproche le plus fréquemment aux saints. On a regardé cette parfaite sérénité d'esprit comme l'écho d'une enfance paisible et vertueuse sous la tutelle de parents chrétiens. Jusqu'à l'âge le plus avancé, la Mère Zotique conserva ce calme, cet enjouement qui lui ouvraient tous les cœurs et lui rendaient à elle-même comme aux autres la vie de communauté si facile et si douce.

Lorsqu'elle revint du Sault-au-Récollet, les supérieures lui donnèrent à choisir un lieu de repos parmi nos diverses maisons, suggérant entre autres la Salle d'Asile Saint-Vincent-de-Paul, rue Visitation, qu'elle accepta immédiatement pour mieux répondre aux désirs de l'autorité. Les sœurs de l'Asile, vivement affligées de cette décision, lui en firent d'aimables reproches et la pressèrent de revenir au milieu d'elles, "la maison mère étant, à leur avis, le lieu propre par excellence à la retraite des chères anciennes." Sensiblement émue de cette marque d'affection, la vénérable septuagénaire condescendit de bonne grâce à un tel désir, et vint se fixer à l'Asile de la Providence pour y vivre dans la prière et la solitude, en attendant le silence et le repos de la tombe.

D'une nature sensible, la Mère Zotique semble avoir pratiqué toutes les délicatesses de la charité fraternelle, comme elle en connut aussi les douceurs. En 1881, sous l'impulsion de cette exquise bonté qui lui était propre, elle exprima naïvement à ses supérieures le désir d'aller rejoindre la Mère Caron retirée à Saint-Isidore de la Longue-Pointe, après les longues années de son administration comme supérieure générale. Cette dernière, que les soucis avaient accablée si longtemps, avait besoin d'être distraite et égayée: la Mère Zotique semblait tou-

te propre à bien remplir ce rôle, et ce fut avec une satisfaction véritable que les supérieures acquiescèrent à son désir.

Ces deux vénérées fondatrices vécurent donc ensemble à Saint-Isidore quatre années de leur paisible vieillesse. Rien de touchant comme l'amitié qui les unissait. Du côté de la Mère Caron, c'étaient des prévenances, des soins attentifs et inquiets où l'on devinait encore la Mère, la supérieure tendrement vigilante qui se constitue la gardienne de ses sœurs. La Mère Zotique, elle, c'était l'amie affectueuse et dévouée, la sœur aux allures franches, à la gaieté cordiale, qui fait la joie du foyer. Elle demeura à Saint-Isidore plus d'un an après que sa vieille compagne en fut partie. Sa présence y était considérée comme une faveur singulière, et chaque sœur remerciait Dieu de lui avoir donné en elle, un vivant exemplaire des vertus fondamentales de l'Institut.

La Mère Zotique se rendit à l'Hôpital Saint-Jean-de-Dieu, lors de l'inondation qui menaça l'Hospice Saint-Isidore, en 1887. Quelques jours après son arrivée, elle tomba gravement malade et se prépara à mourir. Cependant, malgré les prévisions humaines, et à la joie de toutes, la chère Mère entra dans une

convalescence qui lui permit de se rendre à la maison mère (l'Asile de la Providence) au mois de juin 1887. Telle on l'avait connue dans toute l'activité et la force de l'âge, telle on la retrouvait dans sa vieillesse, joyeuse et sereine, captivant tous les cœurs par le charme de sa douce vertu.

Après l'inauguration de la nouvelle maison mère située sur la rue Fullum, on l'invita à fixer son séjour dans la vaste et commode infirmerie préparée pour les sœurs malades et anciennes. Ce fut sa dernière étape. Ses jours s'écoulèrent désormais uniformes et paisibles, sous les soins de sa dévouée garde-malade, la sœur Philippe Béniti. Cette dernière avait fait ses premiers pas dans la vie religieuse appuyée sur le bras tendre et fort de la Mère Zotique, alors supérieure ; mais le temps avait changé les rôles, et la pupille reconnaissante était devenue l'appui de son ancienne protectrice. On se figure avec quel empressement, quelle filiale tendresse elle lui prodiguait ses soins, l'entourait de prévenances, lui servait de soutien dans sa marche incertaine et chancelante. C'est sans doute pour récompenser dès cette vie la douceur et la charité de sa servante, que Dieu sema le long de sa route les fleurs si rares de l'amitié véritable telle qu'elle existe dans les âmes supérieures, et

dont le parfum devait embaumer jusqu'à sa vieillesse.

Au cours de ses dernières années, la vue de notre bonne Mère Zotique s'était considérablement affaiblie, mais elle avait l'ouïe encore très fine et ses facultés intellectuelles étaient intactes. Elle semblait oublier ses quatre-vingt-six ans dans les parties fréquentes du *jeu de perfection* qu'elle animait de ses joyeuses réparties, et dont elle faisait le délassement habituel de ses récréations.

En 1891, elle subit une sérieuse attaque de paralysie qui se renouvela l'année suivante et fit augurer sa fin prochaine. Cette double secousse, en effet, ébranla sa constitution que l'âge achevait de ruiner, mais avant de la rappeler à lui, le Seigneur ménageait à sa fidèle épouse une suprême joie : celle d'assister aux fêtes grandioses du cinquantenaire de la fondation, fêtes qui eurent lieu au commencement de juin 1893. Le triduum d'actions de grâces qui consacra cette date mémorable arrivait à propos pour couronner une si belle carrière religieuse. Du côté de la terre, la Mère Zotique n'avait plus rien à attendre désormais ; aussi, n'y trouva-t-elle plus guère de jouissances. Au soir d'une fête religieuse et familiale, elle exprimait ingénuement à une sœur ses impres-

sions intimes: "Je ne sais comment on est fait; ce jour que j'avais si vivement désiré me laisse dans une complète indifférence; j'en suis lassée même, j'ai hâte qu'il finisse...." Il finira; ceux qui succéderont passeront aussi, rapides et peu nombreux, puis ce sera le jour sans ombre, sans lassitude et sans déclin de la vie éternelle.

Trois mois s'étaient à peine écoulés depuis les fêtes du Jubilé d'or, quand, le 26 août, la Mère Zotique, à la suite d'une nouvelle crise plus forte que les précédentes, reçut les secours suprêmes que l'Église donne à ses enfants au seuil de l'éternité. L'amélioration qui suivit fut trop rapide pour être durable. Bientôt, la paralysie fit des progrès alarmants et réduisit à l'inaction totale sa patiente victime, lui laissant toutefois sa pleine lucidité. Incapable de se rendre le moindre service, sans mouvement et sans parole, la bonne Mère ne se démentit pas un seul instant: douce et bienveillante jusqu'à la fin, elle souriait à son entourage quand il ne lui fut plus possible de manifester autrement les effusions de son cœur fraternel et affectueux. Les trois jours qui précédèrent sa mort prirent un caractère particulièrement douloureux pour la chère malade; quand l'infirmière lui donnait les soins empressés que réclamait son état, on voyait de

grosses larmes rouler sur ses joues, sans entendre la moindre plainte effleurer ses lèvres. Sanctifiée au contact de la souffrance, consolée par la visite de Mgr Edouard-Charles Fabre, évêque de Montréal, purifiée sous une dernière absolution, notre bien-aimée Mère Zotique remit doucement son âme à Dieu le 12 septembre 1893, à deux heures et trois quarts du matin. Elle venait d'accomplir sa quatre-vingt-septième année, après une vie religieuse de cinquante ans et six mois. *Qu'ils sont heureux les morts tombés du bon côté!* disait-elle souvent. Elle était de ce nombre, nul n'en doutait.

Auprès de son cercueil déposé à la salle de communauté, se succédèrent tour à tour les sœurs professes et novices, les vieillards, les orphelines, les sourdes-muettes et les élèves de nos diverses maisons avoisinantes. Les larmes et les regrets se confondirent avec la prière devant les restes inanimés de celle qui avait passé ici-bas en versant la paix et la joie dans les cœurs. Ses traits refroidis n'avaient rien perdu de leur sérénité; on y retrouvait l'expression souriante qui semblait s'être acclimatée sur sa figure paisible, rehaussée par je ne sais quoi de majestueux que la mort prête à ce qu'elle touche.

Le 14 septembre eurent lieu les funérailles. Une affluence considérable de prêtres, de religieuses et de laïques se pressaient dans la chapelle de la maison mère, pour rendre un dernier tribut de vénération à cette humble sœur de charité, et exalter en elle la modestie d'une existence vouée au bien de tous. La Mère Zotique n'avait accompli rien de remarquable ici-bas ; elle avait même pris soin de ne laisser apercevoir que le pauvre côté de ses bonnes œuvres, afin que le côté du ciel en fût plus brillant. Mais Dieu qui aime à justifier devant les hommes ses promesses de vie future en commence parfois la réalisation dès ce monde. En voyant cette foule nombreuse et distinguée ajouter une pompe imprévue à l'humble sépulture de la regrettée Mère, et donner ainsi un témoignage muet d'admiration et d'estime pour sa vertu, on comprit mieux la magnificence du couronnement éternel promis aux humbles de cœur, par ces paroles du divin Maître : *Quiconque s'abaisse sera élevé.* (1)

(1) S. Matth. XXIII, 12.

LA MÈRE MARIE DES SEPT DOULEURS

1816 - 1894

VI

La Mère Marie des Sept Douleurs

Ce fut dans un foyer de paix, d'honneur et d'antiques vertus, que naquit, le 25 avril 1816, la servante des pauvres dont nous voulons consacrer ici la mémoire. Abel Michon, son père, et Constance Lebœuf, sa mère, étaient de riches cultivateurs résidant en la paroisse de St-Denis-sur-Richelieu, l'une des plus anciennes et des plus importantes qu'arrose la rivière Chambly. Respectables par leur probité, ces parents chrétiens s'étaient imposé comme un devoir essentiel celui de laisser à leurs enfants le riche héritage des principes religieux qu'ils tenaient eux-mêmes de leurs ancêtres. Le Seigneur bénit une si sainte ambition, et les jeunes âmes, cultivées avec soin dans le parterre de cette famille vertueuse, rendirent une abondante moisson de fleurs et de fruits.

Justine, dont il est ici question, était la troisième de huit enfants. Elle se distingua de bonne heure par la vivacité de son esprit et l'impétuosité de son caractère. A cette inclination, la fillette joignait une force d'âme re-

marquable qu'elle sut bientôt mettre à profit pour dompter la fougue de son naturel ardent et primesautier. "Elle nous étonnait parfois, disait l'un de ses frères, par des actes de patience qui, à raison des efforts dont ils étaient le prix, devenaient pour elle autant de victoires héroïques."

Parmi les heureux penchants qui auraient pu faire présager sa future vocation, Justine manifesta un tendre amour des pauvres. Elle pouvait avoir sept ans, lorsqu'un jour d'hiver, une idée enfantine germa dans sa petite tête: "Si tu voulais, dit-elle à son frère un peu plus âgé qu'elle, nous irions quêter pour les pauvres; prends ton traîneau, nous y mettrons ce qu'on nous donnera." Le garçonnet s'en défendit sur ce que leur maman ne savait rien de l'affaire, à quoi Justine répliqua qu'on devait accomplir ses bonnes œuvres dans le secret. Bien des obstacles, on le conçoit, s'opposaient encore à l'exécution d'un tel dessein, mais en y renonçant, la fillette conserva l'attrait qui l'inclinait vers les malheureux. Vingt ans plus tard, ce même attrait, fortifié par la grâce et capable de surmonter les plus rudes assauts de l'égoïsme naturel, lui fera embrasser une vie de charité exclusive, où elle accomplira sur une échelle plus élevée l'œuvre de miséricorde qui avait séduit son cœur d'enfant.

Élève chez les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame établies dans sa paroisse natale, Mademoiselle Michon se fit remarquer par le sérieux de son caractère, une volonté pleine d'énergie et une solide piété. Au sortir du couvent où elle avait puisé une instruction modeste, la jeune fille, se sentant peu d'inclination pour le monde, songea à embrasser le genre de vie de ses maîtresses de classe, seules religieuses qu'elle connût alors. Mais il est probable que la Providence ne favorisa point ce projet, car elle y renonça bientôt dans l'espoir de se rendre utile aux siens. Sa présence à la maison était devenue, en effet, par le départ des deux aînés, presque indispensable à sa mère qui n'aurait pu se charger seule des travaux domestiques, si nombreux dans une grande ferme canadienne. Mlle Michon comprit sans peine que son rôle, pour l'heure présente, devait être celui du dévouement filial, et elle l'accepta sans difficulté. Le soin des plus jeunes enfants faisait partie de ses attributions ; on ne saurait dire avec quel dévouement elle s'en acquitta. Plus tard, un de ses frères devenu prêtre (1) aimait à rappeler ce qu'il devait à l'affection

(1) Monsieur l'abbé Joseph-Denis Michon, qui fut curé à St-Jean-Baptiste de Rouville (1868-1869), à St-Ours (1869-1876) et à St-Charles-sur-Richelieu (1876-1887). Retiré du ministère paroissial en 1895, il vint se fixer à notre Hospice

et aux soins de sa grande sœur pour qui il conserva toujours un attachement profond.

Celle-ci, au foyer domestique, ne perdit pas de vue l'idéal de perfection qui l'avait tout d'abord attirée vers Dieu, et bien que vivant au milieu du monde, elle n'en partagea point les pernicieuses maximes. Connaissant le prix de la simplicité et la difficulté de conserver sous des parures de luxe un cœur mortifié et prêt au sacrifice, elle ne portait habituellement que des vêtements noirs, et elle fuyait par un dégoût instinctif les plaisirs mondains dont les jeunes filles légères font leurs délices. Austère pour elle-même, elle observait avec une exactitude scrupuleuse les jeûnes de l'Église, si rigoureux alors, tout en se livrant aux plus durs travaux. La lecture de la vie des saints était le repos de ses laborieuses journées : ce fut là sans doute qu'elle apprit l'art de se vaincre et la puissance merveilleuse de la prière, cette arme qui frappe de si grands coups et dont elle fit toujours un si fréquent usage. Le dimanche était le jour de sa ferveur par excellence. Son seul regret était de

Gamelin où il exerça les fonctions d'aumônier tant que ses forces le lui permirent. Il y finit ses jours le 30 juin 1912. Ses qualités personnelles, sa rare amabilité, autant que son titre de frère de l'une de nos fondatrices, l'ont rendu cher à notre Communauté.

ne pouvoir y communier. Le curé de la paroisse, enclin aux principes jansénistes, comme plusieurs membres du clergé au début de l'épiscopat de Mgr Ignace Bourget, ne permettait à ses plus ferventes paroissiennes que la communion mensuelle. Sa rigidité sur ce point n'admettait aucune exception, et notre pieuse jeune fille devait se soumettre par obéissance à une règle qui contrariait ses plus intimes désirs. Elle se dédommageait par l'assiduité à tous les offices religieux : rendue à l'église de bon matin, malgré la distance qu'il lui fallait parcourir, elle n'en sortait que pour prendre le léger dîner qu'elle avait apporté, y retournait pour assister aux vêpres, et ne rentrait au logis qu'après avoir prié à loisir.

Une conduite si exemplaire nous prouve que le foyer paternel, loin d'être funeste à la future sœur de charité, devint pour elle un sanctuaire où son âme se préparait à faire l'ascension du Mont-Horeb, et à recevoir, avec cette grâce de la vocation religieuse, un mandat de bienfaisance auprès des malheureux.

Au printemps de 1843, ayant entendu parler de la fondation d'un Institut pour le service des pauvres, elle éprouva un attrait irrésistible pour cette Congrégation nouvelle. Le mandement de Mgr Bourget à ce sujet ayant

confirmé ses projets encore indécis, elle ne résista plus aux appels mystérieux de la grâce. Ayant quitté généreusement le paisible intérieur de famille où elle avait vécu et grandi, Mlle Michon vint à Montréal dans le but de se faire religieuse. A son arrivée à la *Maison jaune*, une pénible déception attendait la courageuse aspirante. Mgr Bourget avait limité à six le nombre des premières sœurs de charité, et déjà son choix était fait. Madame Gamelin, ne pouvant consulter l'évêque qui se trouvait alors en retraite, ne voulut point renvoyer la nouvelle venue qui, du reste, ne semblait nullement disposée à accepter une semblable solution. Elle la retint donc chez elle jusqu'à l'issue de la retraite ecclésiastique, et lui promit d'appuyer sa demande auprès du Fondateur. En attendant, on pria Mlle Michon d'aider à la confection du costume religieux des futures novices, lequel consistait alors en une robe de mérinos gris violacé, un jupon de mérinos noir, une garniture à plis plats, une collerette de toile blanche et le *domino* tel que nous l'avons aujourd'hui.

C'est alors qu'eut lieu cet étrange incident raconté tant de fois et si manifestement providentiel. La façon du nouvel habit, une fois déterminée et approuvée de l'évêque, on

calcula avec soin ce qu'il faudrait d'étoffe pour confectionner six costumes avec toute l'économie possible. Or, les six costumes étant taillés, on s'aperçut avec surprise qu'il restait juste assez de tissu pour un septième. Mlle Michon, considérant ce fait comme une approbation tacite que le ciel donnait à sa démarche, insista pour qu'on lui permît de confectionner le sien. Comme elle ajoutait sur le ton du badinage qu'elle en aurait besoin à coup sûr pour la seconde admission, sinon pour la première, Madame Gamelin acquiesça de bonne grâce à sa demande. Quelques jours plus tard, Mgr Bourget, mis au courant de tout, admit la nouvelle postulante qui, heureuse de voir enfin ses désirs réalisés, fit la retraite avec ses compagnes et reçut l'habit religieux le 25 mars 1843.

Elle fut une de celles à qui les épreuves du noviciat furent particulièrement pénibles et souverainement efficaces. Accoutumée aux douceurs d'une vie libre et aisée, la jeune novice se trouvait, par une brusque transition, réduite à l'assujettissement d'une règle, aux privations matérielles et aux plus pénibles exercices de la charité envers le prochain. Mais elle était heureusement préparée aux luttes de

la grâce contre la nature, et les assauts qu'elle soutint avec honneur nous donnent une haute idée de sa vertu.

Comprenant que la perfection religieuse devait être la conquête de ses efforts quotidiens, la sœur Michon embrassa généreusement le travail et le renoncement ; elle ne fit point les choses à demi, ce n'était pas son habitude. Aussi, après une année de noviciat, la voyons-nous se lier définitivement et avec joie au service de Dieu par les vœux de religion. C'était le 29 mars 1844.

Le lendemain de ce jour mémorable, les sept premières sœurs de la Providence, comme autrefois les apôtres, se partagèrent les travaux de leur nouvelle mission : le champ du Père de famille était assez vaste pour que chacune eût un large terrain à cultiver. La sœur Michon reçut, comme offices secondaires, le soin de la lingerie, du réfectoire et de la dépense ; mais son zèle s'exerça avant tout sur les pauvres du dehors, dans les visites à domicile. Elle inaugura en cet emploi le ministère de charité qu'elle devait poursuivre sous diverses formes jusqu'à l'épuisement total de ses forces. En 1846, on lui confia en outre la visite des prisonniers et la direction des Filles de Sainte-Blandine. Cette œuvre avait pour

but de mettre à l'abri de la misère et des périls qu'elle engendre, les servantes en quête de travail dans la ville. A la vérité, c'était là une multiplicité de travaux bien grande pour une seule personne ; néanmoins, la vaillante sœur de charité trouvait du temps pour tout, des secours pour tous les besoins, de la compassion pour toutes les misères.

Lors de l'épidémie du typhus, en 1847, après s'être dévouée auprès des victimes de la contagion, elle tomba sous les coups du terrible fléau qui avait déjà terrassé plusieurs de ses compagnes. Mgr Bourget, craignant de voir disparaître dans la tourmente l'humble Institut qui lui avait coûté tant de sollicitudes, fit un vœu par lequel notre Communauté s'engageait à faire brûler sept cierges à perpétuité, chaque vendredi, devant la statue de Notre-Dame des Sept Douleurs. A la suite de cette promesse, il n'y eut plus une seule victime dans nos rangs, et les sœurs malades se rétablirent. Ce fut en cette circonstance que notre chère sœur, pour témoigner sa gratitude à la Reine du ciel, prit le nom de sœur Marie des Sept Douleurs sous lequel nous la désignerons désormais.

*
* *

En 1851, elle quitta la maison mère pour

notre mission de Laprairie où elle demeura en qualité de sœur servante jusqu'en 1858. Cette période de sept années, avec un séjour de quelques mois à L'Assomption où elle fut envoyée comme infirmière, auprès de Mgr Rémi Gaulin, constitue la vie de missionnaire de cette vénérée fondatrice qui eut le bonheur de résider pendant plus de quarante-quatre ans au berceau de l'Institut. A Laprairie, la Mère Marie des Sept Douleurs révéla toute l'étendue de sa charité et la profondeur de sa vertu. Aucun de nos établissements ne connut mieux que celui-ci, peut-être, les rigueurs de la pauvreté et les incertitudes d'une existence maintes fois compromise. La supérieure, néanmoins, embrassa la tâche que lui confiait l'autorité, avec une confiance absolue en Dieu et une espérance indomptable en son secours. Forte de la conviction qu'elle avait en mains les intérêts des pauvres, elle obtint à plusieurs reprises de la Providence les secours qu'elle en attendait avec raison. Qu'il nous suffise de rapporter ici, entre ceux dont la chronique est remplie, les traits suivants consignés dans la vie de notre Mère fondatrice.

Le curé prévint un jour la supérieure qu'il ne pourrait plus laisser le très saint Sacrement dans l'oratoire, parce que la porte du taber-

nacle n'était pas recouverte du voile prescrit. Il ne restait en caisse que la modique somme de trois piastres pour faire le marché de la semaine. La sœur servante, vivement affligée, en conféra avec ses sœurs, et toutes, unanimement, convinrent de se passer de viande pendant huit jours, plutôt que de perdre leur précieux trésor. Pendant que la supérieure était à la ville pour l'achat du voile, on reçut une aumône représentant exactement la somme qui venait d'être sacrifiée pour le divin Prisonnier du tabernacle. — Une autre fois que l'argent faisait absolument défaut dans la maison, les sœurs avaient confié leur détresse à saint Joseph, et le soir du même jour, un voyageur inconnu se présentait au parloir pour remettre une aumône de deux louis à la sœur portière, disant qu'il s'acquittait d'une promesse en faveur des pauvres. On se figure quelles actions de grâces suivirent de si miséricordieuses faveurs.

Toujours pratique, la Mère Marie des Sept Douleurs ne négligeait pas, néanmoins, l'emploi des moyens ordinaires propres à assurer la stabilité de l'œuvre chancelante. Concours de charité, quêtes, bazars, tout était mis en œuvre pour assurer aux pauvres, sinon le confort, au moins le nécessaire, qui, grâce à Dieu, ne fit pas défaut un seul jour.

*
* *

A l'époque des changements officiels de 1858, la Mère Marie des Sept Douleurs revint à la maison mère qu'elle ne devait plus quitter. Douée d'une belle intelligence, d'un solide jugement, elle rendit de grands services à l'Institut dans les charges successives de conseillère, d'assistante locale et d'assistante générale. Mais ces divers postes semblaient moins propres à faire ressortir les brillantes qualités dont Dieu l'avait pourvue, que les fonctions directes de servante des pauvres. Car c'est surtout dans l'exercice de la charité envers le prochain que cette vénérée Mère a donné la pleine mesure de ses talents et de sa vertu.

De retour à l'Asile de la Providence, elle reprit la charge d'aumônière. Cette œuvre, avec celle des catéchismes dont nous parlerons bientôt, fut le champ principal de son apostolat fécond et méritoire. L'aumônerie, vulgairement appelée *dépôt des pauvres*, était loin d'être une sinécure à cette époque où les maisons de secours, moins nombreuses qu'aujourd'hui et moins bien organisées à leur début, suffisaient à peine aux besoins de la classe indigente. Pour mieux nous en convaincre, suivons la Mère Marie des Sept Douleurs dans une de

ces laborieuses journées commençant à sept heures du matin pour se terminer à cinq heures du soir.

Avant que les pauvres soient rendus, elle est à son poste dans la pièce *richement* encombrée de vêtements et de provisions pour la distribution du matin. Les portes extérieures sont à peine ouvertes que la salle s'emplit de visiteurs, pauvres de tout âge et de toutes conditions : ce sont des habitués des stations de police, des vieillards à la démarche hésitante, des femmes et des enfants mal vêtus, des familles entières parfois, venues de la campagne et ne sachant où se diriger dans l'inconnu de la grande ville. Tous sont servis de mets substantiels : on se croirait présent à ces agapes de la primitive Église ouvertes aujourd'hui à tout un peuple d'indigents à qui la charité seule dresse des tables.— Quand elle en a le loisir, l'aumônière distribue à ses hôtes, avec le pain matériel, la nourriture de l'âme : une bonne parole, un avis utile, un reproche salutaire. Mais bien souvent son attention est requise ailleurs. Voici de nouveaux venus qui désirent une recommandation pour solliciter du travail ou des secours auprès d'un riche ; ceux-là demandent une carte d'admission au dispensaire ; d'autres apportent le superflu de

leur lingerie ou de leur table; quelques-uns n'appartiennent pas au quartier et reçoivent l'adresse du refuge qui leur prêtera assistance. La sœur répond à tous ses clients, ce qui ne l'empêche pas de surveiller un immense chaudron de soupe qui mijote sur le feu pour les convives du dîner.

L'après-midi est aussi mouvementé. L'aumônière distribue aux veuves le pain donné par le Séminaire et les viandes reçues au marché. Les paniers qu'on apporte vides retournent à la maison remplis des provisions dont la famille a besoin: il ne manque rien au menu, et les malades y trouveront même les œufs, ainsi que certains desserts dont ils sont friands. En servant sa clientèle assidue, la sœur a dû s'interrompre, tantôt pour donner à un membre de la Conférence Saint-Vincent de Paul des renseignements sur un pauvre, tantôt pour faire entendre raison à un solliciteur exigeant dont les réclamations manquent de justice. Dans ces petits démêlés, la vivacité de notre aumônière se réveillait parfois, et les visiteurs grossiers étaient éconduits alors avec une finesse de bon sens qui les déconcertait, en amusant fort les témoins de la scène. Sans doute, la valeur du procédé est discutable, et il est certain que la Mère Marie des Sept Douleurs ne l'eût elle-même suggéré à personne, puisqu'elle déplorait

plus que tout autre les saillies de son caractère. Ce fut là le champ de bataille où elle trouva toute sa vie matière à combattre et à mériter. Mais, disons-le en passant, ces ombres légères se rencontrent parfois dans les âmes les plus saintes: Dieu les permet pour les rendre plus vigilantes et plus humbles, autant que pour encourager nos efforts et la faiblesse de notre vertu. — Du reste, toute chose a son bon côté, et en écartant du dépôt ceux que le vice opiniâtre rend indignes des secours de la charité, la sage aumônière y faisait régner l'ordre et la justice, si elle ne parvenait pas à améliorer leur conduite. Ajoutons que sa franchise, son impartialité, son grand sens religieux, alliés à un dévouement sans bornes, l'ont rendue digne de servir de modèle à celles qui lui ont succédé.

*
* *

Par le tableau qui précède, on comprend qu'un tel ministère de charité répondait parfaitement aux aptitudes et aux goûts de la Mère Marie des Sept Douleurs. Pendant un quart de siècle, elle l'exerça avec une activité qui ne connut ni repos ni relâche, faisant toujours marcher de front le travail et la piété. Pour penser efficacement aux autres, il faut,

en effet, savoir s'oublier soi-même, et c'est ce que l'on n'apprend qu'à l'école de Jésus-Christ. On y apprend surtout à aimer les pauvres, non par l'effet d'une sensibilité passagère propre aux natures facilement impressionnables, mais de cet amour vrai et profond que les âmes de foi savent donner aux malheureux, parce qu'ils portent plus visiblement que personne l'empreinte de l'Homme-Dieu. La charité, on le sait, ne consiste pas à répandre quelques larmes sur des misères profondes, ce qui est la simple jouissance, trop souvent l'illusion d'une vertu commune. Mais le don de soi sans cesse renouvelé dans les travaux qui minent les forces au profit de l'infortune, voilà le privilège et la marque de la vraie charité: ce fut le mérite et la gloire de la Mère Marie des Sept Douleurs, gloire et mérite d'autant plus élevés que le principe en était plus surnaturel. Sa ferveur dans la prière, son exacte ponctualité à tous les exercices religieux nous apparaissent comme la source féconde de laquelle son ministère actif tirait une souveraine efficacité. C'était là qu'elle puisait la force du sacrifice et l'art d'adoucir les maux dont on la faisait confidente. Car pour être un ange consolateur auprès de la souffrance, il faut être auparavant un ange adorateur auprès de Jésus immolé pour les hommes. Et la sœur de charité s'épuiserait en d'inutiles efforts

si, livrée exclusivement aux bonnes œuvres extérieures, elle ne se mettait pas en peine d'alimenter sa vie spirituelle et de refaire chaque jour ses forces dans le repos d'une paisible oraison aux pieds du bon Maître.

*
* *

Après les élections générales de 1878, la Mère Marie des Sept Douleurs, déchargée de l'aumônerie des pauvres, fut nommée assistante locale de la maison mère, poste qu'elle occupa pendant dix ans. Laborieuse, énergique et austère, elle semblait inclinée par nature autant que par état à la pratique des maximes évangéliques; religieuse de discipline par excellence, elle ne contribua pas peu, d'exemple et de parole, au maintien et à l'observance des règles et coutumes de l'Institut. Ses relations, toutefois, n'avaient rien de rebutant pour ses sœurs : elle était d'humeur joyeuse, et personne ne savait trouver comme elle le mot amusant, la fine répartie qui anime et agrémente un entretien sans blesser la charité. Elle possédait, en un mot, l'estime et l'affection générales.

Déchargée de tout emploi au mois de juillet 1888, elle vint se fixer, sur le désir des supérieures, à la nouvelle maison mère de la rue

Fullum, qui avait ouvert ses portes un mois auparavant. Heureuse de pouvoir goûter les douceurs d'une paisible retraite, la vénérable ancienne ne crut pas devoir, néanmoins, renoncer à toute occupation. Elle reprit, à soixante-douze ans, l'œuvre du catéchisme qu'elle avait inaugurée vers 1860, et dont il convient de parler ici, parce qu'elle révèle un des plus beaux aspects du zèle de cette pieuse Mère. Enseigner les éléments de la doctrine chrétienne à des adultes de quatorze, quinze ans et plus, peu doués sous le rapport intellectuel, c'est là un ministère obscur qu'aucune gloire sensible n'environne, qu'aucune jouissance naturelle n'accompagne, et qui constitue l'exercice le plus pur de la charité chrétienne, parce qu'il s'adresse directement aux âmes. Nous le savons, ce n'est point à de telles œuvres que le monde dresse un piédestal. Car la charité, cette reine des vertus qui a ses entrées partout quand elle soulage les misères du corps, cesse de provoquer les sympathies universelles lorsque les intérêts de l'âme deviennent l'objet principal de ses sollicitudes. C'en est assez pour faire l'éloge de ceux qui l'exercent dans cette vue : leur désintéressement nous donne la mesure de leur vertu.

La Mère Marie des Sept Douleurs, lorsqu'elle était visitatrice ou aumônière, avait pu

constater l'ignorance déplorable dans laquelle vivent et grandissent une certaine classe d'enfants, soit à cause de leur incapacité à comprendre les leçons de l'école, soit parce que la pauvreté de leurs parents les oblige au travail précoce de l'usine ou de l'atelier. Pour remédier à ce mal jusque-là sans remède, elle se chargea d'instruire ces pauvres enfants et de les préparer à leur première communion. Son apostolat réussit à merveille. Malgré le peu de succès que laissaient espérer les conditions défectueuses de l'intelligence et du caractère de ses élèves, elle parvint à en instruire plus de vingt chaque année, grâce à des leçons présentées sous une forme claire et attrayante, d'après une méthode dont elle seule possédait le secret.

Bien qu'elle eût reçu, à n'en pas douter, le don d'enseigner le catéchisme, sa tâche ne laissait pas que d'être dure et ingrate. Mais quel ample dédommagement pour la dévouée Mère, quand, après des mois de leçons patiemment répétées, ses élèves, ayant subi un examen satisfaisant, étaient admis à la table sainte ! Elle-même les y conduisait, heureuse d'offrir à son divin Maître, comme de riches ciboires d'or, ces cœurs autrefois exposés à la perdition et devenus maintenant par l'efficacité

de la grâce, des temples moins indignes de lui. Ce jour-là, les heureux communiants recevaient de leur bienfaitrice, non seulement les habits convenables qu'elle avait mendiés pour eux, mais même les petites douceurs et les modestes souvenirs que les mères donnent à leurs enfants en pareille circonstance.

Cette œuvre admirable était digne de couronner les travaux de la Mère Marie des Sept Douleurs au service de Dieu : elle y consacra pendant quatre ans les forces défaillantes de sa vieillesse, après y avoir employé vingt-six années de sa carrière active.

*
* *

En 1892, le courage de la chère ancienne dut enfin capituler devant la maladie. On craignit même qu'elle ne succombât, et, à sa demande, les derniers sacrements lui furent administrés. Le danger disparut, mais les forces ne revinrent pas à la vénérable septuagénaire qui renonça définitivement à l'œuvre des catéchismes, pour rentrer dans une solitude absolue. La prière et la lecture remplirent désormais ses journées. Amie du silence et de la retraite, la Mère Marie des Sept Douleurs jouissait visiblement de la vie paisible que l'affection filiale

et fraternelle procurait à sa vieillesse, en l'entourant de prévenances et de soins. Elle en exprimait sa reconnaissance avec une délicatesse de sentiments qui charmait sa famille religieuse.

A mesure qu'elle inclinait davantage vers la tombe, cette vénérée Mère devenait d'une piété plus sensible et plus communicative. Le corps descendait et l'âme montait. Après les fêtes du cinquantenaire de l'Institut qui eurent lieu les 5, 6 et 7 juin 1893, elle n'aspira plus qu'à la célébration de ses noces éternelles. On eût dit qu'en atteignant le sommet d'or de cette montagne gravie dans les luttes et les souffrances, son âme avait été frappée de l'immortelle vision. Ses deux compagnes des jours anciens, les Mères Zotique et de l'Immaculée Conception, partageaient les mêmes sentiments, et toutes trois s'entretenaient avec bonheur de leur prochain départ pour l'éternité.

Restée la dernière au combat, la Mère Marie des Sept Douleurs, après la mort de ses deux vieilles amies, connut plus que jamais cette sainte nostalgie de l'exil qui caractérise le juste et le fait soupirer ardemment après l'heure de la délivrance. Elle paraissait en rapports habituels de pensées et d'aspirations avec notre communauté du ciel, et sa chambre,

qu'elle gardait avec une fidélité d'anachorète, ressemblait à ces sanctuaires pieux dont le silence garde les entrées, et qui remplissent de leur calme ceux qui y apportent leurs agitations et leurs troubles.

Le 8 décembre 1894, elle fut témoin de l'érection de l'Hospice Gamelin, ce monument commémoratif des Noces d'Or de l'Institut. Un événement dont les pauvres allaient seuls bénéficier était bien propre à réjouir celle qui avait été si longtemps leur providence de la terre. Ce fut, pour ainsi dire, sous les rayons de cette dernière joie qu'elle ferma les yeux aux choses de ce monde, cinq jours plus tard, le 13 décembre 1894, emportée par une fièvre qui lui laissa jusqu'à la fin sa parfaite lucidité.

La Mère Marie des Sept Douleurs était âgée de soixante-dix-huit ans sept mois dix-huit jours, et sa carrière religieuse avait duré cinquante et un ans huit mois dix-huit jours. Comme servante des pauvres, elle avait réalisé dans toute sa conduite le *Caritas Christi urget nos* qui figure au blason de notre Institut ; comme religieuse, elle s'était souvenue que *le royaume des cieux souffre violence;* et toute sa vie avait été une suite de combats vaillamment soutenus, de sacrifices généreusement embrassés. Aussi, le dernier moment, si terrible à plu-

sieurs, lui fut doux à elle qui avait bien travaillé, bien combattu et bien souffert. Après le *Stabat Mater* du Golgotha, son âme pouvait entonner le *Magnificat* des collines glorieuses, et espérer la récompense promise au serviteur fidèle.

Les funérailles de cette regrettée Mère eurent lieu le 15 décembre, dans la chapelle de la maison mère, et ses restes furent inhumés le même jour en notre cimetière de la Longue-Pointe, près de la grande croix centrale où reposent cinq de nos vénérées fondatrices.

Avec elle disparaissait la dernière des têtes sur lesquelles, au jour mémorable de la première profession, le geste bénissant de notre Père Fondateur avait fait descendre l'Esprit de Dieu, cet esprit d'humilité, de simplicité et de charité qu'elles nous ont fidèlement transmis et que l'Institut doit garder au prix de tous les sacrifices, comme un bien de famille inaliénable et saintement précieux.

LA MÈRE LAROCQUE

1819-1857

VII

La Mère Larocque

La Mère Victoire Larocque était la plus jeune de nos vénérées fondatrices. Née à Chambly, le 20 mai 1819, du mariage de Michel Larocque et de Émélie Bessette, elle fut élevée dans la belle simplicité de mœurs qui caractérise nos braves et honnêtes familles de cultivateurs. Le stage qu'elle fit à l'école fut assez limité si l'on en juge par l'instruction plutôt rudimentaire qu'elle possédait, mais ce ne fut point là une lacune dans son éducation: chez elle, l'avenir prouva, au contraire, que la formation morale reçue dans un foyer chrétien peut remplacer au besoin toutes les autres, tandis qu'elle-même ne se remplace jamais. Sous la surveillance maternelle, la jeune Victoire acquit des connaissances autrement plus précieuses que celles de la grammaire et des mathématiques: elle apprit à aimer la vertu, à ne rien préférer au devoir, à se plier au joug du travail et du renoncement.

Quand Mgr Ignace Bourget, évêque de Montréal, désireux de fonder un Institut reli-

gieux pour le soin des pauvres, invita les jeunes filles de son diocèse à le seconder dans ce projet, son appel fut compris de la future Mère Larocque, et il tomba dans son âme comme la semence divine dans une terre bien préparée; elle était prête à quitter le monde : elle partit. C'était le 16 mars 1843. En compagnie de six autres aspirantes, elle reçut le saint habit, neuf jours plus tard, des mains du pieux Fondateur, et fut de celles qui inaugurèrent le noviciat de notre Communauté. L'année de probation terminée, nous la retrouvons au pied de l'autel, en la fête de la Compassion de Marie — 29 mars 1844 — se consacrant d'une manière définitive au service de Dieu par les vœux de religion.

Dès le lendemain, nommée hospitalière des femmes vieilles et infirmes, elle considéra ces pauvres comme le plus riche présent de sa corbeille de noces, et le reçut des mains de son divin Époux avec des transports de joie. C'était bien ce qu'avait rêvé son cœur compatissant: se dévouer dans l'ombre auprès des malheureux, sans autre ambition que celle de plaire au Seigneur. Douée d'une nature excellente, affable et gaie dans ses relations, la sœur Larocque était comme un ange de paix au milieu de ses chères vieilles qui lui payaient

de leur affection les soins attentifs dont elle les entourait. Ce séjour de deux années à la maison mère fut pour elle aussi heureux qu'il pouvait l'être dans les conditions de pauvreté où vécurent nos premières sœurs. Dans son modeste emploi, la Mère Larocque connut les vraies douceurs de la charité auprès desquelles sont comptés pour rien les renoncements et les fatigues. Mais ces moments de calme devaient être courts. Le Seigneur en usait avec elle comme jadis avec les trois privilégiés du *Thabor :* avant de la conduire à *Gethsémani*, il fortifiait son âme contre les épreuves de l'avenir par les ineffables consolations de son amour.

En 1846, la Mère Gamelin accepta une fondation à Laprairie, sur la demande du R. Père Tellier, s. j., curé de la paroisse. Connaissant le mérite de la jeune hospitalière, elle la nomma supérieure du nouvel établissement quelques mois après. C'étaient déjà les premières amertumes du calice que Dieu réservait à sa fidèle servante, car le poste n'était guère souriant à la nature. Un incendie, qui venait de détruire une partie du village, avait causé des dommages sérieux à la maison de nos sœurs, et les ressources contre la misère ne suffisaient pas pour soutenir les pauvres et leurs servantes. Un tel état de gêne ayant fait

craindre à notre Mère fondatrice que ses filles ne succombassent sous le fardeau, elle avait songé un moment à les rappeler auprès d'elle. Mais comment les décider à abandonner leurs chers pauvres ? Les sœurs plaidèrent si bien la cause de ces malheureux que l'hospice ne fut point fermé, et la Providence pourvut bientôt aux besoins de ceux qui s'étaient confiés en elle. Malgré les difficultés financières, la Mère Larocque eut la consolation d'ajouter à l'œuvre des vieillards celle des orphelines qui produisit un grand bien et gagna la bienveillance des paroissiens. Dans l'exercice de sa charge, la digne supérieure fit surtout preuve d'une extrême bonté. Non seulement les pauvres la vénéraient, mais encore les Dames de Charité lui donnaient en toute occasion des marques de leur estime, en lui prêtant volontiers leur concours actif pour le soutien de l'humble refuge.

Le 7 octobre 1851, après un séjour de cinq années à Laprairie, la Mère Larocque fut rappelée à la maison mère pour y exercer les fonctions d'assistante et s'acquitter d'une œuvre chère à son cœur : la visite des pauvres et des malades à domicile. Ses moments de loisir étaient employés à la confection d'ornements d'autel. Ces quelques mois de paisible

uniformité dans le travail quotidien étaient pour elle, sans qu'elle ne s'en doutât, comme une longue retraite préparatoire à la mission difficile qui l'attendait.

*
* *

Acquiesçant à une requête de Mgr Augustin-Magloire Blanchet, évêque de Nesqually, la Communauté, réunie sous la présidence de Mgr Bourget, convint, en 1852, d'accepter une fondation au Fort Vancouver, Wash. Quelques jours plus tard eut lieu l'élection des sœurs destinées au nouvel établissement. La Mère Larocque fut élue supérieure à la majorité des suffrages, et on lui adjoignit quatre compagnes plus jeunes qu'elle, les sœurs Amable, Marie du Sacré-Cœur, Bernard et Denis-Benjamin. Ses vertus religieuses, son exceptionnelle droiture de jugement, les qualités domestiques qu'elle pouvait mettre au service d'une sage activité la désignaient à l'attention de ses sœurs pour ce poste nouveau.

Se croyant sincèrement inapte à toute charge quelque peu importante, la Mère Larocque, qui ne pouvait se faire illusion sur les énormes responsabilités que comportait la direction d'une telle entreprise, n'accepta ce lourd

fardeau qu'après un acte de suprême abandon à la Providence. Une âme moins généreuse que la sienne eût pu s'y soustraire en alléguant des motifs suffisants à justifier une hésitation devant la croix... Mais si cette tentation lui vint, ce fut uniquement pour donner à son obéissance un caractère de lutte où la grâce, toujours victorieuse, fit davantage éclater sa vertu. Éclairée d'une foi vive, elle reconnut Dieu seul dans cette épreuve qui l'atteignait, et sa volonté, dans celle de ses supérieures : il n'en fallait pas davantage pour qu'elle triomphât des répugnances de la nature et se soumît à toutes les exigences divines.

Le départ fut fixé au 18 octobre 1852. C'était la première fois que notre jeune Institut voyait s'éloigner quelques-uns de ses membres pour des terres lointaines. On comprend ce que durent être les adieux des missionnaires à leurs mères et sœurs. De part et d'autre, les larmes et les sanglots exprimèrent éloquemment ce que l'émotion ne permettait pas aux lèvres de prononcer. — Il nous plaît en ce moment de jeter un regard attendri sur cette scène du passé qui met en relief deux vertus profondément enracinées au cœur de nos pieuses fondatrices : la plus admirable *charité fraternelle* luttant avec un *esprit d'abnégation* qui va jus-

qu'à l'héroïsme dans l'obéissance. Car, — il nous importe de le remarquer,— ces généreuses devancières qui ouvrirent à notre Communauté une route vers des plages inconnues, étaient vraiment et avant tout des victimes de l'obéissance religieuse. Incertaines du sort qui les attendait là-bas, elles partaient sans autre consolation que celle du devoir accompli, s'en remettant à Dieu des moyens propres à réaliser l'œuvre pour laquelle on les envoyait. La Mère Larocque, en cette circonstance, nous apparaît comme le modèle accompli des missionnaires qu'une vocation spéciale appelle à se dévouer au bien des âmes sur une terre d'exil. Un cœur sensible comme le sien ne pouvait que ressentir dans toute leur acuité les peines d'une séparation dont le terme n'était guère en vue. Pour elle, en effet, il ne devait pas y avoir de retour. Le regard d'adieu qu'elle jeta sur la maison mère, sur l'humble chapelle qui gardait le souvenir ému de ses serments au Seigneur, devait être le dernier.

Il n'y a pas de vie qui n'ait son *Calvaire*, âpre et dur à monter. Ce jour-là, la Mère Larocque vit le sien se dessiner, vaguement encore, devant elle. Avec la croix, qui devint depuis lors sa fidèle compagne, elle en commença l'ascension.— Il n'est, pour ainsi dire, aucune

souffrance physique, aucune angoisse morale dont furent exemptes les voyageuses depuis leur départ de Montréal, jusqu'au jour où elles purent se fixer définitivement pour l'œuvre dont le ciel leur ménageait l'accomplissement.

La Providence, qui les destinait à un tout autre champ d'action, ne permit pas qu'elles s'établissent au Fort Vancouver. Des obstacles insurmontables entravant leur bonne volonté, il fut décidé, après de longs pourparlers, que les sœurs reviendraient au Canada. Elles s'en allèrent donc à San Francisco, en quête d'un bateau qui les conduirait à Panama, pour de là, l'isthme traversé, revenir au pays par l'Atlantique. Mais un tel bateau ne se trouva pas. Alors, elles acceptèrent de prendre place sur un voilier qui devait doubler le Cap Horn. Après une dangereuse traversée de soixante-dix jours, la frêle barque finit par atterrir, d'une manière que le simple hasard n'explique pas, à Valparaiso, Chili, le 17 juin 1853.

C'était là que Dieu attendait les courageuses ouvrières de la charité. Leur arrivée ayant été connue dans le pays, les autorités civiles et religieuses résolurent de leur confier les œuvres de bienfaisance de Santiago. Nos sœurs furent transférées dans cette ville en octobre 1853, un an après leur départ de Mont-

réal, et peu après, elles prenaient possession de la propriété que le gouvernement leur offrait, pour se charger d'un orphelinat qui comptait dès l'ouverture quatre-vingts enfants.

*
* *

Désormais sans inquiétudes, et fortes de l'appui que donne l'obéissance, la Mère Larocque et ses compagnes s'appliquèrent à faire fleurir sur la terre du Chili la semence des bonnes œuvres que le sol ingrat des forêts de l'Oregon n'était pas encore préparé à recevoir. N'était-ce pas là, en effet, le plan de Dieu qui ne leur avait ménagé une si longue série d'épreuves que pour les rendre plus aptes à cette mission imprévue ?

Animées et dirigées par l'exemple et les conseils de leur vertueuse mère, les sœurs déployèrent au service de l'œuvre nouvelle un dévouement admirable auquel le succès répondit pleinement. On voyait revivre parmi elles le même esprit religieux qui animait la Communauté-mère, et l'on constata que la charité, semblable au soleil, peut réchauffer de la même flamme toutes les parties de la terre.

D'une nature sensible, la Mère Larocque était bien faite pour comprendre le malheur de l'orphelin, et lui prodiguer les soins les

plus maternels. Ces chers enfants étaient l'objet de ses constantes préoccupations et elle ne négligeait rien pour améliorer leur sort. Intuitivement éducatrice, elle donnait aux sœurs des conseils que la pédagogie moderne place encore en première ligne. "Il faut, disait-elle, recourir aux moyens persuasifs, aux principes de la morale chrétienne, si nous voulons faire de nos élèves des citoyens honnêtes et vraiment catholiques."— Aussi, combien ses petits protégés l'aimaient! Les quelques jours de la première retraite qu'elle fit à Valparaiso les jeta dans une vive inquiétude. Dès qu'ils la revirent, ils l'entourèrent en poussant des cris de joie: "Elle est revenue, notre Mère! elle ne partira plus!"

La Mère Larocque conservait pour son berceau religieux un attachement qui dut rendre bien méritoire sa vie de missionnaire. Elle ne pouvait penser sans émotion à cette *Providence de Montréal* dont elle était l'une des fondatrices, à ses anciennes compagnes de labeur, à tout ce qui rappelle la patrie où sont restés des êtres et des choses qui ne se remplacent pas. L'isolement de l'exil était pour elle une croix à reprendre chaque jour ; jamais pourtant elle ne demanda à revenir au pays. Sachant quelle fécondité la souffrance donne à l'action dans l'apostolat du bien, elle embras-

sait de bon cœur les sacrifices, et trouvait dans ses communications avec Dieu et dans la tendresse de ses orphelins une compensation suffisante aux tristesses de l'éloignement.

L'aménité de son caractère, sa piété aimable lui avaient acquis l'affection et la confiance de ses sœurs. Aussi, l'inquiétude fut-elle grande au sein de la petite Communauté quand la maladie terrassa en pleine activité une si vertueuse Mère. Bien qu'il ne parût encore rien d'alarmant dans son état, la Mère Larocque se sentit frappée mortellement. Elle s'alita le 24 janvier 1857. Tant de souffrances avaient passé sur cette âme, tant de privations et de travaux avaient miné ce corps usé avant le temps, qu'en moins d'un mois, le mal acheva son œuvre de destruction.

Le Seigneur, qui aimait cette âme comme autrefois le jeune homme de l'Évangile, l'avait invitée à sa suite, et elle était venue. Plus tard, il l'avait soumise au couronnement d'épines de l'obéissance religieuse; elle s'y était prêtée. Maintenant, il lui parle de nouveau, mais ce n'est plus pour l'appeler aux immolations douloureuses de la croix : *Viens du Liban, mon épouse, tu seras couronnée*...(1) —

(1) Cant. IV.

Cet appel, l'humble sœur de charité l'entendit sans doute à l'intime de son être. La perspective de la mort lui fut un moment pénible... Mais comme elle avait jadis acquiescé à tous les vouloirs divins, elle répondit avec la même docilité au bon Maître qui ne lui demandait une vie périssable que pour introduire son âme dans une vie glorieuse et béatifiée.

Le 14 février, la Mère Larocque reçut le saint viatique et l'extrême-onction, après avoir recommandé à ses sœurs la pratique de *l'humilité*, de l'*union fraternelle* et de la *sainte pauvreté*, et leur avoir demandé pardon de ses manquements à leur égard. Dès lors, loin de manifester la moindre crainte, elle ne parla plus qu'avec allégresse du bonheur de s'unir pour toujours à Dieu. Il était touchant de l'entendre consoler et encourager ses chères filles que la pensée de perdre leur Mère bien-aimée avait jetées dans la consternation.

La maladie, qui porte plutôt la nature à se replier sur elle-même dans une pensée d'égoïsme inconscient, déterminait chez elle un redoublement d'attention pour les autres. Elle s'inquiétait de nos missionnaires de l'Oregon dont elle connaissait la tâche ardue, (1) et sa

(1) La fondation du Fort Vancouver fut reprise le 8 décembre 1856.

pensée se reportait sans cesse sur les petits enfants pauvres.

Avec une résignation parfaite et une admirable obéissance, la Mère Larocque se soumettait à tous les traitements douloureux, et elle ne cherchait un apaisement à ses vives souffrances qu'auprès de Notre-Dame des Sept Douleurs, cette bonne Mère qui avait reçu tant de fois le secret de ses angoisses et de ses larmes. "J'espère aller au ciel, dit-elle un jour, car, enfin, ce que j'ai fait, je me suis efforcée de le faire pour Dieu ; ce bon Maître sait bien que si je suis ici, c'est pour son amour." — Paroles admirables qu'une touchante simplicité lui mettait sur les lèvres à cette heure décisive où la conscience ne se fait plus illusion ! Oui, c'était pour Dieu seul qu'elle avait prié, travaillé, souffert ! Et dans le silence, elle avait accompli les desseins de sa Providence, parce qu'elle avait su s'oublier elle-même, se faire humble et douce à l'imitation du Maître !

L'affection filiale qu'elle portait à sa Communauté et à ses supérieures se manifesta jusqu'à la fin : elle se réjouissait à la pensée de retrouver au ciel notre vénérée Fondatrice, et le nom de notre Mère Caron, alors supérieure générale, revenait souvent sur ses lèvres. Maintenant, il lui fallait mourir sans la revoir, loin

de la maison religieuse qui avait bénéficié de ses premiers labeurs.... Qui dira l'étendue de ce suprême sacrifice demandé à son cœur aimant? — Mais ce sera le dernier.... Elle saura le faire encore et l'ajouter à tous les autres comme le couronnement d'une vie d'abnégation constante.

La nuit qui précéda sa mort, la malade soupira vivement après la sainte communion, mais au matin, son état ne permit point qu'on lui accordât cette faveur. A une heure et demie de l'après-midi, elle expira doucement, tenant en mains sa petite croix de bois, symbole de celles qu'elle avait portées à la suite de Notre-Seigneur, et qui lui valaient à ce moment la récompense éternelle. C'était un samedi, le 21 février 1857. Toute la Communauté réunie à son chevet sanglotait et priait. Le surlendemain, on fit les obsèques dans la chapelle du couvent, et le corps fut transporté au lieu de la sépulture, à quelques arpents de la maison que cette humble religieuse avait fondée et dirigée pendant plus de quatre ans. L'Hospice était sur des bases solides: le Seigneur pouvait, ce semble, lui enlever l'appui humain dont il s'était servi pour l'édifier.

La Mère Larocque n'avait que trente-sept ans et neuf mois, et sa carrière religieuse ne

comptait que treize ans et onze mois. Mais l'épreuve avait donné à sa jeunesse la maturité des vieillards et fécondé singulièrement les œuvres de sa vie. Après avoir semé autour d'elle les actes de bonté et de dévouement, elle continue encore au milieu de nous un rôle non moins salutaire aux âmes par les exemples qu'elle nous a laissés, et c'est en toute justice qu'on peut répéter à son sujet cette parole que l'Église applique aux jeunes héros couronnés de l'auréole des saints dans un âge précoce : *Ayant peu vécu, elle a rempli la course d'une longue vie.* (1)

(1) Liv. de la Sagesse, IV, 13.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Approbation de Mgr l'Archevêque de Montréal 5
Préface du R. Père A. Chossegros, s. j... 7
I. La Mère Gamelin 11
II. La Mère Vincent de Paul 57
III. La Mère de l'Immaculée Conception.. 77
IV. La Mère Caron 99
V. La Mère Zotique 125
VI. La Mère Marie des Sept Douleurs.. 147
VII. La Mère Larocque 171

BINDING SEC... JUN 17 1970

BX
4457
Z8G33

Biographies de la mère Gamelin
et de ses six compagnes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 11 12 09 015 0